57E ANNÉE JANVIER 1950

★

REVUE DE PARIS

PAUL REYNAUD : Crise de Majorité
MARCEL ACHARD : La Demoiselle de petite Vertu (I)
GÉNÉRAL CATROUX : Regard sur le Moyen-Orient
MAURICE DRUON : Les secondes Noces (II)
ROBERT DE TRAZ : Le Réarmement moral
LUC DURTAIN : Les Adversaires
JULIEN BENDA : Qu'est-ce que la Littérature ?
GEORGES LE FÈVRE : La Croisière du Pétrole
PIERRE MÉLON : Les Aventures d'Adolphe de Marbot
ALFRED COLLING : Trois Paysages de Bourse
DENISE BOURDET : Images de Paris
THIERRY MAULNIER : Le Théâtre
PIERRE AUDIAT : Les Livres d'Histoire
Le Mois à Paris

★

LA LIVRAISON : 140 FRS

SOMMAIRE

		Pages
PAUL REYNAUD	Crise de Majorité	5
MARCEL ACHARD	La Demoiselle de petite Vertu (I)	10
GÉNÉRAL CATROUX	Regard sur le Moyen-Orient	27
MAURICE DRUON	Les secondes Noces (II)	37
ROBERT DE TRAZ	Le Réarmement moral	64
LUC DURTAIN	Les Adversaires	72
JULIEN BENDA	Qu'est-ce que la Littérature ?	87
GEORGES LE FÈVRE	La Croisière du Pétrole	99
PIERRE MÉLON	Les Aventures d'Adolphe de Marbot	116
ALFRED COLLING	Trois Paysages de Bourse	129
DENISE BOURDET	Images de Paris	139
THIERRY MAULNIER	Le Théâtre	147
PIERRE AUDIAT	Les Livres d'Histoire	152
	Le Mois à Paris	160
	Notes et Chronique bibliographique	166

★ ★

DIRECTEUR : MARCEL THIÉBAUT

TARIFS DES ABONNEMENTS

France :	Un an (12 num.).	Fr. **1.300** »	**Étranger** :	Un an (12 num.).	Fr. **1.650** »
—	Six mois (6 num.)	.. **650** »	—	Six mois (6 num.)	.. **825** »

En cas de paiement en monnaie étrangère :

U.S.A.	$	**6.** -	**Egypte**	Piastres.	**175.** -
Suisse	F.S.	**25** »	**Angleterre**	£.	**1.16.** -
Belgique	F.B.	**270** »	**Hollande**	Florins.	**19.** -
Portugal	Escudos.	**155.** -	**Italie**	Lires.	**3.200.** -

payables par chèque adressé à la **REVUE DE PARIS**

Rédaction et administration : 114, avenue des Champs-Élysées (Balzac 02-88)
Compte chèques postaux 360-50 Paris.

Au Brésil : s'adresser à l'Agencia Franceza de Assinaturas
R. F. Besnard, 91, Avenida Almirante Barroso, Rio-de-Janeiro.

Prière de joindre la somme de vingt francs et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.

LA REVUE DE PARIS : Société à responsabilité limitée, capital 75.000 francs.
Propriétaires : Edmée de La Rochefoucauld - André de Fels.

Copyright by Revue de Paris 1949

LA REVUE DE PARIS

publiera en 1950 :

Romans et nouvelles :

LES TROIS RENCONTRES
par **Jules ROMAINS,**
de l'Académie Française.

UN HOMME PERDU
par **Jacques PERRET.**

DES PROFONDEURS
par **Georges DUHAMEL,**
de l'Académie Française.

PRÉLUDE INTERROMPU
par **Alexandre ARNOUX.**

LA REVUE DE PARIS *publiera en 1950 (suite) :*

***Romans et nouvelles** (suite) :*

LE CENTAURE
par **Marcel AYMÉ.**

SIDONIE ET LES NUAGES
par **Pierre GIRARD.**

MES GLORIEUX FRÈRES
par **Howard FAST.**

LA MÈRE MICHEL
par **Hervé BAZIN.**

LE BOUQUET DE LA MARIÉE
par **Jacques CHENEVIÈRE.**

LE GARDIAN DU MAS DE LA MER
par **Joseph PEYRÉ.**

des nouvelles de **LA VARENDE, Marie LE HARDOUIN, Jean GIONO, Blaise CENDRARS, Marc CHADOURNE, Virgil GHEORGIU, Elisabeth BARBIER, Raymonde VINCENT, Roland GARY, Michel ROUSSEAU-BELLIER.**

Des pièces de théâtre :

ON AIME CEUX QUI PARTENT
par **Gérard BAUËR**

LES NOCES DE DEUIL
par **Philippe HÉRIAT**

Études littéraires et Essais :

LA JEUNESSE DE GEORGE SAND
par **André MAUROIS,**
de l'Académie Française.

LÉON-PAUL FARGUE
par **Edmond JALOUX,**
de l'Académie Française.

ANDRÉ BRETON
par **Albert BÉGUIN.**

GŒTHE ET BETTINA
par **Maurice TOESCA**

LECONTE DE LISLE ET MALLARMÉ
par **Henri MONDOR,**
de l'Académie Française.

ESSAI SUR ÉRASME
par **Carl BURCKHARDT.**

CHARLES CROS
par **Yves-Gérard Le DANTEC.**

GRAHAM GREENE
par **Max-Pol FOUCHET.**

L'ÉVANGILE D'ISAÏE, par **Paul CLAUDEL,** *de l'Académie Française,*

et des études de **Jean COCTEAU, Robert de TRAZ, Julien GREEN, Pierre FRÉDÉRIX, René LALOU, J. de LAPRADE, Armand HOOG.**

Souvenirs littéraires :

CAHIERS INÉDITS
DE MAURICE BARRÈS

LA VIE D'UNE AMITIÉ
(L'Abbé Mugnier)
par la **Princesse BIBESCO.**

WALT WHITMAN
par **Logan PEARSALL-SMITH.**

Correspondances et Journaux intimes :

SUITE des LETTRES INÉDITES de BALZAC A L'ÉTRANGÈRE, présentées par **Marcel BOUTERON ;** LETTRES DE BENJAMIN CONSTANT, présentées par **Jean MISTLER ;** PAGES INÉDITES DU JOURNAL D'AMIEL, présentées par **Léon BOPP ;** LE JOURNAL D'ADÈLE HUGO, présenté par **Henri GUILLEMIN.**

(Voir la suite au verso)

Mémoires :

LES CAHIERS DU CAPITAINE GIRARD
(Souvenirs d'un Soldat du Premier Empire).

SOUVENIRS DU GÉNÉRAL DE COURSON
(Guerre de 1870).

VOYAGES ET ÉVASIONS DE JEAN LEROUX
Garde du Génie (1786-1812).

Récits de voyages :

EXTRÊME-ORIENT
par **René GROUSSET,**
de l'Académie Française.

IMAGES SCANDINAVES
par **Paul VIALAR.**

DANS L'OUEST CANADIEN
par **Maurice MOUTON**

GÉOGRAPHIE DES COULEURS
par **André SIEGFRIED,**
de l'Académie Française.

AU CŒUR DE L'AFRIQUE NOIRE
par **Maurice BEDEL.**

POLYNÉSIE
par **Jean MARIOTTI.**

Études historiques :

LÉON XIII ET LE RALLIEMENT
par **Adrien DANSETTE.**

JOHN ROCKEFELLER
par **Robert LACOUR-GAYET.**

PROPOS SUR LA LIBERTÉ
par **Pierre GAXOTTE.**

LA PESTE NOIRE
par **Y. RENOUARD,**

et des études de **Jean ALLARY, Maxime MOURIN, Étienne ROMAT, Pierre MÉLON, Charles d'YDEWALLE,** etc.

Questions d'actualité, Études politiques et économiques :

LA QUERELLE DE LA RADIO
(Griefs, Observations et Vœux),
par **Georges DUHAMEL,**
de l'Académie Française.

LA PENSÉE DE KEYNES
par **Bertrand de JOUVENEL.**

L'ALLEMAGNE ET LES SOVIETS
par **Robert d'HARCOURT,**
de l'Académie Française.

L'ANGLETERRE SOCIALISTE
par **Jacques LE BOURGEOIS.**

LES GRANDES ÉTUDES ÉCONOMIQUES
d'Ed. **GISCARD D'ESTAING**

Études scientifiques :

L'ÉLECTRICITÉ CÉRÉBRALE
par le **Professeur DELAY.**

LE PRINCE LOUIS DE BROGLIE
par **Pierre ROUSSEAU.**

NOTES D'UN BIOLOGISTE
par **Jean ROSTAND**

LE SENS DE LA DIRECTION CHEZ LES OISEAUX
par **Jean DORST,**

et des études des **Professeurs Robert DEBRÉ et Lucien DE GENNES.**

Beaux-arts et Musique :

LA PEINTURE EN 1900
par **Jean-Louis VAUDOYER.**

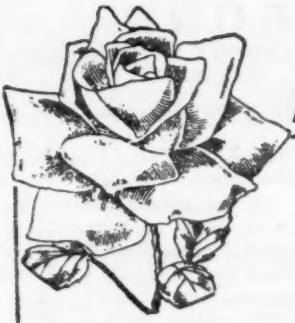
LE METROPOLITAN MUSEUM
par **Théodore ROUSSEAU.**

AU TEMPS DE LE CORBUSIER
par **Georges PILLEMENT.**

OLIVIER MESSIAEN
par **Bernard GAVOTY.**

Chroniques : IMAGES DE PARIS, par **Denise BOURDET** ; LE THÉATRE, par **Thierry MAULNIER** ; L'HISTOIRE, par **Pierre AUDIAT** ; LE CINÉMA, par **Jean FAYARD** ; LE MUSIC-HALL, par **Serge VEBER** ; LES INTERVIEWS de **Paul GUTH** ; PARMI LES LIVRES, par **Marcel THIÉBAUT.**

Etc., etc...



MARQUE DÉPOSÉE

191 GRANDS PRIX D'HONNEUR ET MÉDAILLES D'OR EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER

Pour votre Jardin

PLANTEZ LES ROSIERS
DE LA
PLUS VIEILLE MAISON DE ROSES
DU MONDE ENTIER

FONDÉE A LYON EN 1845

Celle qui a sélectionné pour vous **DEPUIS PLUS D'UN SIÈCLE** ***Les plus Belles Roses***

DEMANDEZ L'ALBUM EN COULEURS DES

Roseraies PERNET-DUCHER

à Jean **GAUJARD**, Successeur

FEYZIN (ISÈRE) • **Près LYON**

qui continue la tradition
en créant chaque année

Les plus Belles Roses Nouvelles

EXPÉDITION DANS TOUS LES PAYS DU MONDE

d'OCTOBRE à AVRIL

INFORMATIONS FINANCIÈRES

CRÉDIT LYONNAIS

Situation au 30 Septembre 1949

La Situation au 30 Septembre chiffrée aux nouveaux taux de change en ce qui concerne les comptes en monnaies étrangères et notamment en £ présente, par rapport à celle du au 31 Août, un total en diminution de 1.076 millions.

Au passif, les Comptes de chèques et les Comptes Courants fléchissent de 2.487 millions et les Acceptations à payer de 1.449 millions. Les Banques et Correspondants augmentent de 1.071 millions.

A l'actif, les Comptes Courants diminuent de 1.835 millions.

SOCIÉTÉ MÉTALLURGIQUE DE SENELLE-MAUBEUGE

Siège social : 50, rue La Boëtie, PARIS

R. C. : Seine n° 282.985 B

Augmentation du capital social de fr. 495.000.000 à fr. 750.000.000 par l'émission de 510.000 actions de numéraire de fr. 500 nominal, portant jouissance du 1er Janvier 1950.

Prix d'émission : fr. 550 par action, payable :

- en totalité à la souscription, pour les actions souscrites à titre irréductible ;
- à raison de fr. 175 seulement à la souscription, pour les actions souscrites à titre réductible, le solde lors de la répartition.

Droit de préférence : souscription ouverte à titre irréductible à raison d'une action nouvelle pour deux anciennes, ainsi qu'à titre réductible.

Réception des souscriptions : du 5 Décembre 1949 au 14 Janvier 1950 inclus, au siège de la Société à Paris, ainsi que dans les guichets des Banques et Établissements désignés à cet effet.

(B. A. L. O. du 28 Novembre 1949.)

FORD

SOCIÉTÉ ANONYME FRANÇAISE

Émission de 25.000 obligations 6 ½ % de Frs : 10.000.

Intérêt annuel : Frs 650. - par titre, payable le 15 Décembre.

Intérêts et remboursement des titres nets de tous impôts présents et futurs.

Amortissement au pair en 30 années par tirages au sort ou par rachats en Bourse.

Prix d'émission : Frs 9.450 - jouissance 15 Décembre 1949, payable intégralement en souscrivant.

Demandes servies aux guichets des principales banques et établissements de crédit.

B.A.L.O. du 12 Décembre 1949, n° 50.

METAL ARGENTÉ - ARGENT MASSIF
COUTELLERIE - CRISTAUX - PORCELAINES

LE RUBAN MÉTALLIQUE
qui rend portes et fenêtres
hermétiques
PARIS-14e • DAN 80-26
40, r. Hippolyte-Maindron

YVONNE GAUBERT
5, Rue Jacques-Callot
(Angle Rue de Seine)
ANTIQUITÉS - OBJETS D'ART
BIBELOTS

Le BACCALAURÉAT se prépare au
COURS SORBON
5 & 12, rue Henri-Rochefort, Paris (17e) - Wag. 29-01
Cours de vacances du 19 août au 5 octobre
EXTERNAT - DEMI-PENSION - INTERNAT

DENTOL
DENTIFRICE ANTISEPTIQUE
BLANCHIT LES DENTS
Parfume agréablement l'Haleine

CRISE DE MAJORITÉ

Lorsque le 27 octobre dernier, succédant à deux candidats malheureux, M. Georges Bidault vint s'asseoir, seul, devant l'Assemblée nationale, pour solliciter son investiture, je lui posai la question suivante : «Nous aurons un Gouvernement ce soir, mais sera-ce la fin de la crise? Ce nouveau Gouvernement pourra-t-il être unanime pour faire autre chose qu'expédier les affaires courantes? » Je conclus qu'à défaut pour les groupes de la majorité de se mettre d'accord sur un programme minimum, l'intérêt du pays était de mettre fin, dès à présent, à la vie de cette législature dont le terme normal n'arriverait qu'en novembre 1951. « Si cette majorité est incapable de gouverner, disais-je, allons en chercher une autre dans le pays! » Le problème est de réunir 320 députés susceptibles de se mettre d'accord sur une politique.

Nous avons, depuis lors, un gouvernement et une crise.

Cette crise provient de la structure même de la majorité de l'Assemblée. Quelle est-elle? Laissons de côté, à l'extrême gauche, communistes et communisants qui font plus de bruit, à eux seuls, lorsqu'ils applaudissent ou lorsqu'ils protestent, que tout le reste de l'Assemblée, mais qui, au scrutin, n'ont que 183 voix.

A leur droite, la majorité commence avec les 98 socialistes [1].

En face, 168 antimarxistes, radicaux et modérés [2], y compris les

1. M. Naegelen, Groupement général de l'Algérie, qui est le quatre-vingt-dix-neuvième, ne participe pas aux scrutins.

2. 48 radicaux, 30 P.R.L., 24 républicains indépendants, 16 Action démocratique et sociale, 16 Paysans, 13 U.D.S.R., 11 U.D.I., 6 R.P.I., 4 isolés sur 11 (chiffres officiels au 12 décembre 1949).

53 membres de l'Inter-groupe gaulliste qui, dans les scrutins importants, votent contre tout Gouvernement, quel qu'il soit, parce qu'ils jugent cette assemblée « illégitime ».

Entre ces deux masses inégales — 98 contre 168 — se place le groupe le plus nombreux de la majorité, celui des 150 M.R.P., qui ne peut se séparer des socialistes, d'abord parce qu'il entend être « de gauche » et surtout parce qu'il perdrait son aile gauche, composée de membres de syndicats chrétiens (C.F.T.C.) dont on sait qu'ils entendent devancer, dans leurs revendications, leurs concurrents communistes C.G.T. et socialistes Force Ouvrière. Ce qui rend politiquement indispensable la participation des socialistes. Ceux-ci le savent bien, et ils en usent. Ce sont les socialistes qui sont responsables de l'instabilité ministérielle qui a sévi pendant cette législature. C'est eux qui ont renversé les ministères : Ramadier dans l'espoir d'un ministère Léon Blum, Schuman à titre de manifestation contre les crédits militaires et pour se venger des décrets « cléricaux » de madame Poinsot-Chapuis, André Marie parce que, ministre des Finances, je refusai de faire leur politique et Queuille parce que ce dernier n'acceptait pas d'annoncer une hausse des salaires dès le lendemain de la quatrième dévaluation du franc opérée depuis la Libération. Eux aussi sont liés à une centrale syndicale ouvrière, celle de Force Ouvrière. En août 1948, à la fin des quatre semaines de mon troisième séjour rue de Rivoli, les ministres socialistes m'expliquaient qu'ils avaient promis à ladite F.O. de rendre à la classe ouvrière le niveau de vie atteint, un jour, au mois de janvier précédent, après une hausse massive des salaires, pour retomber brutalement ensuite. En vain leur faisais-je observer que si un gouvernement peut faire pleuvoir, à son gré, des billets de banque sur la classe ouvrière, il ne peut fixer son niveau de vie par décret. « Nous l'avons promis à Force Ouvrière, me répondait-on. Or, c'est nous-mêmes qui avons conseillé à ses chefs de quitter la C.G.T. » J'estimai que les lois économiques sont indifférentes à ces tractations politiques et je ne me souciai pas de déclencher une nouvelle course des salaires et des prix. M. André Marie, s'étant solidarisé avec moi, démissionna et, ayant démissionné, fut remplacé par M. Queuille, dont il est inutile de dire qu'il ne tenta pas de rendre à la classe ouvrière le niveau de vie atteint un jour, au mois de janvier précédent. Mais ce sacrifice humain avait apaisé F.O. et, par là, les socialistes.

De même, c'est sur les injonctions de F.O. que le parti socialiste français prit, au lendemain de la dévaluation, une position diamétralement contraire à celle des socialistes anglais. Il crut pouvoir transiger, en accordant une prime exceptionnelle et unique de 3 000 francs aux salariés les moins favorisés. Mais F.O., croyant pouvoir enlever des adhérents aux communistes de la C.G.T. et aux syndicalistes chrétiens, ne se contenta pas de cette imprudente concession qui consistait à reconnaître l'insuffisance de certains salaires et à refuser d'y remédier pendant plus d'un mois. Ce fut la proclamation de la grève générale par F.O., à qui la

C.G.T. emboîta le pas, trop heureuse de réaliser l'unité syndicale révolutionnaire, sans cesse réclamée par elle. Le parti socialiste, toujours rivé à F.O., se prononça pour la grève générale, le jour même où le président du Conseil adjurait, à la radio, les salariés de s'en abstenir. Si bien qu'en sa double qualité de socialiste et de ministre de l'Intérieur réquisitionnant des cars pour transporter les Parisiens, M. Jules Moch se trouva être, à la fois, fomenteur et briseur de grève. Comédie peu en rapport avec la gravité des temps et dont on est surpris qu'ose la jouer un parti à qui le peuple souverain a infligé un cuisant échec aux élections cantonales du printemps dernier. Le résultat fut piteux. La tentative de grève se traduisit surtout par une brimade infligée aux salariés qui, en masse, se rendirent à leur travail, en négligeant les injonctions des stratèges F.O. Les fonctionnaires, clients habituels du parti socialiste, s'abstinrent, tandis que les mineurs de fond, affiliés à la C.G.T., faisaient grève.

Insensible aux échecs, et toujours soutenue par la presse socialiste, F.O. incita les cheminots à se tenir en alerte, c'est-à-dire à se préparer à la grève si le Gouvernement tentait timidement de toucher à quelques abus de la S.N.C.F. Quelques jours plus tard, à une élection cantonale, dans le Pas-de-Calais, les socialistes, qui avaient eu 41 p. 100 des voix en 1945, tombaient à 29 p. 100. Ainsi, quand les socialistes jouent aux révolutionnaires, ils perdent la classe moyenne, sans acquérir les vrais révolutionnaires, dont la Mecque est Moscou.

Aussi, les deux tronçons, marxiste et antimarxiste, de la majorité et du Gouvernement s'écartent-ils, sous l'œil désolé du M.R.P. La crainte du péril communiste et la menace de subir le sort de la Tchécoslovaquie avaient maintenu ces tronçons rassemblés. Mais le péril s'est estompé et la menace a reculé du fait de l'échec répété des grèves à tendance révolutionnaire. Les gens raisonnables, se rendant compte que ces succès négatifs ne sont pas de nature à résoudre les problèmes qui nous pressent, exigent des réformes. Ils les exigent avec d'autant plus de force que le Gouvernement veut frapper le pays d'impôts nouveaux.

« Vous êtes dans la situation de Louis XVI. Faites des réformes pour ne pas subir son sort », disais-je à M. Queuille au mois de mai dernier, au nom de mes amis indépendants, à propos d'un vote difficile sur le prix de l'essence. Et j'ajoutais que nous n'imposerions plus de sacrifices nouveaux au pays tant que l'on n'aurait pas mis de l'ordre dans la maison, et notamment dans les entreprises nationalisées. Est-il admissible, par exemple, que *l'Électricité et le Gaz de France*, entreprise qui perd cette année 26 milliards, mette 1,6 milliard à la disposition de M. Marcel Paul pour ses dépenses de super-sécurité sociale venant s'ajouter à celles, du même ordre, qui suffisent aux simples Français et qui surchargent déjà dangereusement nos prix de revient ? Est-il admissible que 23 p. 100 des voyageurs ne paient pas leur place dans les trains ? Est-il admissible que ce pays ruiné qu'est la France mette ses cheminots à la retraite dix ans plus tôt que le pays le plus riche du monde ? Est-il raisonnable de

dire que l'on veut faire une Europe et de fixer le minimum vital français sans égard au minimum vital européen? Ces abus peuvent-ils se perpétuer sans danger dans un pays menacé de chômage par la réduction ou l'arrêt du plan Marshall? Puisque les partis de la majorité se refusent à regarder en face les réformes qui s'imposent et à établir un programme commun, n'est-il pas évident qu'il faut aller chercher dans le pays une majorité nouvelle, en mettant les Français en face de leurs responsabilités?

« Fort bien, disent certains, mais êtes-vous sûr d'avoir une nouvelle loi électorale pour faire ces élections? »

C'est, en effet, un étrange état d'esprit que celui des Français! Ils veulent appliquer chez eux le régime parlementaire anglais et ils refusent de tenir compte des enseignements que nos voisins ont tiré d'une expérience plusieurs fois séculaire. C'est ainsi que le mode électoral de ce dernier est tel qu'avec 10 p. 100 de voix de plus que les conservateurs, les travaillistes ont obtenu, en juillet 1945, 400 sièges, tandis que leurs adversaires n'en avaient que 200. Moyennant quoi, ils ont pu gouverner [1]. Cette considération paraît négligeable aux Français qui optent pour une justice électorale abstraite, comme si des élections n'avaient pas pour but final de dire qui doit gouverner le pays!

Cet état d'esprit des Français est si enraciné que les plus ambitieux d'entre nous se contenteraient d'un scrutin majoritaire dans le cadre départemental, permettant de faire des alliances au second tour de scrutin contre les partis les plus dangereux pour le pays.

— Et s'il est impossible d'obtenir cette réforme de la part des députés, à qui elle apparaît comme le prélude du départ?

— Eh bien, on se passera de cette réforme. Après tout, notre régime électoral est celui des autres pays du continent et, avec ce régime, depuis quelques mois, les communistes, qui n'ont que 2 sièges au Parlement britannique, ont perdu la moitié de leurs sièges en Belgique, n'en ont obtenu que 15 sur 402 dans l'Allemagne de l'Ouest et ont été écrasés aussi en Autriche et en Australie. C'est que tous ces peuples ont compris, lorsqu'ils ont vu ce parti ce prononcer toujours pour la même puissance étrangère contre leur propre patrie, lorsqu'ils ont assisté à ces procès qui resteront la honte du XXe siècle, où d'anciens ministres communistes réclament, avec véhémence, la pendaison, en se frappant la poitrine, lorsqu'ils ont vu la vague rouge s'allonger vers l'Ouest et les menacer eux aussi de la servitude. Les Français seraient seuls à ne pas avoir compris? Ils passaient, autrefois, pour le peuple le plus intelligent du monde. Seraient-ils à ce point déchus?

1. Plus discutable est l'inéligibilité édictée par une loi de 1746, après la révolte jacobite, loi toujours en vigueur, frappant ceux qui, en Ecosse, ont assisté deux fois dans la même année à un service religieux d'une église épiscopale où le pasteur n'a pas prié en termes exprès, et en la désignant par son nom, pour Sa Majesté, ses héritiers ou successeurs et toute la famille royale. Savoureux archaïsme, cher aux Anglais.

Quant aux socialistes, loin de profiter du recul communiste, ils ont passé, en Belgique, du pouvoir à l'opposition ; ils sont dans l'opposition en Allemagne et ils n'ont pas la direction du pouvoir en Autriche. Les Néo-Zélandais, qui subissaient un régime socialiste depuis quatorze ans, les Australiens qui le subissaient depuis huit ans, ont compris. En face de cet autre péril, serions-nous seuls, aussi, à ne pas avoir compris ? Le Gallup anglais, qui a vu juste en 1945, annonce une légère majorité pour les conservateurs aux élections qui auront lieu, sans doute, en février, sinon en juin. Si cette prédiction se vérifie, les conservateurs auront du mérite, car la moitié des électeurs britanniques sont des ouvriers. Or, sous les gouvernements conservateurs d'avant-guerre, coupables d'avoir, non pas appliqué, mais faussé le régime capitaliste de la libre entreprise, plusieurs millions d'ouvriers furent réduits à la condition misérable de chômeurs. La reconstruction d'après-guerre a entraîné le plein emploi, sous le régime socialiste. De là à dire que conservateur signifie chômage et socialiste, plein remploi, il n'y a qu'un pas qui fut allègrement franchi par les intéressés sur les tréteaux électoraux. Notamment, le mois dernier, et avec succès, à Bradford, qui avait cruellement souffert du chômage avant la guerre. Churchill, plein d'espoir, réclame, avec sa verve puissante, le départ de cette Chambre moribonde. Témoin ce dialogue, le mois dernier, à la Chambre des Communes :

— Je ne m'entends plus parler dans cette Chambre, dit Churchill.

— On vous écoute !

— Oui, mais je suis assourdi par le bourdonnement des mouches autour du cadavre !

Certes, les députés français ne veulent pas partir. Mais la dislocation de la majorité peut les y contraindre par l'impossibilité de gouverner.

Ce jour-là, il faudra dire aux Français ce qui est en balance.

Et il faudra qu'ils y pensent.

Avant qu'il ne soit trop tard.

PAUL REYNAUD

LA DEMOISELLE DE PETITE VERTU

Pour Sir Alexander Korda,
mon compagnon dans ce voyage.
M. A.

ACTE PREMIER

Huit heures d'un clair matin d'hiver 1889, *dans le quartier français de la Nouvelle-Orléans, à l'époque ou New Orléans était la cité la plus dissolue du monde. Franklin Street, où habite Amanda, n'a pas la réputation atroce de Dauphine Street, de Gallatine Street ou de Rempart Street, où prospèrent les maisons de danse et de plaisir. C'est une rue habitée en grande partie par les demoiselles de petite vertu, le plus souvent richement entretenues par un seul et unique protecteur.*

La maison, légèrement surélevée, se compose de plusieurs appartements où vivent assez librement des femmes seules. Elles ont en commun la disposition du porche, où des rocking-chairs sont installés en permanence. L'amorce de l'escalier qui accède au porche est à l'extrême-gauche du spectateur. Le porche étant en bois plein, on ne distingue que vaguement la campagne et, à l'horizon, le Mississipi.

Pour entrer dans le petit salon d'Amanda, la porte est au second plan à gauche. La pièce est meublée avec cette surabondance de draperies, de coussins et de dentelles qui caractérisent la période. Des gravures licencieuses au mur et je ne sais quoi de trop important dans le canapé indiquent la présence d'une femme dont la vie serait orageuse.

Contrastant avec cette atmosphère un peu étouffante, une large baie s'ouvre sur le Mississipi. Le feu brûle dans la cheminée qui est au premier plan à gauche. Près du feu, un divan plus petit, deux chaises et une petite table. C'est un coin où Amanda se tient volontiers pendant l'hiver. Au second plan, à droite, la porte ouvrant sur la chambre à coucher. Au premier plan, un bonheur du jour. Près du grand canapé, une petite table. Fauteuils et chaises un peu partout. Devant la baie, une espèce de banc recouvert de coussins.

Des manteaux de femme sont accrochés à une patère, près de la porte d'entrée.

On entend, après les trois coups, un banjo, très près, qui joue Salangadou.

La pièce a été jouée pour la première fois le 21 novembre 1949 à la Comédie des Champs-Élysées, dans le décor et avec les costumes de Grau Sala. Mise en scène de Claude Sainval.

Au lever du rideau, la scène est vide. On entend la sirène. Et, par la baie, on voit le bateau à hélices qui vogue sur le Mississipi. Soudain, un jeune nègre paraît. Il monte l'escalier avec précautions, s'efforçant de ne pas se faire remarquer. Il va écouter à la porte et n'entendant pas de bruit, se risque vers la baie. On l'y voit paraître. Il a un geste de joie, en s'apercevant que le petit salon est vide. Il saute dans la pièce, sans bruit. Il se dirige vers la patère où sont accrochés les manteaux. Il en détache un macfarlane assez sombre et le respire avec sensualité. Il entoure son cou des manches. Il presse le vêtement contre son corps. A ce moment, Pénélope entre dans le petit salon, venant de la chambre. C'est une caméristé, avec le bonnet et le tablier blancs classiques. Elle a une quarantaine d'années, mais est restée très jolie. Elle doit le savoir, car son corsage noir est assez généreusement décolleté. Elle contemple le jeune nègre avec un dégoût profond.

LE NÈGRE, *qui ne l'a pas vue.* — Oh! Honey! Honey! My darling! My pet!

PÉNÉLOPE, *dont le dégoût se transforme en fureur.* — Cochon! Triple cochon! Veux-tu lâcher ça!

Le nègre sans lâcher le manteau se jette aux pieds de Pénélope.

LE NÈGRE. — I love you... I love you... Please! Please!

Pénélope lui arrache le manteau, le relève de force et, en lui administrant des coups de pied au hasard, le pousse vers la porte.

PÉNÉLOPE. — Parce que ça a vingt ans, ça se croit tout permis!... Que je te reprenne encore à rôder par ici, et je préviens la police....

LE NÈGRE, *terrifié.* — Oh! no! no! Not the police...

Pilar, attirée par le bruit, paraît à la baie. Elle est en déshabillé de couleurs criardes. C'est une belle brune de vingt à trente ans, de descendance espagnole, comme tout l'indique en elle, jusqu'au grand peigne dans les cheveux...

PILAR, *dans un français sans accent.* — Qu'est-ce qui se passe?

PÉNÉLOPE. — Rien. C'est encore mon nègre!

Elle referme violemment la porte sur lui.

PILAR. — L'Américain ou le Sénégalais?

PÉNÉLOPE. — L'Américain.

PILAR, *ironique.* — Ah! Il y tient!

Le nègre embrasse la porte.

PÉNÉLOPE. — Oui. Et tu dois te demander pourquoi...

PILAR. — A cet âge-là, tout leur est bon.

PÉNÉLOPE, *un peu pincée.* — Merci.

Le nègre s'éloigne mélancoliquement et descend l'escalier.

PILAR. — Amanda n'est pas encore rentrée?

PÉNÉLOPE. — Comment sais-tu qu'elle n'est pas rentrée?

PILAR. — Je l'ai entendue sortir. Et comme « on » ne m'a pas laissé dormir de la nuit...

PÉNÉLOPE, *sceptique.* — Pas du tout?

PILAR. — Pas une seconde!

PÉNÉLOPE, *moue admirative et ironique.* — Peste!

PILAR. — J'y serais encore... si son bateau n'avait pas levé l'ancre.

PÉNÉLOPE. — Ah! c'est un marin... tout s'explique!

PILAR. — Ne sois pas désobligeante. Ce soir, c'est mon voyageur. Et pourtant je ne dormirai pas beaucoup non plus.

PÉNÉLOPE. — Mes compliments!

PILAR, *s'étirant voluptueusement.* — Heureusement qu'après j'ai huit jours de vacances...

PÉNÉLOPE. — Tu en auras besoin...

PILAR. — Je suis comme Amanda, moi ! Jamais moins de deux, mais jamais plus !...

PÉNÉLOPE, *sans grande conviction.* — Pourquoi dis-tu ça ? Tu sais très bien que d'habitude elle est fidèle à Anthony. L'histoire de cette nuit est tout à fait exceptionnelle...

PILAR. — Vraiment ?...

PÉNÉLOPE. — Ils devaient seulement dîner ensemble, Sydney et elle. Je me demande ce qui a pu se passer.

PILAR. — Je l'imagine très bien.

PÉNÉLOPE. — Elle est d'une impru-

dence. Elle sait très bien qu'Anthony doit venir vers huit heures.

PILAR, *intéressée.* — Ah ! Anthony doit venir ?

A ce moment Amanda paraît à l'escalier qu'elle monte en coup de vent. C'est une femme de trente ans, très jolie et vêtue avec une élégance un peu voyante Elle semble pressée.

PÉNÉLOPE. — Cette nouvelle t'intéresse.

PILAR. — Oui. Je pensais m'endormir tout de suite. Je vais attendre un peu.

PÉNÉLOPE, *avec une espèce de jalousie, vivement.* — Ce n'est pas la peine. Dors tranquillement ! *(Avec humeur)* Il est fou d'Amanda.

PILAR. — On se demande vraiment ce qu'il lui trouve d'extraordinaire !

Amanda ouvre la porte avec sa clé.

PILAR. — Ah ! te voilà tout de même !...

PÉNÉLOPE, *d'un ton bougon.* — C'est à cette heure-ci que tu rentres ?

Ses rapports avec Amanda sont plutôt ceux d'une complice.

AMANDA, *s'excusant comme une enfant.* — Nous nous sommes endormis.

PÉNÉLOPE. — Tu savais pourtant qu'Anthony venait ce matin à huit heures.

AMANDA, *avec un peu d'humeur.* — Je te dis que nous nous sommes endormis.

PÉNÉLOPE. — S'il était arrivé avant toi...

AMANDA. — Je suis là, c'est l'essentiel. Ne perds pas ton temps à imaginer des catastrophes.

PÉNÉLOPE. — Il est donc si bien que ça, Sydney ?

AMANDA. — Je te dis que nous nous sommes endormis.

Pénélope, tout en parlant, aide Amanda à se débarrasser de son manteau, qu'elle pend ensuite à la patère.

PILAR, *qui les a regardées s'agiter.* — Je voudrais te dire deux mots, chérie...

AMANDA. — Ce n'est pas le moment.

Elle ôte son corsage et paraît en cache-corset.

PILAR. — Deux mots. Très importants.

Elle s'assied sur le bord de la baie, pour sauter plus commodément dans la pièce.

AMANDA. — Ne vois-tu pas que je suis pressée ?

PILAR. — Tu sais que je trouve Anthony un type merveilleux.

AMANDA. — Moi aussi.

Elle ôte sa robe et paraît en jupon.

PILAR. — Pas au point de ne pas aller t'endormir ailleurs.

AMANDA. — Tu vas me faire la morale, toi ?

Elle cesse de se dévêtir.

PILAR. — Dieu m'en préserve !

AMANDA. — Alors ?

PILAR. — Ce n'est pas facile à expliquer. Mais, enfin, nous sommes des femmes modernes. Des femmes de 1889.

AMANDA, *sur le qui-vive.* — Jusqu'à un certain point.

PILAR. — Ce que je vais te proposer aurait paru inadmissible à nos mères et odieux à nos grands-mères. Surtout à la mienne, qui était Espagnole !

AMANDA. — Je suis peut-être un peu Espagnole aussi...

PÉNÉLOPE. — Continue au moins de te déshabiller....

Elle enlève à Amanda son jupon et celle-ci paraît dans le pantalon étrange de l'époque.

PILAR. — Mais, Dieu merci ! Nous n'en sommes plus là. Nous avons le sens de la lutte et de la compétition.

AMANDA. — Pas moi.

PILAR. — Amanda, je ne sais pas si tu l'as remarqué, depuis quelque temps, je ne suis plus aussi gentille avec toi. Je m'énerve pour des riens. Je suis irritable. Certains jours, je ne te trouve même plus jolie. Nous finirions par nous brouiller, si cela continuait.

AMANDA, *repoussant Pénélope qui lui a passé un négligé.* — Où veux-tu en venir ?

PILAR. — A ceci : ma chérie, il faut absolument que tu me prêtes Anthony.

AMANDA. — Que je te le prête... complètement ?

PILAR. — Bien sûr ?

AMANDA. — Quoi ?

PILAR. — Une fois. Une seule fois. Pour me débarrasser de cette idée.

AMANDA, *avec force.* — Il n'en est pas question !

PÉNÉLOPE. — Laisse-moi la jeter dehors !

PILAR. — Mais si, crois-moi. Ce sera beaucoup mieux pour tout le monde.

AMANDA. — Non, ma bonne Pilar. Non, non, non et non, voilà !

PILAR. — Sois 89 que diable !

AMANDA. — Non.

PILAR, *qui a pris un bonbon dans la bonbonnière d'Amanda et le croque.* — N'en fais pas une histoire !

AMANDA. — Je ne fais pas une histoire. Je te remercie même d'avoir pensé à lui. Mais que veux-tu ?... Non...

PILAR. — Remarque que j'aurais pu le faire sans te le dire.

AMANDA, *les dents un peu serrées.* — Oui, mais c'était dangereux. Tu savais que c'était dangereux.

PILAR. — Tu es mon amie. J'ai préféré te tenir au courant.

AMANDA. — Merci.

PILAR. — Il y a déjà plusieurs semaines que cette idée me travaille... J'ai lutté, ça, j'ai lutté...

PÉNÉLOPE. — Elle a lutté !

Elle sort dans la chambre, en emportant la robe.

PILAR. — Mais, je le vois trop souvent. Et il a toujours un mot gentil pour moi. Il me prend le menton.

AMANDA. — Lequel ?

PILAR, *vacille un peu, mais continue.* — Il me sourit. Il m'enchante, je n'en peux plus.

AMANDA. — Pauvre mignonne !

PILAR, *résignée.* — Il le faut, que veux-tu ?

AMANDA. — Ne te laisse pas aller. Réagis un peu, que diable !

PILAR. — Je suis à bout de forces.

AMANDA, *aiguë.* — Et lui... Qu'en pense-t-il ?

PILAR. — Il ne sait rien encore. *(Soupir de soulagement d'Amanda.)* Mais dès que j'aurai ton autorisation, je lui en parlerai.

AMANDA. — Tu n'auras pas mon autorisation.

PILAR. — Ne t'obstine pas. C'est la fatalité. On ne lutte pas contre la fatalité.

Elle s'asperge longuement avec le parfum d'Amanda, dont elle a trouvé la bouteille sur la table.

AMANDA. — Mon parfum te plaît?

PILAR.—Hhn...! Il est exquis! Qu'est-ce que c'est?

AMANDA. — Tu ne vas pas me le demander aussi?

PILAR. — Oh! non. Un parfum, c'est sacré.

AMANDA. — Tu es bien bonne.

Pénélope revient.

PILAR. — Pour revenir à Anthony...

PÉNÉLOPE. — Vous en êtes encore là?

AMANDA. — Pour revenir à Anthony, j'ai peur qu'il ne soit pas prêt.

PILAR. — Pas prêt?

AMANDA. — Pas prêt pour ce grand bonheur. La joie fait peur, comme tu sais. J'ai peur qu'il ait un peu peur.

PILAR. — Ce ne serait pas avant demain, remarque bien. Ce soir, je ne suis pas libre.

AMANDA. — Pourquoi ne prends-tu pas Robert? Il ne demanderait pas mieux, Robert.

PILAR. — Je sais bien.

AMANDA. — Tu vois. Et puis tu ferais beaucoup de peine à Madge.

PILAR. — Tu crois?

AMANDA. — Elle l'adore. Ça te distrairait.

PILAR. — C'est tentant. *(Une seconde d'hésitation.)* Mais j'aime mieux Anthony.

AMANDA. — Ce que tu peux être têtue!

Un petit silence. Pilar abandonne le ton léger qu'elle avait jusqu'ici.

PILAR, *avec gravité.* — J'en suis folle, Amanda. Je te parle sérieusement.

AMANDA. — Je sais bien. C'est même ce qui est extraordinaire.

PILAR. — Il ne t'en aimera que davantage après...

AMANDA, *assez insolemment.* — Ça, j'en suis sûre...

PILAR. — Ah! tout de même, ne m'insulte pas!

AMANDA. — T'insulter? Je t'approuve! Voyons... il suffit de te connaître pour m'aimer...

Rire assez agressif de Pénélope.

PILAR, *regarde Pénélope, puis Amanda avant de dire.* — Suppose cependant qu'Anthony désire s'amuser de quelque chose d'un peu moins fade.

AMANDA. — Tu me trouves fade?

PILAR. — Pas plus que les autres blondes!

AMANDA. — Si ce désir lui prend, ce sera à tes risques et périls!

PILAR. — Très bien.

AMANDA. — Tu sais que je peux être extrêmement déplaisante?

PILAR. — Je sais. Je vais étudier la question. *(Elle monte sur le banc et, avant de sauter, dit encore.)* Je crois qu'il en vaut la peine.

Elle regagne son appartement nonchalamment.

AMANDA. — Il y a longtemps que j'avais envie de la détester. Je suis heureuse qu'elle m'en ait fourni le prétexte.

PÉNÉLOPE. — J'espère que maintenant tu vas te presser un peu.

AMANDA. — Il les lui faut tous. Ils sont pourtant gentils, les siens!

PÉNÉLOPE. — Ah!

AMANDA. — Et d'une délicatesse! Hier, Johnny lui a fait cadeau d'un bijou de la couleur exacte de ses yeux.

PÉNÉLOPE, *très intéressée.* — Oh! oui?

AMANDA, *très détachée, sans insister.* — Un rubis!

PÉNÉLOPE, *le temps de réaliser la méchanceté, en riant.* — Tu exagères!

AMANDA. — Cependant, je dois reconnaître qu'elle a raison en ce qui concerne Anthony.... *(Soupir.)* Ah! Anthony!

PÉNÉLOPE. — Je vois que tu n'as pas été très contente de Sydney...

Virginie monte l'escalier. C'est une jeune et jolie fille avec le visage pur et parfait d'un Botticelli. Avec quelque chose d'effacé qu'elle

doit à l'humilité et à l'austérité de sa tenue. Elle arrive devant la porte d'Amanda, pendant que celle-ci dit :

AMANDA, *sincère.* — Si. Si. Très. *(Avec une pointe d'orgueil.)* Je crois que je suis son premier amour. Seulement, il m'embête un peu, parce qu'il veut aussi être le mien ! Et il me respecte ! Trop ! C'est inouï ! Figure-toi qu'il embrasse mes souliers !

Virginie, qui a hésité un instant devant la porte, se décide et sonne. Affolement des deux femmes.

PÉNÉLOPE. — Anthony ! Ah ! toi et tes bavardages !

AMANDA. — Il faut absolument que je gagne cinq minutes. Dis-lui que je dors !

PÉNÉLOPE. — Et s'il s'en fout, comme c'est probable ?

AMANDA. — Dis-lui que j'ai la migraine. Il sait que je suis assommante, dans ces cas-là !

PÉNÉLOPE. — Et s'il a justement envie d'une femme assommante, ce matin ?

AMANDA. — Fais-lui la conversation. Ou prête-lui *La Case de l'Oncle Tom.* Débrouille-toi, mais donne-moi le temps d'avoir l'air de sortir du lit.

PÉNÉLOPE. — Comme c'est facile !...

La clochette tinte à nouveau.

AMANDA. — Mettrai-je mon nouveau négligé ?

PÉNÉLOPE. — Oui.

AMANDA. — Je lui plairai là-dedans ?

PÉNÉLOPE. — J'en suis sûre.

AMANDA. — Et mes yeux, regarde mes yeux. Sont-ils sans expression ?

PÉNÉLOPE. — Sans aucune expression, chérie.

AMANDA. — Parfait, va ouvrir.

Elle entre dans la chambre. Dès qu'Amanda est sortie, Pénélope va ouvrir.

VIRGINIE. — Je m'excuse d'avoir sonné deux fois.

PÉNÉLOPE, *ahurie.* — Vous devez vous tromper de porte...

VIRGINIE. — L'œuvre à laquelle j'appartiens est catholique...

PÉNÉLOPE. — Nous sommes protestantes ! Et la religion n'est pas notre fort. Voyez à côté...

VIRGINIE. — Bien certainement. Plus tard. Mais je voudrais d'abord parler à la gentille demoiselle blonde qui m'a toujours si bien reçue.

PÉNÉLOPE. — Vous êtes déjà venue ici ?

VIRGINIE. — Trois fois. Je reconnais parfaitement ce tableau.

Elle désigne sans affectation une peinture des plus licencieuses : une femme copieusement dévêtue et vue agressivement de dos.

PÉNÉLOPE. — Est-ce que par hasard mademoiselle Roussel vous attendrait ?

VIRGINIE. — On attend toujours une occasion de faire le bien.

PÉNÉLOPE. — Elle aussi, vous croyez ?

VIRGINIE. — Dites-lui seulement que sa nouvelle amie de l'hôpital du Sacré-Cœur de Jésus est là...

PÉNÉLOPE. — Vous vous foutez de moi ?

VIRGINIE. — Je vous en prie.

Vaincue par la douce insistance de Virginie, Pénélope, sans la quitter des yeux, va ouvrir la porte de la chambre.

LA VOIX D'AMANDA, *automatiquement langoureuse.* — C'est toi, chéri-mon-amour ?

Virginie baisse les yeux en rougissant.

PÉNÉLOPE. — Ne te fatigue pas. C'est ta nouvelle amie de l'hôpital du Sacré-Cœur de Jésus.

LA VOIX D'AMANDA. — Qu'est-ce que tu me racontes?

PÉNÉLOPE. — Je te répète ce qu'elle m'a dit.

LA VOIX D'AMANDA. — Est-ce que c'est une jolie petite avec un visage d'ange?

Pénélope examine Virginie qui est assez gênée, mais qui subit l'examen sans orgueil, comme sans excès d'humilité.

PÉNÉLOPE. — Oui. On peut dire ça, si on veut.

LA VOIX D'AMANDA. — Qu'elle attende. Elle me fait rigoler...

PÉNÉLOPE, *à Virginie.* — Vous avez entendu?

VIRGINIE. — Merci.

PÉNÉLOPE, *naturelle, sans méchanceté.* — Je me demande ce qu'elle peut bien vous trouver de rigolo?...

VIRGINIE. — Les voies du Seigneur sont impénétrables.

PÉNÉLOPE. — Asseyez-vous!

VIRGINIE. — Merci! *(Elle va s'asseoir près du feu.)* Il y a un vieux monsieur, à l'autre bout de Franklin Street, c'est tout le contraire. Je le fais pleurer. Il dit que je lui rappelle sa fille. Et chaque fois, il me donne cinq dollars.

PÉNÉLOPE. — En général, dans ce quartier, les larmes coûtent beaucoup plus cher.

VIRGINIE, *sans comprendre.* — Peut-être bien. *(Se chauffant.)* Il fait bon chez vous.

PÉNÉLOPE, *sincèrement admirative.* — Et vous allez chercher de l'argent pour les pauvres, dès potron-minet, dans ce quartier et par un froid pareil!...

VIRGINIE. — Oh! Aujourd'hui, j'ai le beau soleil...

Amanda est entrée, drapée dans son déshabillé qui fait valoir ses charmes au maximum.

AMANDA. — Ma nouvelle amie est une sainte fille.

VIRGINIE, *se levant et protestant.* — Oh! madame...

AMANDA. — Tu ne peux pas comprendre, ma pauvre vieille...

VIRGINIE, *allant à elle.* — Je ne vous dérange pas? Je ne viens pas trop tôt?

AMANDA. — Pas du tout, La personne que j'attends n'est pas encore arrivée. *(Sans réfléchir, à Pénélope.)* D'ailleurs, entre nous, tu ne trouves pas inimaginable qu'il se permette d'être en retard à ce point-là...

PÉNÉLOPE, *la regardant longuement.* — Inimaginable!

AMANDA, *devant ce regard.* — Oui, j'exagère, tu as raison. Je suis tellement de mauvaise foi que j'étais prête à lui faire une scène. *(Soudainement.)* Il faudra d'ailleurs que je la fasse ou il se douterait de quelque chose.

PÉNÉLOPE. — Ta sainte fille va avoir une jolie idée de toi.

Virginie se détourne.

AMANDA, *à Virginie.* — Quelle heure est-il?

VIRGINIE, *en souriant.* — Je n'ai plus de montre.

AMANDA, *à Pénélope.* — Donne-lui la mienne... après m'avoir dit l'heure.

PÉNÉLOPE. — Huit heures vingt-cinq... Mais elle est en or!

AMANDA. — Obéis!

VIRGINIE, *protestant timidement.* — Je ne peux accepter.

AMANDA. — Si. Si. Je n'en ai plus besoin.

PÉNÉLOPE. — Elle a quand même dû t'être assez utile ce matin.

AMANDA. — En effet. Mais pour la dernière fois. Car je ne reverrai plus Sydney. Il ne le sait pas encore, naturellement; mais tout est fini entre nous.

PÉNÉLOPE. — Vraiment!

AMANDA. — Je me suis trompé, quoi, on peut se tromper.

PÉNÉLOPE, *dubitative.* — Douze fois de suite avec le même!

AMANDA. — J'ai toujours aimé Anthony. J'avais probablement besoin de Sydney pour en être sûre. Donne-lui ma montre, je te dis!

Pénélope donne rageusement la montre à Virginie.

VIRGINIE. — Je vous préviens que je vais la vendre.

A ce moment Pilar, en robe et manteau, passe la tête par la baie.

PILAR. — Anthony n'est pas encore arrivé?

AMANDA. — Pas encore, tu vois...

PILAR. — Il ne se presse guère.

AMANDA. — Ah! S'il savait que tu l'attends!...

PILAR. — Evidemment.

AMANDA, *allant vers la baie.* — Pilar, j'ai une proposition à te faire. Tu connais Sydney?

PILAR. — Ton Sydney? Oui.

AMANDA. — Eh! bien... hein?

PILAR, *un court silence avant de répondre.* — Non. Tu n'y tiens pas assez, puisque tu me le proposes. Je crois qu'Anthony est préférable.

Elle s'éloigne en direction de l'escalier. On la voit passer et descendre dans la rue. Amanda va fermer rageusement la fenêtre de la baie.

AMANDA. — Préférable! *(A Pénélope.)* Quel dommage que je sois amoureuse. Si elle m'avait seulement dit ça hier, je lui aurais pris tous ses amants! *(A Virginie.)* Oh! Pardon.

VIRGINIE. — Qui suis-je pour vous pardonner? Votre sœur dans le péché.

AMANDA, *riant.* — Peut-être. Mais sûrement pas dans le même.

VIRGINIE. — Je pèche par orgueil. Vous péchez par manque d'orgueil.

AMANDA. — Toi, je te vois venir. Tu vas me faire de la morale.

VIRGINIE. — Si vous le permettez, certainement.

AMANDA, *s'installant comme au spectacle.* — Vas-y! Et ne crains pas de m'ennuyer. Je ne connais de la Bible que les passages qu'on interdit aux enfants...

VIRGINIE. — Je ne sais par où commencer.

AMANDA. — En effet. Il y a du travail!

PÉNÉLOPE. — Tu pourrais peut-être te maquiller un peu. Parce qu'avec la gueule qu tu as, Anthony ne croira jamais que tu as passé la nuit dans ton lit.

AMANDA. — Très juste. *(A Virginie.)* Tu n'as qu'à réciter ta leçon à très haute voix.

VIRGINIE. — Il vaudrait mieux la remettre jusqu'à ce que vous ayez fini.

AMANDA. — Ah! non. Parce que dès que la personne que j'attends sera là, je vais recommencer à pécher de plus belle. *(Elle rit.)* N'est-ce pas, Penny?

VIRGINIE. — Ah!

AMANDA. — Et je pécherai d'autant plus que je suis bourrelée de remords!

VIRGINIE. — Madame, vous faites un bien mauvais usage de votre beauté.

AMANDA. — En connais-tu de meilleurs?

VIRGINIE. — Oh!

AMANDA. — Si tu crois que ce n'est pas un crime de s'attifer comme tu l'es. *(Elle porte la main aux seins de Virginie.)* Un crime de cacher ça... Et je suis sûre que tu as des jambes adorables.

Elle va soulever la jupe de Virginie, mais celle-ci s'écarte rudement.

VIRGINIE, *frémissante et cabrée.* — Madame...

AMANDA. — Ne te fâche pas! Je suis triste de tant de grâces perdues!...

PÉNÉLOPE. — Si tu veux qu'elle te montre ses jambes, offre-lui dix dollars pour ses pauvres.

AMANDA, *avec une violence soudaine.* — Demande-lui pardon. Tout de suite!

PÉNÉLOPE. — Oh! dis donc...

VIRGINIE. — Mais non...

AMANDA. — Tout de suite!

PÉNÉLOPE, *à Virginie.* — Je vous demande pardon!

Elle entre dans la chambre, en faisant claquer la porte violemment.

AMANDA, *criant à Pénélope.* — Profite de ta mauvaise humeur pour mettre un

grand désordre dans la chambre... *(Avec une immense tendresse.)* qu'Anthony soit bien sûr que j'y ai passé la nuit.

PÉNÉLOPE, *paraît sur le seuil et dit avec un profond sarcasme.* — Comme tu l'aimes !

AMANDA. — Oui. Je l'aime. Et il est dit : « Il vous sera beaucoup pardonné si vous avez beaucoup aimé. » *(Riant.)* C'est la seule chose que j'ai retenue.

VIRGINIE. — Si vous avez aimé, oui. Pas si vous en avez fait le simulacre.

AMANDA. — Tu es d'une insolence !

VIRGINIE. — Saint Augustin dit aussi : « Aimez et faites ce que vous voudrez ». Seulement il faut aimer d'abord.

AMANDA. — Mais j'aime. Trop. C'est même la seule chose qu'on puisse me reprocher...

VIRGINIE. — L'amour est la grande arme de Dieu !

AMANDA, *gaiment.* — Je vais m'en servir. Maintenant, je n'aimerai que mon Anthony. *(Avec ferveur.)* Je l'aimerai bien. Je l'aimerai comme il faut. Comme si c'était la première fois.

VIRGINIE. — A la bonne heure !

AMANDA. — Je m'excuse de te raconter ça... Mais cette nuit, pendant que l'autre m'embrassait, je me dégoûtais... Oh ! je me dégoûtais.

VIRGINIE. — Le chemin de Damas.

AMANDA. — Anthony ne sait pas comme je vais le rendre heureux !

VIRGINIE. — Dans le péché ? On ne peut pas...

AMANDA. — C'est peut-être contre les règles... Mais je t'assure que ça ne nous gênera guère...

VIRGINIE. — Vous n'êtes pas mauvaise. Un jour, vous comprendrez l'indignité de votre vie...

AMANDA. — Oh ! mais tu m'embêtes... Qu'est-ce que tu me proposes en échange ? J'irais par tous les temps chez des sales filles, comme moi, me faire insulter pour des pauvres. *(S'interrompant.)* Qu'est-ce que c'est, les tiens, des orphelins ?

VIRGINIE. — Oui.

AMANDA, *continuant.* — ... Je renoncerais à ma petite vie tranquille.

VIRGINIE, *avec une grandeur calme.* — Qui veut d'une petite vie tranquille ?

AMANDA, *avec admiration.* — C'est toi qui poses une question pareille ?

VIRGINIE, *répétant, avec le même mépris.* — Qui veut d'une petite vie tranquille ?

AMANDA. — Moi ! Je ne renoncerai pas à ma jeunesse, à ma gaîté, à ma vie, pour une place dans un paradis problématique. Pas tellement amusant, d'après ce qu'on raconte.

VIRGINIE. — Vous blasphémez !

AMANDA. — Tu me fais penser à ces parents qui vous donnent un dollar par mois d'argent de poche. Ils vous conseillent de ne pas le dépenser, de le mettre dans la tirelire. Et puis, quand la tirelire est pleine, ils la cassent et vous achètent une bouteille d'huile de foie de morue.

VIRGINIE. — Oh !

AMANDA. — Excuse-moi, je ne désire pas te scandaliser. J'ai été mauvaise, c'est vrai. Mais je ne demande pas qu'on me pardonne. Moi aussi, je ferai mon devoir ; à ma manière. Je me servirai de ce que j'ai appris, pour rendre un homme heureux.

VIRGINIE. — Je prierai pour vous.

AMANDA. — Tiens ! Tu me donnes une idée. Moi aussi, je vais prier pour moi. *(Gravement.)* Seigneur, faites qu'Anthony m'aime toujours et que sa femme refasse un voyage en Espagne. Faites que je continue à l'amuser et qu'il ne se fatigue pas de mon corps.

VIRGINIE, *profondément choquée.* — Oh !

AMANDA. — Si tu savais comme c'est important ! *(Reprenant sa prière.)* Et surtout, Seigneur, faites que je lui sois fidèle. Amen. *(A Virginie.)* Adieu, petite. Pénélope te donnera les dix dollars.

Virginie la regarde sortir, puis s'assied près du feu et tire de son réticule un tricot d'enfant presque terminé. Pendant ce temps, Pilar a monté précipitamment l'escalier et s'est assise dans un rocking-chair. La vérité, c'est

qu'elle épiait Anthony et qu'elle vient de le voir arriver. C'est pourquoi, feignant la désinvolture, elle chante de son mieux une copla espagnole.

PILAR, *chantant.*

Ni avec toi, ni sans toi,
A mes maux, il n'est pas de remède;
Avec toi, parce que tu me tues,
Sans toi, parce que j'en meurs.

Virginie a relevé la tête et écoute. Pilar regarde dans la rue et grommelle.

PILAR. — Qu'est-ce qu'il attend?

Elle chante à nouveau les deux dernières phrases.

Avec toi, parce que tu me tues,
Sans toi, parce que j'en meurs.

Anthony paraît. C'est un grand garçon de vingt-huit ans, très beau. Il est en proie à une violente colère qu'il ne fait aucun effort pour dissimuler.

PILAR, *feignant le plus grand étonnement.* — Anthony! Quelle heureuse surprise!

Elle va à lui. Mais Anthony la repousse brutalement, presque sans la voir, et tire la clochette avec une extrême violence. Il se dandine devant la porte comme un homme exaspéré.

PILAR, *avec dépit.* — Que cabestro es el tio!

Elle s'éloigne.

Pénélope et Amanda sont sorties de la chambre. Amanda a encore une serviette à la main, les cheveux dénoués sur les épaules.

PÉNÉLOPE, *à Virginie.* — Voilà vos dix dollars!

VIRGINIE. — Je vous remercie en leur nom.

Elle se dirige vers la porte.

AMANDA. — Ne pars pas tout de suite. Ta présence va le rassurer complètement.

PÉNÉLOPE. — C'est encore mieux que la migraine!

VIRGINIE. — Mais je ne peux pas!

AMANDA, *tout en s'aspergeant de parfum.* — Cinq minutes!

VIRGINIE, *avec un adorable sourire.* — A votre montre, soit!

Elle se rassied, Amanda en face d'elle.

Coups de clochette violents et ininterrompus.

AMANDA, *gaîment et tendrement.* — Ma grande brute chérie! *(A Virginie.)* Gronde-moi un peu! Je veux qu'il ait une bonne impression tout de suite.

Elle fait signe à Pénélope d'ouvrir.

PÉNÉLOPE. — Alors j'ouvre?

AMANDA. — Oui.

Anthony entre en trombe.

ANTHONY. — Ah! tu es là?

AMANDA, *très agréable.* — Naturellement, je suis là, quelle drôle de question! Je bavarde avec ma petite amie...

ANTHONY. — Il y a longtemps que tu es rentrée?

AMANDA, *un peu inquiète.* — Comment? Rentrée? A huit heures du matin? *(Scandalisée.)* Tu me poses des questions pareilles?

ANTHONY. — Tu n'as pas couché ailleurs cette nuit?

AMANDA, *sur un ton de reproche affectueux.* — Voyons... tu sais très bien qu'il y a déjà deux ans que maman est morte.

ANTHONY. — Tu n'as pas couché ailleurs cette nuit?

AMANDA. — Toi, tu as vu Pilar!...

ANTHONY. — As-tu ou n'as-tu pas couché ailleurs cette nuit?

AMANDA. — Réponds, Pénélope!

ANTHONY, *avant qu'elle puisse placer un mot.* — Ah! vous, foutez-moi la paix! Et allez me chercher une bouteille de whisky!

PÉNÉLOPE. — Mais, monsieur...

ANTHONY, *avec une violence extraordinaire.* — Allez me chercher une bouteille de whisky!

Il jette de l'argent sur la table. Pénélope consulte Amanda du regard.

AMANDA. — Fais ce qu'il te demande!

PÉNÉLOPE. — Tu le regretteras peut-être.

Elle prend son manteau à la patère et sort.

ANTHONY. — J'espère que tu n'as pas vendu le petit secrétaire d'acajou.

AMANDA, *subitement très inquiète.* — Non. Pourquoi ?

ANTHONY. — Merci. C'est tout ce que je voulais savoir.

Il se dirige vers la chambre. Amanda, plus prompte que lui, l'a devancé et se place devant la porte.

ANTHONY. — Tu n'es pas rassurée, hein ?

AMANDA, *qui ne l'est visiblement pas.* — Moi, mais si... voyons... pourquoi ?

ANTHONY. — Laisse-moi passer !...

Et comme Amanda reste immobile, il la prend à bras-le-corps, la rejette sur un fauteuil en répétant :

... Je te dis de me laisser passer !

Il entre comme un furieux dans la chambre.

VIRGINIE.— Je vais vous quitter.

AMANDA. — Vous n'allez pas m'abandonner avec cet énergumène ?

VIRGINIE. — Je crains de vous gêner.

AMANDA. — Attendez au moins que Pénélope soit revenue. Dans l'état où il est...

VIRGINIE. — Si vous voulez...

AMANDA, *désespérée.* — Ah ! quelle folie ! quelle folie j'ai faite... Et moi qui espérais tant le rendre heureux...

Anthony, livide et redoutable, paraît à la porte de la chambre.

ANTHONY. — Veux-tu venir ?

AMANDA. — Tu crois ?

ANTHONY, *répétant avec une violence contenue.* — Veux-tu venir un instant ?

AMANDA. — Mais certainement. Avec plaisir. *(A Virginie, sur un ton dégagé où perce l'angoisse :)* Je vous retrouve tout à l'heure. *(Suppliante.)* N'est-ce pas ?

Anthony fait passer Amanda et referme la porte avec violence derrière eux. Silence. Virginie ne sait quelle attitude tenir. On entend au loin le chant des bateliers sur le Mississipi. Virginie va vers la porte, se rassure et reprend son tricot. Soudain, la porte de la chambre s'entr'ouvre, comme si Amanda avait essayé de l'ouvrir, et est brusquement refermée, comme si Anthony l'en avait empêchée. Nouvelle tentative d'Amanda, suivie du même échec. La porte est ainsi plusieurs fois ouverte et refermée, tandis qu'on entend :

LA VOIX D'AMANDA. — Brute ! Sale brute !

LA VOIX D'ANTHONY. — Et tu n'as rien vu. Tu n'as encore rien vu. Tu vas apprendre à me connaître.

LA VOIX D'AMANDA. — Lâche-moi ! Veux-tu me lâcher !

LA VOIX D'ANTHONY. — Alors, laisse cette porte tranquille !

La porte est refermée. Silence. Le chant des nègres. Virginie qui a abandonné son tricot se décide. Elle va à la porte. Elle frappe timidement d'abord, puis plus fort. N'obtenant pas de réponse, elle entr'ouvre la porte, pour recevoir en plein visage un hurlement d'Anthony.

LA VOIX D'ANTHONY. — La dernière des filles, voilà ce que tu es !

VIRGINIE, *doucement.* — Voulez-vous que j'intervienne, madame.

Elle est sur le pas de la porte, en vue des spectateurs.

LA VOIX D'AMANDA. — Non, merci.

LA VOIX D'ANTHONY, *hurlant.* — Je ne vous le conseille pas !

VIRGINIE. — Il me semble que je saurai lui parler.

LA VOIX D'ANTHONY. — Dis-lui de se taire, ou ça va mal tourner !

LA VOIX D'AMANDA, *très gentille.* — Il a raison. Il vaut mieux que vous nous laissiez.

VIRGINIE. — Comme vous voudrez !

LA VOIX D'AMANDA, *suppliante.* — Mais ne vous en allez pas !

LA VOIX D'ANTHONY. — Elle n'empêchera rien, je te prie de le croire.

LA VOIX D'AMANDA. — Tu oserais me frapper ?

Virginie, qui était sur le point de refermer la porte, s'arrête dans son geste.

LA VOIX D'ANTHONY. — Je vais me gêner !

LA VOIX D'AMANDA. — Oh ! si ça doit t'enlever un peu de chagrin.

VIRGINIE, *fermement.* — Voilà une chose que je ne permettrai pas !

Anthony, excédé, paraît sur le seuil, repousse Virginie du plat de la main, sans un mot, et referme la porte.

VIRGINIE. — Non. Non. Je ne peux pas le permettre.

Elle ouvre la porte. On voit Anthony qui barre le passage à Amanda.

AMANDA. — Mais que veux-tu de plus ? J'avoue. J'avoue tout. *(Elle hurle.)* Je te dis que j'avoue.

ANTHONY. — Ce que je veux ? C'est la suite et les détails. Et je saurai te faire parler.

AMANDA. — Je te dis que je t'aime aussi. Mais ça, ça ne t'intéresse pas.

ANTHONY. — Non. Absolument pas ! Je veux savoir pourquoi et quand ?

Il marche sur elle. Ils disparaissent dans la chambre dont la porte reste ouverte. On entend le bruit d'un meuble qui tombe. Virginie est affolée.

LA VOIX D'AMANDA, *angoissée.* — Mais tu es fou... Lâche-moi !

LA VOIX D'ANTHONY. — Je te jure que tu vas me répondre !

AMANDA, *paraît à la porte et crie.* — S'il me tue, il s'appelle Costello... rappelle-toi... Anthony Costello !

Anthony paraît derrière elle, la tire en arrière et referme la porte.

Affolement presque comique de Virginie. Elle fait un pas vers la chambre, un autre vers le porche.

VIRGINIE. — S'il la tue ?... Comment ?... S'il la tue !

Elle entend un hurlement tragique d'Amanda.

AMANDA. — Au secours !

La porte s'ouvre, Amanda s'élance en courant. Elle a l'air hagard de quelqu'un qui vient d'échapper à un grand danger. En passant, elle crie à Virginie :

AMANDA. — Viens ! Il est fou ! Ne fais pas l'idiote !

Anthony paraît sur le seuil. Amanda se rue dans l'escalier, en laissant la porte ouverte. Virginie avance sur Anthony.

VIRGINIE. — Monsieur, ce que vous faites est indigne !

ANTHONY, *d'une voix basse, inquiétante.* — Je suis un homme très malheureux, il ne faut pas m'exaspérer en ce moment.

VIRGINIE. — Même si elle a des torts, on ne se comporte pas de cette façon avec une femme.

ANTHONY. — Je vous répète que je suis très malheureux et qu'il faut prendre garde !

VIRGINIE, *très simplement.* — Je n'ai pas le droit d'avoir peur de vous !

ANTHONY, *surpris.* — Quoi ?

VIRGINIE. — Vous allez faire une folie, j'en suis sûre : j'ai le devoir de vous en empêcher.

ANTHONY. — Tu as peur pour ta camarade, hein ? Avoue-le !

VIRGINIE. — Je vois que vous souffrez horriblement.

ANTHONY, *sarcastique.* — Et tu es prête à me consoler, n'est-ce pas ?

VIRGINIE. — Certainement, si je le puis...

ANTHONY. — Tu te dis : « Ce pauvre garçon, il faut que je fasse quelque chose pour lui. »

VIRGINIE. — C'est mon devoir.

ANTHONY. — Et, en outre, c'est ton devoir ! Alors, console-moi.

Il la prend dans ses bras et cherche à embrasser ses lèvres.

VIRGINIE, *qui se débat.* — Vous êtes fou !

Elle se dégage violemment. Un court silence. Anthony la regarde.

ANTHONY. — Pauvre idiote ! Que veux-tu que je fasse de toi ? C'est elle que je veux. C'est elle qui m'intéresse. *(Il hurle.)* Elle !

VIRGINIE. — Alors, ne lui faites pas de mal !

ANTHONY. — Même une fille dix fois plus belle que toi, je ne la regarderais pas.

VIRGINIE. — Alors, soyez indulgent !

ANTHONY. — Je te tenais dans mes bras tout à l'heure, et c'était comme un sac de sable !...

VIRGINIE, *tout de même un peu agacée.* — C'est entendu, et c'est tant mieux ! Seulement, dans ce cas, pardonnez-lui !

ANTHONY, *hurlant.* — Lui pardonner ? Mais je n'en veux plus ! Tu ne comprends pas ? Je n'en veux plus. Je la méprise. Quoi qu'elle fasse maintenant, je ne pourrai pas oublier.

VIRGINIE. — L'oubli est le suprême refuge.

ANTHONY. — Tu m'embêtes avec tes maximes ! Tu sais ce qu'il y avait dans ses lettres ! Elle vous les lisait probablement.

VIRGINIE. — Non.

ANTHONY. — Enfin, une garce comme toi peut l'imaginer !

VIRGINIE. — Non.

ANTHONY. — Ah ! il connaît son corps, je te prie de le croire. Il en parle en détails.

VIRGINIE. — Oh !

ANTHONY, *sarcastique.* — Je te choque ? Et elle rougit, ma parole, elle rougit !

VIRGINIE, *qui nie l'évidence.* — Non !

ANTHONY. — Enfin, voilà où j'en suis. Je ne peux pas vivre sans elle et je ne veux plus d'elle, c'est tordant, hein ?

Il s'abat sur une chaise comme fauché. Virginie se rapproche de lui et affectueusement essuie la sueur qui coule de son front.

ANTHONY. — Tu es une bonne fille, toi... Mais dis, pourquoi a-t-elle fait ça ?

VIRGINIE. — Calme... calme... là...

Pénélope paraît en haut de l'escalier, la bouteille de whisky à la main. Amanda la suit. Elles écoutent avec angoisse.

AMANDA. — Tant pis, entrons ! On ne peut pas laisser cette pauvre petite...

PÉNÉLOPE, *l'interrompant.* — Moi, d'abord !

Pénélope ouvre la porte avec précaution. Elle voit Anthony la tête dans ses mains et Virginie qui le console. Elle crie, à Amanda :

PÉNÉLOPE. — Il pleure, tu peux revenir...

Un instant de silence. Amanda, après un rapide arrangement à sa coiffure, paraît. Anthony, qui a levé la tête à la réflexion de Pénélope, la regarde.

Le silence se prolonge.

AMANDA, *sur un ton pas très juste.* — Anthony ! Tu me pardonnes ?

Il la regarde, puis Pénélope, et, sans répondre, entre dans la chambre.

AMANDA, *à Virginie, sur un ton pressant.* — Alors, vite ! Qu'est-ce qu'il a dit ? Il est calme ? Tu crois qu'il n'y a plus rien à craindre ?

VIRGINIE. — Il est très malheureux !

AMANDA, *légèrement.* — Oui, bon, tout s'arrange. Ah ! pourquoi ai-je gardé ces lettres. Il y a des moments où je suis vraiment stupide... Mais je vais si bien lui demander pardon !

Elle jette un rapide coup d'œil à son miroir. Elle va entrer dans la chambre. Un coup de feu la cloue sur le seuil. Les trois femmes s'immobilisent, angoissées. Puis, Amanda jette un cri.

AMANDA. — Anthony !

Elle se précipite dans la chambre. Pénélope se jette aux pieds de Virginie. Elle l'étreint dans un mouvement de supplication désordonnée.

PÉNÉLOPE. — Priez pour moi ! Priez pour moi !

Virginie reste immobile, livide et glacée, comme inconsciente. Amanda revient de la chambre. Elle a le pistolet d'Anthony à la main.

AMANDA, *sur un ton de tendresse déchirante.* — Il s'est tué... l'imbécile... le pauvre imbécile !

Avec une terrible angoisse, Pénélope se relève, s'avance sur Amanda.

PÉNÉLOPE. — Mais il n'est pas?...

Elle n'ose achever sa phrase.

AMANDA, *presque imperceptiblement.* — Si. *(A mi-voix.)* A tout de suite, Anthony !

Elle porte le pistolet à sa tempe. Mais Pénélope s'est jetée sur elle et l'étreint.

PÉNÉLOPE. — Ah ! non, mon chéri, ma jolie... Pas toi ! Tu ne vas pas me laisser toute seule...

AMANDA, *avec brusquerie.* — Fais donc attention ! Tu aurais pu te blesser !

PÉNÉLOPE. — Tu ne vas pas refaire cette folie? M'obliger à vivre dans cette angoisse ! Mon chéri, ma gentille, ma grande fille, aie un peu pitié de ta vieille Penny... Je te supplie...

AMANDA. — Oh ! Je n'aurai plus le courage de recommencer, maintenant. Il fallait me laisser profiter de ce chagrin intolérable. Hélas ! je sais déjà ce que je fais....

Elle lui tend le pistolet. Pénélope le cache dans la poche de son jupon.

PÉNÉLOPE. — Merci.

AMANDA, *montrant sa gorge nue.* — Couvre-moi. J'ai honte !

Pénélope va à la patère avec empressement et décroche le macfarlane d'Amanda dont elle couvre les épaules.

AMANDA, *à mi-voix.* — Je ne veux plus faire l'amour ! Je ne ferai plus jamais l'amour.

PÉNÉLOPE. — Ne dis pas de bêtises !

AMANDA, *hurlant.* — Plus jamais ! *(Avec amertume.)* Et moi qui priais pour lui rester fidèle. « On » m'a exaucée... *(Les yeux au ciel et sur un drôle de ton.)* « On » a peut-être cru que c'était le seul moyen.... *(Avec accablement.)* « On » n'avait plus confiance en moi...

VIRGINIE, *sortant soudain de son silence et de son inconscience.* — Pauvre monsieur Anthony !

Elle s'écroule comme une masse, évanouie. Amanda se précipite.

PÉNÉLOPE. — Allons bon ! Il ne nous manquait que ça ! Qu'est-ce qui lui prend à cette idiote?

AMANDA. — Il faudrait lui faire boire quelque chose.

Pénélope débouche la bouteille de whisky qu'elle a apportée et la tend à Amanda.

AMANDA, *avec un attendrissement presque comique.* — Son whisky !

Elle force Virginie à en boire. Virginie regarde autour d'elle et pousse de petits gémissements.

PÉNÉLOPE. — Si elle dit : « Où suis-je ? » je l'assomme !

VIRGINIE, *essayant de se relever.* — Je veux m'en aller ! Je veux m'en aller !

PÉNÉLOPE. — Je vous garantis que vous ne sortirez pas !

AMANDA, *aidant Virginie à se relever.* — Pourquoi ? Laisse-la partir !

PÉNÉLOPE, *avec une ironie un peu lourde.* — Bravo ! Et la police te croira sur parole, bien entendu !

AMANDA. — La police...

PÉNÉLOPE. — Tu es si bien vue de ces messieurs !... Va leur dire : « Evidemment, monsieur Costello s'est tué chez moi. Je n'y suis pour rien, ni la bonne Pénélope non plus... »

AMANDA. — La police...

PÉNÉLOPE. — Il n'y a pas que le chagrin, ma fille. Il n'y a jamais que le chagrin. Il y a aussi les ennuis... *(A Virginie qu'elle pousse rudement dans un fauteuil.)* Assieds-toi.

VIRGINIE. — La police. Quelle horreur !

PÉNÉLOPE. — Ah ! Aujourd'hui, ils t'en auront fait voir, tes petits pauvres !

Pilar paraît, venant de la rue. Elle tend l'oreille pour essayer de surprendre une conversation. Il est visible qu'elle n'entend rien, car elle se dirige vers la baie.

AMANDA, *à Virginie, humblement.* — Je vous demande pardon. Mais elle a raison. Ils ne me croiraient pas.

VIRGINIE, *terrifiée.* — Ils ne me croiront pas non plus.

A ce moment, Pilar frappe à la fenêtre de la baie. Amanda et Pénélope sursautent. Pilar, souriante et gaie, fait signe qu'on lui ouvre.

PÉNÉLOPE. — Pilar !

AMANDA, *comme sortant d'un abîme.* — Pilar ! *(Avec un orgueil atroce et enfantin.)* Alors, je suis fade ? Il paraît que je suis fade ? On ne s'est tout de même pas encore tué pour elle ! *(Pénélope la gifle brutalement. Pilar, derrière la baie, s'esclaffe. Amanda, avec un cri de remords.)* Anthony... je suis une sale fille... Pardonne-moi ! *(Elle arrête d'un cri Pénélope, qui allait ouvrir la baie.)* N'ouvre pas !

PÉNÉLOPE. — Tôt ou tard, il faudra qu'elle sache !

AMANDA. — Ne lui dis rien, je t'en supplie. Pas encore !

PÉNÉLOPE. — Ceci pourrait te coûter cher !

AMANDA. — Pas encore !

PÉNÉLOPE. — C'est bon. Je ne dirai rien.

Pénélope ouvre la fenêtre.

PILAR, *gracieuse.* — Alors, tu te fais gifler par Pénélope, maintenant !

AMANDA. — Tu vois !

PILAR, *haussant le ton.* — Et Anthony ne proteste pas ! *(Elle regarde vers la chambre et continue à voix encore plus haute.)* Anthony laisse faire !

Silence.

PILAR. — Mais qu'est-ce qui se passe ? Vous avez l'air bizarre ?

PÉNÉLOPE. — Pas du tout. Pourquoi dis-tu ça ?

VIRGINIE, *écœurée par ce nouveau mensonge.* — Quelle honte ! Je veux m'en aller !

PILAR, *très intéressée.* — Qu'est-ce que c'est que cette ingénue ? Un nouveau truc pour amuser Anthony ?

PÉNÉLOPE, *révoltée.* — Toujours aussi infecte, hein, Pilar ? *(Brutale.)* C'est une petite du Sacré-Cœur de Jésus...

PILAR, *gaîment, à Amanda.* — Ah ! Je comprends tout ! Anthony te quitte et tu entres au couvent.

Elle rit.

AMANDA. — C'est peut-être plus juste que tu ne crois...

PILAR. — Dans ce cas... pense à moi... Tu te rappelles ce que je t'ai demandé.

Elle rentre chez elle en riant, après un dernier regard à la chambre. Pénélope referme la baie avec une expression de dégoût.

AMANDA, *à Virginie, pressante.* — Vous pourriez me faire accepter au Sacré-Cœur ? Est-ce difficile ? Que faut-il savoir ?

VIRGINIE. — Il avait des yeux si tristes. Comme j'essuyais son front, il m'a dit que j'étais une bonne fille !

AMANDA, *avec une espèce de rage.* — Je sais bien que je ne suis pas digne de vous. Mais je le deviendrai. Tout de même, vous ne devez pas être si nombreuses ? Et une de plus ! Une comme moi ! Pour commencer, je laverai votre linge, je cirerai vos chaussures...

PÉNÉLOPE. — Tu mèneras ma vie...

AMANDA. — Et puis un jour j'irai mendier pour les pauvres avec vous. J'irai chez les filles. Je saurai mieux leur parler que vous. J'irai chez Pilar, si vous l'exigez...

VIRGINIE. — Il avait l'air d'un enfant. Il disait qu'il était très malheureux. Il ne savait pas qu'il pleurait.

AMANDA, *désespérée.* — Tu ne veux pas de moi ? Et tu es là à m'écraser de ta vertu !

VIRGINIE. — A la fin, il a demandé : « Pourquoi a-t-elle fait ça ?... »

AMANDA. — Oh ! oui, pourquoi ?... Vois-tu, je savais tout de lui. Sauf l'essentiel. Sauf ce qui crevait les yeux. Sauf qu'il m'aimait. C'est le plus terrible. C'est l'impardonnable. Mais comment aurais-je pu penser qu'il me préférerait à sa vie ? Qu'est-ce que nous sommes pour eux, d'habitude. Même quand ils ne nous méprisent pas, qu'est-ce que nous sommes pour eux ?

VIRGINIE. — Je ne sais pas.

AMANDA. — Et lui, pourquoi a-t-il fait ça ? Est-ce que c'est juste ? Au moment où je l'aimais. Oui ! Je te l'ai dit. *(A Pénélope.)* Je vous l'ai assez dit à toutes les deux. Je ne pensais qu'à le rendre heureux. Il était tout pour moi... *(Elle rectifie devant le regard des deux autres.)* Presque...

PÉNÉLOPE, *assez cruellement.* — Tu fais bien de rectifier.

AMANDA. — Tu penses à Sydney ? Est-ce qu'il compte, Sydney ? Est-ce que je ne l'avais pas quitté avant que le malheur arrive ? Est-ce que je ne vous l'avais pas dit aussi ? Dites !... *(Criant.)* Dites !

PÉNÉLOPE. — Si.

AMANDA. — Tu vois bien ! *(Les dents serrées, sans éclat.)* Ah ! mais... il va payer, celui-là, il va payer pour tout le monde ! Il paraît que je suis le premier amour de ce monsieur. Il souhaitera bientôt que je sois le dernier.

Et, en contradiction avec ses paroles méchantes, elle s'abat sur la table en sanglotant. A ce moment Consuelo paraît en haut de l'escalier. C'est visiblement une femme de la société new-orléanaise, très élégante, mais d'une élégance qui contraste avec celle d'Amanda ou de Pilar. Elle est suivie de Sam, un valet de pied à chapeau haut de forme, culotte blanche, jaquette mauve et bottes à revers. Elle est extrêmement agitée.

CONSUELO. — Je crois que c'est ici !

SAM. — Madame est d'une imprudence.

CONSUELO. — Que monsieur n'en sache rien, surtout.

SAM. — Madame peut compter sur moi...

Le nègre américain surgit de derrière le balcon qu'il vient d'escalader et se jette presque dans Consuelo, qui pousse un petit cri.

SAM. — Est-ce que c'est ici que demeure mademoiselle Roussel ? *(Silence du nègre.)* Amanda Roussel...

LE NÈGRE. — Amanda... yes... yes... Pénélope *(Geste descriptif.)* Wonderful !

Il roule des yeux, saute du balcon et disparaît dans la nuit. Consuelo et Sam le suivent des yeux, pas très rassurés.

PÉNÉLOPE, *dans la chambre, à Amanda.* — Ne pleure pas tant, ou tu auras les yeux rouges, comme Pilar.

AMANDA. — Je m'en fous... Anthony n'est plus là pour les regarder. *(Elle se lève.)* Je vais lui dire adieu. Après... je m'en fous... les autres, la police, la prison... si tu savais ce que je m'en fous...

Elle entre dans la chambre.

CONSUELO, *au dehors, à Sam.* — J'hésite.

SAM. — Quel rapport une dame comme madame peut-elle bien avoir avec ces demoiselles ?

Silence et hésitation de Consuelo.

VIRGINIE, *dans la chambre.* — Elle dit parfois des choses si méchantes. Pourtant, elle ne l'est pas !

PÉNÉLOPE. — Reste ce que tu es, ma petite. La vertu, ce n'est peut-être pas très amusant, mais c'est plus facile... Remarque... je dis ça... il me semble... je n'ai pas eu le temps de savoir...

Virginie va vers la porte, s'agenouille sur une chaise près de la porte et prie. Pénélope, éblouie, la regarde.

SAM, *voyant que Consuelo hésite encore à tirer la clochette.* — Madame est-elle vraiment décidée ?

CONSUELO. — Je risque ma dernière chance, Sam. *(Sam salue et s'écarte.)* Ne vous éloignez pas trop.

SAM. — J'attends dans l'escalier.

Il fait comme il le dit. Après un dernier regard vers lui, Consuelo sonne. Pénélope et Virginie tressaillent.

VIRGINIE, *affolée.* — Que faire ? Que leur dire ?

PÉNÉLOPE. — La vérité.

Amanda paraît sur le seuil de la chambre, en referme la porte et s'appuie contre elle, bouleversée. Pénélope ouvre. Consuelo entre, regarde les trois femmes surprises et, sans hésiter, se jette aux pieds de Virginie.

CONSUELO, *suppliante et sincère.* — Rendez-le moi, mademoiselle, rendez-le moi !

VIRGINIE. — Mais, madame...

CONSUELO, *avec passion et volubilité.* — Un homme, ce n'est rien pour vous. Vous pouvez en avoir tant d'autres. Jeune et jolie comme vous l'êtes, et dans votre métier... Celui-ci, c'est le mien, c'est mon mari. Il ne fera pas sa vie avec vous, rendez-le moi !

AMANDA, *qui dévore Consuelo du regard.* — Comment avez-vous pu croire qu'Anthony s'intéressait à cette petite fille ?

CONSUELO. — Ah ! C'est vous ? Quoi, c'est vous ?

PÉNÉLOPE. — Oui, il y a erreur sur la personne.

AMANDA. — Vous êtes déçue. Vous espériez quelqu'un qui vous aurait ressemblé?

CONSUELO, *se traînant à genoux jusqu'à Amanda.* — Je ne sais pas, rendez-le moi, je vous en supplie. Je suis à vos genoux, vous voyez. Il m'a laissé une petite note horrible. Un billet dans lequel il me prévient : « Je vais faire une folie. Et pour quelqu'un qui n'en vaut pas la peine. »

AMANDA, *un cri.* — Il a écrit ça?...

CONSUELO. — Il ne faut pas lui en vouloir. Il ne sait ce qu'il dit. Vous en valez tout à fait la peine. Je comprends toutes les folies en vous voyant. Mais nous devions faire un voyage en Espagne où son père est très malade. Et il ne va pas le faire. Si vous ne voulez pas, il ne va pas le faire.

Amanda tombe à son tour aux pieds de Consuelo. Les deux femmes à genoux sont face à face, pathétiquement et comiquement.

AMANDA. — Pardon! Pardon!

CONSUELO. — Mais ne me demandez pas pardon. Laissez-le partir, voilà tout... S'il part, il est sauvé. *(Se reprenant.)* Ah! je suis maladroite, mais je vois que vous avez du cœur et que vous le comprenez... Il vous juge mal en ce moment, mais c'est parce qu'il vous aime. Après quelque temps, et quand je lui aurai dit ce que vous avez fait pour moi...

AMANDA. — Il est trop tard!...

Un silence. Consuelo se relève.

CONSUELO, *amèrement.* — Trop tard! Il vous aime trop. Même si vous le vouliez, vous ne pourriez plus me le rendre, n'est-ce pas?

VIRGINIE, *accent de prière.* — Mon Dieu!

CONSUELO. — Il ne veut plus de moi, même sur votre ordre. Et j'étais à vos genoux et je suppliais! Les filles comme vous sont toutes pareilles. Quand elles tiennent un homme, elles le gardent! *(Sans transition.)* Pourquoi l'avez-vous empêché d'assister à mon anniversaire?

AMANDA, *humblement.* — C'était aussi le mien.

CONSUELO. — Pourquoi restez-vous à mes genoux?

AMANDA. — C'est ma place.

CONSUELO. — Pas d'hypocrisie! Relevez-vous! *(Amanda ne bouge pas.)* Pas de fausse humilité! Vous avez Anthony. Et vous le gardez! Il n'y a pas de quoi baisser la tête. A moins que... *(Son visage s'éclaire.)* A moins que sa folie ne soit pas vous. A moins qu'il ne se soit fatigué de vous. A moins qu'il en ait trouvé une autre plus jeune et encore plus jolie. *(Elle fouille fébrilement dans son sac et en tire une note.)* Voilà qui serait drôle!

Amanda se relève, lui arrache la note et la déchire sans la lire.

PÉNÉLOPE. — Ne déchire pas ça, malheureuse! Tu en auras besoin!

Elle se jette à terre et ramasse les morceaux.

CONSUELO, *les regarde et hurle.* — Il est arrivé malheur à Anthony!

AMANDA. — Non. Non.

CONSUELO. — J'en suis sûre.

Elle marche vers la chambre. Pénélope veut l'en empêcher.

AMANDA. — Laisse donc!

Un silence terrible. Consuelo sort de la chambre, défigurée.

CONSUELO. — Il s'est tué... L'imbécile! Le pauvre imbécile! *(Elle se précipite sur Amanda et la secoue.)* Mais il n'a pas parlé de moi. Il ne vous a pas dit quelque chose pour moi? Ce n'est pas possible! Il n'a pas pensé à moi?

AMANDA. — Sûrement si! Il a dit quelque chose... en espagnol.

CONSUELO, *un sanglot.* — Antonio! Antonino! Carino mio! Alma mia! *(Elle ouvre la baie.)* Au secours! Au meurtre!

Sam se précipite, et aussi le nègre et Pilar.

VIRGINIE. — Comment ne meurt-on pas de pitié?

RIDEAU

MARCEL ACHARD

(A suivre.)

REGARD
SUR LE
MOYEN-ORIENT

La question d'Orient, si connue des chancelleries, était naguère un problème européen et, singulièrement, un litige ouvert en permanence entre la Russie qui réclamait l'ouverture des Détroits et la Grande-Bretagne qui la lui refusait. De nos jours, ce problème demeuré identique dans son objet a été, avec tant d'autres, transféré du plan de l'Europe à celui du Monde, son aire d'application s'est élargie et si la Russie des Soviets, héritière de la Russie des tzars, y rencontre encore la Grande-Bretagne, elle y affronte au surplus et surtout les États-Unis. L'espace sur lequel s'exercent les actions et les réactions réciproques ne se limite plus à la Turquie et aux terres dont elle a dû faire abandon en 1918 ; il englobe la péninsule balkanique et l'Iran et sur ces territoires, l'Amérique présente en Méditerranée et en Orient, joue tantôt effectivement, tantôt virtuellement le rôle principal autrefois dévolu à la Grande-Bretagne. Celle-ci lui a cédé la première place en Grèce et en Perse, et si elle demeure à la pointe du jeu politique dans le Moyen-Orient de langue arabe, elle ne peut plus comme naguère le conduire librement. Les circonstances l'ont, en effet, contrainte pour se maintenir dans une région qui lui échappait, à s'y assurer l'appui de l'Amérique et à lui consentir à cette fin d'importants avantages économiques qui la lient à ses intérêts propres.

Que la Grande-Bretagne ait admis et même appelé une tierce puissance dans une région dont — d'autres l'ont éprouvé — elle entendait jusque-là se réserver l'exclusivité, c'est là un événement qui eût été naguère impensable. Il entraîne pour elle la renonciation à ce qui fut un des dogmes de sa politique, en même temps qu'un lourd sacrifice de prestige et d'intérêts. Il témoigne que consciente de son affaiblissement, de ses difficultés et de ses charges, considérant la précarité de la paix et inquiète de l'état de ses rapports avec les gouvernements arabes, elle ne s'est plus sentie en situation de défendre et de conserver avec ses seules forces une contrée du globe qui commande les grandes communications intercontinentales et les routes d'accès aux pétroles. De plus en plus fortement pressée de se retirer du Moyen-Orient par la marée montante des nationalismes et attachée avant toutes choses à ne point le quitter, elle s'est efforcée d'y demeurer par le détour d'une association avec l'Amérique. Elle y a jusqu'ici réussi à la faveur d'une situation générale qui contraint

les États-Unis à subordonner leurs préférences doctrinales aux exigences de la stratégie. En d'autres temps, en effet, leur gouvernement n'eût pas prêté son assistance à une puissance qui prétendait se maintenir dans le Moyen-Orient contre le gré des populations. Mais dans les circonstances présentes, il a jugé que les nécessités de la défense du monde et de la protection d'un de ses secteurs essentiels primaient provisoirement le respect des principes qu'il professe et qu'il a proclamés. Il n'a pas pu consentir à ce que l'immense espace qui s'étend entre la Turquie et le Soudan anglo-égyptien fût vidé de toutes forces sûres et organisées et abandonné à la seule garde des modestes et incertaines armées du Moyen-Orient. De sorte que considérant les forces britanniques qui s'y trouvent stationnées comme les indispensables garnisons de sûreté et les avant-gardes de la coalition occidentale, il n'a pas conçu qu'elles pussent être retirées.

***

Réservant donc sa position à l'égard des aspects politiques du problème des rapports entre la Grande-Bretagne et les pays arabes, l'Amérique ne l'a considéré qu'en partant des nécessités impératives du moment, celles de la stratégie. C'est en invoquant les mêmes exigences que la Grande-Bretagne s'efforce d'obtenir des gouvernements arabes qu'ils consentent à la présence de ses troupes sur leurs territoires et qu'ils se lient à elle par des traités d'alliance concédant à ses forces, dès le temps de paix, les bases et les moyens d'action qui leur sont nécessaires. Or, ces gouvernements refusent de se plier à un pareil régime qu'ils déclarent inconciliable avec la souveraineté et le statut d'indépendance de leurs pays. Ils sont, en la circonstance, soutenus par une opinion dont les susceptibilités nationales sont vives, et qui voit dans la présence des troupes étrangères le symbole du régime aboli et détesté de l'occupation, une opinion qui croit découvrir dans les exigences de la Grande-Bretagne une arrière-pensée de reprise du contrôle politique du pays. L'esprit public obéit, en effet, à la hantise de l'impérialisme britannique.

C'est pour ces raisons que les négociations engagées entre Londres et Le Caire, en vue de substituer au traité de 1936 un nouveau traité anglo-égyptien, n'ont pas abouti. L'Egypte n'a pu accepter que la Grande-Bretagne pût stationner ses forces aux abords du canal de Suez et qu'elle participât à l'exercice du pouvoir au Soudan. C'est pour des raisons analogues que le Parlement irakien a rejeté le nouveau traité par lequel le Gouvernement de Bagdad s'était lié à la Grande-Bretagne.

Enregistrant ces échecs sans toutefois les tenir pour définitifs, ni sans renoncer à ses desseins, le Gouvernement de Londres allégua que le traité de 1936 avec l'Égypte était toujours en vigueur et ramena sur le canal de Suez les forces qu'il avait retirées du Caire et d'Alexandrie ; mais, dans le même temps, il rechercha et prit ses sûretés ailleurs. Il

assura à ses troupes, de part et d'autre de l'Égypte, des positions assez rapprochées pour qu'elles pussent y reparaître rapidement si la nécessité le réclamait. Il s'établit en Cyrénaïque et en Transjordanie.

La Grande-Bretagne, grâce à sa situation de puissance occupante en Cyrénaïque, a pu y agir librement et y parfaire l'équipement que son armée d'opérations y avait réalisé pendant la guerre. Puis, préoccupée de mettre ces installations à l'abri de tout aléa politique, elle a réglé au gré de ses intérêts la question des institutions, en donnant le pouvoir au chef de la confrérie religieuse des Senoussis, qui fut son allié pendant les années de guerre. De ce fait, la Cyrénaïque, devenue une principauté autonome, est aux mains d'un protégé de la Grande-Bretagne, de laquelle, par suite de la faible démographie et de la modicité de ses ressources, elle dépend étroitement. On doit penser qu'elle gravitera dans son orbite et qu'une fois devenue indépendante, elle se liera à elle par un traité.

Les Britanniques ont donc assis leur situation en Cyrénaïque en favorisant les ambitions d'un prince ; ils ont agi de même en Transjordanie, où règne l'émir Abdullah. Chacun sait les aspirations de ce représentant de la dynastie hachémite ce fils du grand Chérif de La Mecque, devenu après son insurrection contre les Turcs roi du Hedjaz en 1916. De sa morne capitale, Amman, il jette depuis longtemps un regard de convoitise sur les terres arabes de Palestine, sur la Syrie et peut-être le Liban, qu'il rêve de réunir sous son sceptre. Il a mis son espoir en les Britanniques, qui ont fait de lui un prince, puis un roi de Transjordanie et qui naguère avaient promis à son père, à son frère Fayçal et à lui-même la constitution, sous leur triple couronne, d'une Confédération des pays arabes. Le chef de la famille est mort et son faible successeur, le roi Ali, a laissé tomber le Hedjaz aux mains d'Ibn Seoud, son ennemi. Fayçal a régné à Bagdad, où son fils a recueilli le trône. Abdullah, seul survivant, attend que les Britanniques s'acquittent de leurs engagements envers lui en lui frayant les avenues de Damas. C'est ce qu'il n'a pas manqué de leur rappeler lorsque ceux-ci, recherchant dans les territoires du Moyen-Orient une place d'armes qui compenserait la perte de l'Égypte, lui ont proposé un traité d'alliance et d'assistance mutuelle. Et tout porte à croire qu'il a reçu des apaisements, puisqu'il a accordé ce qui lui était demandé, c'est-à-dire la mise de ses territoires à la disposition de ses alliés. De ce fait, les forces de la Grande-Bretagne sont installées en position centrale dans le Moyen-Orient, à proximité de l'Égypte, de la Palestine, de la Syrie et de l'Irak.

On le voit, les positions de repli choisies par les Britanniques, en prévision d'une évacuation de l'Égypte et de la Palestine, relèvent d'une bonne conception stratégique. La Transjordanie est accessible par le port d'Akaba, la Cyrénaïque par ceux de Benghazi et Tobrouk, que les Anglais peuvent atteindre sans avoir à violer les territoires des États

voisins. Enfin, ils sont et restent à Chypre, qui complète le triangle de bases par lesquelles ils sont en mesure d'agir dans le Moyen-Orient.

Ce dispositif conçu et agencé en vue de la défense du Moyen-Orient contre un ennemi du dehors n'a pas manqué d'alarmer Le Caire, Damas et Badgad où il a été considéré comme une machine de guerre dirigée contre l'indépendance des États. Une fois de plus, l'agitation a envahi les esprits arabes. Une fois de plus les desseins de l'impérialisme britannique ont été dénoncés autant par les capitales arabes que par Moscou et la complaisance du roi de Transjordanie à l'égard de la Grande-Bretagne a été flétrie comme une trahison à la cause des Arabes. Cette effervescence n'a pu laisser insensible le Gouvernement de Londres, car non seulement elle contrariait les cheminements de sa politique, mais elle risquait aussi d'avoir son écho aux Nations Unies. L'hostilité de l'Irak, pays des gîtes de pétrole et région de transit entre le golfe Persique et la Turquie, dont il avait éprouvé le danger pendant la guerre, n'était pas un fait négligeable. Celle de la Syrie ne pouvait que faire obstacle à l'accomplissement du rêve d'Abdullah. On jugea donc à Londres qu'il fallait détendre la situation ou tout au moins donner une satisfaction à Bagdad. Et, à cet effet, on tint pour expédient de s'intéresser à un projet caressé par certains milieux arabes, projet qui dérivait du plan élaboré en 1915 entre le chérif Hussein et sir Henry Mac Mahon, en vue d'attribuer les pays arabes à la famille hachémite. Ce projet consistait à fédérer l'Irak, où régnait sous une régence le fils de Fayçal, et la Syrie augmentée de la Transjordanie où règnerait son oncle Abdullah. C'était le projet dit du « Croissant fertile », groupant sous un lien fédéral les régions formant le vaste arc de cercle qui va de la mer Rouge au golfe Persique. On l'estimait propre à flatter l'amour-propre des Hachémites et de leur clientèle nombreuse en Irak et à satisfaire les aspirations arabes. On pensait pouvoir, au moyen de quelque préparation, le faire accepter par Damas. Quant à Abdullah, il y donnait par avance les mains.

Ce nouvel effort en faveur de la dynastie d'Hachem échoua. Si l'Irak acceptait le principe de l'union fédérale, il en revendiquait la direction et Damas émettait la même prétention. L'Arabie Séoudite et l'Égypte se montraient nettement opposées à un projet qui modifierait, au profit de la famille hachémite, l'équilibre entre les États du Moyen-Orient. On touchait ainsi le fond du problème et on se heurtait à l'obstacle qui s'oppose aux tentatives de rassemblement des pays arabes. Obstacle constitué par les compétitions entre États et les brigues entre personnes en vue de s'assurer la direction de l'ensemble. Obstacle contre lequel devait également buter l'organe de coordination institué en 1945 sous le nom de Ligue des pays arabes.

***

L'idée de constituer la Ligue arabe était ancienne. Elle avait germé dans les cerveaux arabes en 1920, en réaction contre les décisions de San-Remo attribuant les mandats. Mais incompatible alors avec le régime de tutelle, elle avait dû être mise en sommeil. Elle reprit force au cours de la guerre, alors que la Syrie et le Liban acquéraient leur indépendance, et se matérialisa, sinon sous l'inspiration de la Grande-Bretagne, du moins avec son agrément. La fonction initiale de la Ligue était à la fois de symboliser les aspirations communes aux États participants et de régler leurs différends. Londres avait espéré pouvoir en être le médiateur. Mais la Ligue arabe ne tarda pas à aborder les problèmes politiques, dont le principal était celui du rassemblement des pays arabes, et sa pierre d'achoppement, la dévolution de la direction. Impuissante à le résoudre, la Ligue, préoccupée de dissimuler ses désaccords internes et d'affirmer son dynamisme, reporta ses activités sur des questions qui, loin de diviser ses membres, les trouveraient unanimes, celles du Sionisme et de l'indépendance des Musulmans de l'Afrique du Nord. Elle fit du danger sioniste et du caractère oppressif du colonialisme français les thèmes d'une violente propagande qui trouvait large audience dans tous les pays arabes, la Grande-Bretagne laissant faire sans prendre grand souci des embarras que cette campagne d'excitation nous causait, ni sans mesurer les complications qu'elle lui préparait en Palestine... L'heure devait cependant venir où il lui faudrait se prononcer entre les Juifs et les Arabes.

***

On sait comment, lorsque survint l'échéance du 15 mai 1948, fixée pour l'application du plan de partage, la Grande-Bretagne retira ses troupes de Palestine et cessa d'y exercer ses obligations mandataires. Prétendant ne vouloir accepter qu'un plan de partage agréé par les deux parties, elle adopta une attitude de neutralité que les événements et ses engagements devaient bientôt lui faire abandonner. Lorsque Israël s'étant constitué, la Ligue arabe décida de s'y opposer par la force et que certains des États arabes, invoquant les traités conclus, demandèrent assistance à la Grande-Bretagne sous la forme de fournitures d'armements, elle ne put s'y dérober. Le matériel et les cadres britanniques assurèrent le succès des Arabes dans la première phase de la campagne. Puis, lorsque le Negev ayant été entièrement conquis sur les Juifs, Abdullah prétendit le garder définitivement, il fut soutenu par son alliée. C'est que le Gouvernement britannique avait vu dans la conjoncture une occasion favorable pour reconquérir ou acquérir l'amitié et la gratitude des Arabes, faciliter la reprise et l'aboutissement de ses négociations avec l'Égypte et étendre, en même temps que le royaume d'Ab-

dullah, sa plate-forme d'intervention de Transjordanie jusqu'à la Méditerranée.

Ces prévisions ont été déjouées, non pas seulement du fait de la défaite arabe, mais du fait aussi des Arabes eux-mêmes dont elles avaient méconnu la psychologie. Il était obligé, en effet, que, battus dans leur entreprise par l'énergie supérieure d'Israël que ses apports de l'étranger avaient équipé pendant la trêve, les États arabes attribuassent la cause de leurs déboires beaucoup moins à eux-mêmes qu'à l'insuffisance de l'aide de la Grande-Bretagne. A celle-ci, ils ont reproché et tiennent rigueur de ne s'être pas entièrement engagée pour les soutenir. Phénomène qui ne saurait surprendre les connaisseurs de l'Orient.

L'affaire palestinienne a eu une autre conséquence : celle de faire apparaître la fragilité du lien qui unit les Arabes et l'inefficacité de la Ligue qu'ils ont constituée. Il est significatif que cette entreprise commune n'ait été ni préparée, ni coordonnée. Il est significatif que présentée aux masses populaires sous les espèces de la guerre sainte destinée à purger une terre musulmane de la présence des Juifs, elle se soit déroulée dans une atmosphère de rivalités, de suspicions et d'appétits, qu'Abdullah y ait surtout recherché une occasion de s'agrandir, que l'Égypte y ait principalement visé à le frustrer de cette espérance et que l'Irak et la Syrie aient agi si mollement. C'est que, tandis que les foules avaient été fanatisées pour les besoins de la cause, les gouvernements restaient guidés par d'égoïstes calculs contraires à l'intérêt commun. Ils ont échoué et sont sortis de cette lutte déçus et mécontents les uns des autres, mécontents surtout de l'émir Abdullah, jaloux de ses succès militaires qui contrastaient avec les revers égyptiens et irrités des tractations personnelles qu'il avait engagées avec Israël en vue d'aboutir à un règlement du conflit. De sorte que la campagne de Palestine a accentué les désaccords et les méfiances aussi bien entre les dirigeants des États qu'entre les populations et elle a engendré un phénomène de dislocation dont le coup d'État du colonel Zaïm, à Damas, a marqué le point critique.

***

Ce coup d'État accompli sans effusion de sang, et accueilli avec sympathie par les populations, a traduit la désillusion de la Syrie. Il a été un désaveu infligé à la Ligue arabe et à la politique anglo-hachémite tendant à réaliser la Grande Syrie au profit d'Abdullah. Non point que Zaïm, interprétant en cela le sentiment public, fût hostile à la création d'une Grande Syrie, mais il entendait qu'elle se fît autour des Syriens et de Damas capitale des Ommeyades, et non autour d'un prince étranger et de la bourgade d'Amman. Ce concept ne pouvait que plaire à l'Égypte et à l'Arabie Séoudite, hostiles comme on l'a vu, à l'accroissement de la puissance des Hachémites. Aussi Zaïm fut-il assuré de leur soutien. Il reçut aussi celui de la France, celui-ci de façon peut-être trop marquée,

ce qui devait altérer son crédit, fournir à ses adversaires matière à le dénoncer comme le fourrier de la restauration du Mandat et, en s'ajoutant à l'effet de ses réformes prématurément entreprises, aider à sa chute.

L'avènement à Damas, après cet intermède d'un gouvernement qui préparait le rétablissement du *statu quo ante*, accueilli avec mauvaise grâce au Caire et à La Mecque, a ranimé les espérances d'Abdullah et de ses partisans. Il a entrepris le voyage de Londres, pour y débattre à nouveau les problèmes du Moyen-Orient. Puis, pour des fins mal éclaircies, il a gagné Madrid, où il a reçu grand accueil. Qu'a signifié cette visite que Londres a laissé faire et qui n'est pas passée inaperçue des musulmans de l'Afrique du Nord? Un communiqué officiel a mis en relief l'amitié des deux parties et leur commune intention de faire obstacle au communisme, déclaration qui est sans portée pratique. Il a été dit, d'autre part, qu'Abdullah était allé remercier Franco de l'assistance qu'il lui avait prêtée pendant la campagne contre Israël, sans qu'on indiquât la nature de cette assistance. Enfin, Abdullah a accordé au Caudillo une sorte de « satisfecit » relatif à son libéralisme à l'égard de ses protégés marocains. Rien de positif ne ressort de ces vagues indications. Peut-être est-il permis de penser que le roi de Transjordanie s'est simplement rendu à Madrid pour des raisons de prestige, qu'il lui a plu de se donner la figure d'un souverain indépendant, afin de se grandir aux yeux à la fois de l'Orient et de l'Islam nord-africain. On doit douter qu'il ait obtenu ces effets, mais il est curieux de noter qu'à peine avait-il quitté le pays de Franco sur une corvette espagnole, les agences annonçaient que son contradicteur, le roi Farouk d'Égypte, pourrait prochainement être à son tour l'hôte du Caudillo.

La rentrée d'Abdullah dans sa capitale a coïncidé avec la réapparition du projet dit du « Croissant fertile », qui a longuement occupé les esprits à Bagdad, à Damas et à Amman, où ses partisans l'ont donné comme proche d'être réalisé. Puis quelque temps plus tard, la Ligue des Pays arabes, qui n'avait pas siégé depuis longtemps, s'est réunie et, contre toute attente, le communiqué publié au terme de ses travaux, s'est borné à indiquer les mesures adoptées pour assurer une meilleure coopération militaire entre les États membres. Il semble qu'on ne se trompera pas, en avançant que le projet du « Croissant fertile » a été discuté et que l'opposition de l'Égypte l'a fait ajourner.

***

Le *statu quo* est donc maintenu dans le Moyen-Orient. Cette contrée reste politiquement divisée et l'organisation des États arabes en un ensemble sous forme fédérale ou confédérale demeure toujours en suspens. Peut-on vraiment s'en étonner? La division en groupements ethniques et politiques séparés est dans la nature des choses du Moyen-Orient. Elle se trouve dans la géographie qui les dispersant sur une aire

immense, les isole par des déserts dont un seul est traversé par une voie ferrée. Elle est dans les courants économiques qui divergent vers des mers différentes. Elle est dans les réseaux de communications qui ne comportant point d'équipement d'ensemble, ne répondent qu'à des intérêts locaux. Elle est dans l'histoire, car les grands empires arabes du début de l'hégire n'ont été que des juxtapositions de territoires sans amalgame des populations et sans unification de leur esprit. Et l'Empire Ottoman, qui a régi ces peuples pendant des siècles, s'est attaché à les faire vivre dans des compartiments séparés. Elle est dans les particularismes qui se sont ainsi créés et dans l'inégal degré de développement et de niveau démographique des divers pays. Elle est dans les compétitions des États et de leurs chefs à s'assurer la primauté sur les autres, dans la rivalité des dynasties et les antagonismes des dynastes.

Ainsi le Moyen-Orient est soumis à de puissants courants centrifuges auxquels se heurtent les forces qui tendent à le cohérer. Ces forces sont de caractère idéologique. Elles prennent leurs racines dans l'arabisme ou le panarabisme, concept à la fois intellectuel et passionnel qui se nourrit de l'évocation d'un glorieux passé historique et justifie sa prétention à unifier politiquement des peuples en invoquant l'unité de la langue qu'ils parlent et de la religion qu'ils professent. Concept qui séduit l'esprit, mais que priment et démentent les exigences impératives de la vie dont il ne pourrait triompher que s'il parvenait à animer les gouvernements et les masses à la façon d'une mystique. Or il n'en est pas ainsi et l'affaire de Palestine a montré quelles étaient les limites présentes de cette mystique. L'arabisme n'est pas encore une solidarité effective et les pays arabes ou plutôt de langue arabe, dont certains sont des nouveau-nés, sont plus préoccupés de construire leur existence nationale, d'organiser leur indépendance et de régler leurs problèmes intérieurs que de poursuivre la réalisation d'un super-État. Ils sont destinés à vivre pendant longtemps, semble-t-il, en entités séparées, jalouses de leur personnalité et susceptibles de se concerter et de s'unir momentanément sur des objets limités, tels que la défense de leur indépendance contre les immixtions étrangères et la lutte contre le communisme.

***

Le rappel de ces données fondamentales éclaire mieux les aspects du problème que la Grande-Bretagne doit résoudre pour se maintenir dans le Moyen-Orient. La division de cette contrée en États nettement particularisés devrait, semble-t-il, la servir et elle l'a exploitée en opposant Abdullah au roi Farouk et en obtenant du premier ce que lui refusait le second. Et cependant, elle encourage l'union des pays arabes. Est-ce là, à ses yeux, une simple attitude d'opportunité en faveur d'une idée qu'elle ne croit point réalisable, mais qu'elle juge psychologiquement utile de soutenir? Est-ce, au contraire, parce qu'elle estime qu'elle trouverait

près d'une fédération arabe meilleure audience qu'auprès des États? Un pareil calcul serait bien hasardeux. Une Union des pays arabes se montrerait aussi intransigeante, sinon plus, que les États isolés sur la question du maintien en permanence des forces britanniques sur son territoire. Et les conditions qu'elle mettrait à la conclusion d'un traité d'alliance et d'assistance ne seraient pas autres que celles qu'a formulées l'Égypte. Elle accepterait une coopération militaire pour le temps de guerre, mais au nom de ses prérogatives souveraines elle se réserverait le droit de protéger elle-même ses territoires, et exigerait de son allié qu'à cette fin, il lui fournisse des armes et non des troupes étrangères. Voilà qui différerait singulièrement de ce que la Grande-Bretagne a acquis par ses accords avec le roi de Transjordanie. Aussi semble-t-il que s'attachant à ces gains importants elle doive s'efforcer d'en élargir les effets sur le plan de l'espace en s'employant à provoquer l'union non point des pays arabes, mais une union entre Hachémites, celle du royaume d'Abdullah grossi de la Syrie avec l'Irak. Si elle y réussissait, sa situation stratégique dans le nord des pays arabes, limitrophes à la fois de la Turquie et de l'Iran, en serait fortifiée.

Sans doute, un pareil renforcement de l'emprise britannique sur le Moyen-Orient, accompagné d'un regroupement politique qu'elle appréhende, indisposerait l'Égypte et ne l'inclinerait pas à accepter le maintien sur son sol des forces du Royaume-Uni. De même, l'événement serait mal accueilli par Ibn Seoud. Mais c'est ici que l'Amérique pourrait faire entendre sa voix et où l'appui qu'elle prêterait à la Grande-Bretagne serait d'un grand secours pour apaiser les objections, les méfiances et les ressentiments. Son influence, qui est grande sur les pays d'Orient, réside à la fois dans sa puissance, sa richesse et son attachement à la liberté et à l'indépendance des peuples. On la sait hostile au « colonialisme » dont la Grande-Bretagne et la France sont tenues pour les représentants impénitents et insidieux. Son réalisme économique, l'ampleur de ses intérêts et de ses investissements, la façon dont elle sait se rendre maîtresse des marchés suscitent l'admiration de ces races adonnées ataviquement à la spéculation et toujours disposées à saluer les supériorités et la réussite dans les affaires. Les avantages que dans ce domaine elle prend sur la Grande-Bretagne satisfont leur sentiment antibritannique. Elle a, en outre, pour viatique, la doctrine Truman dont l'objet est la protection des pays de la Méditerranée orientale contre le communisme. Ses entreprises n'apparaissent donc pas suspectes d'impérialisme politique, parce qu'elles relèvent de la stratégie et celles qu'elle patronne ou couvre de son égide peuvent, s'il est démontré qu'elles ont bien le même caractère, bénéficier de la même immunité.

C'est, semble-t-il, en présentant sous cet aspect aux Égyptiens la question de la présence des forces britanniques sur leur sol que les Américains pourraient peut-être leur faire accepter cette présence. C'est en les convainquant que ces forces sont un élément indispensable

de leur dispositif stratégique que leur stationnement en territoire égyptien n'hypothéquerait, ni dans le principe ni dans les effets, l'exercice de leurs droits souverains, qu'elles seraient retirées, de même que toutes celles qui seraient réparties sur d'autres points du Moyen-Orient, dès que leur présence à des fins militaires ne serait plus nécessaire ; c'est en engageant sur ces points importants leur garantie qu'ils pourraient faire céder les répugnances du Gouvernement du Caire.

Cela dit, deux questions viennent cependant à l'esprit. On doit se demander d'abord si les États-Unis seraient disposés à assumer ce rôle de médiateur. Il semble qu'on puisse répondre qu'ils ne s'en chargeraient que si la situation générale du monde venait à l'exiger impérieusement et qu'en dehors de cette conjoncture ils laisseraient la parole aux Britanniques et aux Égyptiens, en leur réservant leurs bons offices.

Une seconde question est de savoir si le Gouvernement égyptien serait prêt à accepter les suggestions américaines et à leur donner effet. Ici aussi, on doit croire que ce Gouvernement ne s'engagerait pas prématurément. Évidemment, il a le sentiment que *volens nolens*, si un nouveau conflit éclatait, l'Égypte ne pourrait s'en tenir à l'écart et qu'aussi bien son régime que sa situation géographique détermineraient le camp auquel elle appartiendrait. Mais jusqu'à cette échéance le Gouvernement du Caire s'attachera à conserver sa liberté d'action et à ne pas se lier avant l'heure. Il entend ménager les Soviets qui l'ont soutenu lorsqu'il demandait l'évacuation de l'Égypte et n'accorder de concessions à l'Amérique ou à la Grande-Bretagne que lorsqu'il ne pourra plus les éviter.

***

De tout ceci, il paraît résulter qu'il est peu probable que l'épineuse question du maintien des forces britanniques en Égypte fasse l'objet d'un règlement prochain. Elle continuera donc à peser sur les relations de la Grande-Bretagne avec ce pays et, par voie d'extension, sur ses rapports avec les autres États arabes. L'accord par lequel le Gouvernement de Londres espérait consolider sa situation dans le Moyen-Orient lui échappe encore, mais s'il n'a pas obtenu pour l'avenir des garanties de droit, il ne s'en trouve pas moins en mesure d'attendre. Ses forces sont présentes sur le canal de Suez, en vertu d'un traité qui n'est pas venu à expiration. Elles sont en Transjordanie par l'effet du pacte qu'il a signé avec Abdullah. Elles sont à Chypre en raison de la souveraineté britannique sur cette île. Enfin, elles sont à Tobrouk et à Sollum de par le droit d'occupation. La Grande-Bretagne peut donc affronter dans le Moyen-Orient de nouvelles vicissitudes et y appliquer son traditionnel empirisme. Elle sait d'ailleurs que si la conjoncture devenait menaçante, l'appui de l'Amérique qu'elle s'est ménagé ne lui manquerait pas.

GÉNÉRAL CATROUX

LES SECONDES NOCES

VI

Sylvaine réalisait mal le coup qui venait de la frapper. Une heure plus tôt, elle se disait : « Quand Gabriel va revenir, après-demain... » Et puis un coup de sonnette, cet inconnu assis de travers dans le fauteuil... et maintenant tout était fini. Elle eût été incapable de retrouver exactement ce qui s'était dit pendant cette heure. Elle ne savait plus rien, si elle souffrait de dépit, d'humiliation, et si même elle avait vraiment aimé Gabriel.

Une seule chose était certaine : elle ne pourrait plus vivre dans cet appartement.

« Mais où aller? Je n'ai envie d'aller nulle part. »

Ses yeux, tandis qu'elle faisait le tour de la pièce, furent attirés par le chèque et, machinalement elle se mit à faire le compte de ce qu'elle possédait. Des deux millions que lui avait donnés, quatre ans plus tôt, Lulu Maublanc, pour des jumeaux qui n'étaient ni de lui ni même d'elle — somme avec laquelle elle s'était crue riche pour le restant de ses jours — il ne lui restait plus qu'à peine 200 000 francs en banque. Le reste avait fui en fleurs rares, en parfums, en cigarettes exotiques. Elle avait acheté des robes à tort et à travers, pour la seule joie d'acheter, des vingtaines de robes qu'elle revendait à vil prix après les avoir portées trois fois. Elle avait des fourrures, des reliures trop luxueuses pour des livres sans valeur, peu de bijoux, car elle considérait que les bijoux doivent être offerts par les hommes. Cette facilité de pouvoir entrer dans les boutiques, de commander ce qui avait attiré un instant son regard, d'encombrer sa vie d'objets inutiles dont elle se dégoûtait aussitôt, de descendre en voyage dans les hôtels les plus luxueux où elle trouvait encore moyen, par ses exigences,

RÉSUMÉ DES PRÉCÉDENTS CHAPITRES. — *Une jeune femme très riche, Jacqueline Schoudler, nièce du marquis de La Monnerie, et veuve depuis quelques années (son mari s'est suicidé), s'éprend d'un élégant capitaine, Gabriel de Voos, qui lui a été présenté au cours d'une chasse. Le mariage est rapidement décidé. Grâce à l'argent de sa future femme, le capitaine de Voos liquide assez brutalement sa liaison avec une actrice, Sylvaine Dual, qui, très amoureuse du peu scrupuleux Gabriel, avait fait pour lui des dépenses considérables.*

de faire doubler la note, lui donnait l'impression de jouer enfin le personnage qu'elle avait toujours rêvé d'être.

Et puis, surtout, il y avait eu Gabriel qui, en pas même deux ans... « C'est vrai, c'était le 11 avril qu'on s'est connus... Il aurait pu tout de même attendre le deuxième anniversaire... », avec sa garde-robe, ses pertes aux courses, son goût des alcools chers, lui avait dépensé certainement près d'un million. Tout, automatiquement, avait été multiplié par deux. Gabriel avait été son premier vrai luxe de femme.

« Et tout ça en restant dans ce petit appartement minable. Ah non! Je m'installe à l'hôtel demain! Et puis je vends la voiture ; je n'en veux plus de cette voiture. Quand je pense qu'il est allé là-bas avec... »

Mais tout cela n'était que secondaire ; Sylvaine appartenait d'ailleurs à cette sorte d'êtres qui ne parviennent pas à s'inquiéter réellement avant d'avoir changé le dernier billet de mille francs et qui, pour cela même, longent périodiquement les précipices.

Non, l'important pour l'instant était seulement de savoir si elle avait aimé Gabriel, et si elle l'aimait encore.

Du tiroir de la table de nuit, elle sortit une autre photo de Gabriel qu'elle s'était bien gardée de remettre à Gilon et qu'elle préférait à celle du cadre. Il restait encore, naturellement, bien des objets de son amant dispersés dans l'appartement. Le fume-cigarette d'ivoire, par exemple, qu'elle mit entre ses lèvres comme pour y retrouver un contact. Elle aspira l'arôme de nicotine froide, puis se jeta sur le lit, pour penser.

« J'aurais dû sortir avec Gilon ce soir, se dit-elle, et puis coucher avec lui. Et que Gabriel le sache. Ç'aurait été une jolie vengeance. Et puis non, au fond, il s'en serait complètement fichu. Qu'est-ce que cela peut bien lui faire maintenant? Et puis ce vieux est trop laid avec ses deux dents qui manquent! »

Elle préféra se remémorer les quelques fois où elle avait trompé Gabriel, soit avec d'anciens amants, soit avec des partenaires de rencontre ; mais cela ne lui parut nullement contre-balancer la pesanteur de son mal, ni même lui apporter le souvenir apaisant d'une vraie joie physique. Gabriel avait été le premier homme à satisfaire chez elle, et aussi longtemps, cette violence sensuelle qui l'avait poussée naguère à des recherches avides et désordonnées. Elle aimait ses muscles, sa peau et son poids.

« Le salaud... Quelle gourde... » Elle songea, mais fugitivement, à aller se suicider dans l'église pendant le mariage. Elle avait un atroce mal de tête et son sang tapait contre son crâne.

VII

Il avait été entendu que le mariage aurait lieu à Mauglaives, dans la chapelle du château, devant une assistance limitée à quelques intimes, et même qu'il ne serait annoncé aux journaux qu'une fois célébré.

« A vingt ans c'est charmant, c'est joli, convinrent les fiancés ; mais à notre âge, assembler trois cents personnes pour leur faire savoir que le soir... non c'est un peu ridicule. »

Jacqueline avait eu naguère son grand mariage, et ne tenait pas à repasser par la mairie et l'église où elle avait été unie à François.

Gabriel, de son côté, pouvait craindre, à Paris, une lubie de Sylvaine.

« Au fond, j'ai été assez dur avec cette petite, se disait-il. Bah! Il n'y avait pas moyen de faire autrement. Le bonheur qu'on prend, il faut toujours le prendre à quelqu'un d'autre. »

Car Gabriel, effectivement, était heureux. Il continuait provisoirement d'habiter chez son ami Gilon. Mais il passait la majeure partie de son temps à Mauglaives, et, chaque soir, regagnant Montprély dans la nouvelle voiture qu'il venait d'acquérir, grâce à un « prêt » de Jacqueline, il aspirait l'air frais de la campagne et connaissait un état d'enthousiasme comme il ne se rappelait pas en avoir éprouvé. Les arbres lui semblaient beaux comme des bouquets. « Quel mouvement ont ces branches! Ah! le sol, la terre! C'est ici la vérité!... Personne ne croira que je ne fais pas un mariage d'argent. Et puis après! Qu'ils pensent ce qu'ils veulent, puisque Jacqueline et moi, nous savons ce qu'il en est. Ah! j'ai oublié de lui dire... »

Il y avait une foule de choses, toujours, qu'il avait oublié de dire à Jacqueline, mais pour cela il aurait le lendemain, le surlendemain et toute la vie. Son existence brusquement devenait pleine, avait un sens, une direction.

« Dire que je me suis demandé si souvent ce que je fichais sur la terre. Eh bien, voilà ! C'était pour ça. »

Et jusqu'à une heure avancée de la nuit, il torturait Gilon qui tombait de sommeil. Gabriel ne pouvait plus s'arrêter de parler et se servait six verres de marc sans s'en apercevoir.

Mais à mesure que la cérémonie approchait, Jacqueline se montra nerveuse, réticente.

— Voulez-vous que nous décommandions tout? Ne nous marions pas si vous croyez ne pas devoir le faire, lui dit Gabriel, l'avant-veille, avec un ton de grande dignité, mais où perçait une pointe de colère. Il est encore temps.

— Mais non, il ne faut pas m'en vouloir, Gabriel, répondit Jacqueline. Mais comprenez-moi, je suis comme un cheval qui a été blessé en montant la première fois dans un van et qui a une peur instinctive d'y rentrer, c'est tout.

Ce qui signifiait en clair : « Est-ce que je ne suis pas marquée. Est-ce que je ne vais pas au-devant d'un nouveau malheur?...

— Je comprends très bien, dit gravement Gabriel. Et je voudrais que vous sachiez que je respecte autant qu'il est possible votre... comment

dirais-je... votre souvenir. Jamais je ne vous demanderai d'oublier même votre chagrin.

— Je vous demande pardon, mais même le demanderiez-vous, je ne pourrais pas, dit-elle en élevant tristement les épaules.

Ils se turent un instant.

— Je sais que vous pensez souvent à François, reprit Gabriel, et c'est ainsi que ce doit être. Ne vous en cachez jamais. C'est un homme, d'après tout ce que vous-même et d'autres m'avez dit, pour qui j'ai une grande admiration.

— Merci, dit-elle, en lui posant la main sur le bras.

Elle sentait ses yeux se mouiller. Cette propension aux larmes qu'elle avait depuis quelque temps, et qui était peut-être due à une impatience physique, exaspérait Jacqueline contre elle-même.

C'était la première fois, dans leurs conversations, que Gabriel appelait le premier mari de Jacqueline par son prénom et non par ces périphrases un peu gênées dont il s'était servi jusqu'alors. Et il venait d'être parfaitement sincère dans ses paroles.

Ils marchaient lentement, côte à côte, dans le parc. Quelques minutes plus tard, alors que les réflexions de Gabriel avaient pris un autre cours, soudain il se surprit à penser ces mots : « Le mort s'installe ! »

— Comme vous me regardez méchamment tout à coup, Gabriel ! s'écria Jacqueline.

— Non, non, pas du tout... mais je réfléchis... à tout ce qui nous sépare.. à ma pauvreté... je me demande si j'ai le droit, pour vous...

C'était sa rouerie habituelle et presque inconsciente, dès qu'il se sentait en état d'infériorité vis-à-vis de Jacqueline, de remettre en avant son manque de fortune.

— Je vous en prie, Gabriel, nous avons dit là-dessus ce qu'il fallait en dire. J'ai une fortune personnelle suffisante pour deux, et je n'ai de comptes à rendre à personne. C'est justement un grand bonheur pour moi d'être en mesure de vous apporter cette sécurité d'existence qui vous empêchait d'être vous-même... ne vous l'ai-je pas prouvé? ajouta-t-elle doucement en faisant une allusion souriante au chèque de Sylvaine.

C'était décidément le destin de cet homme d'un mètre quatre-vingt-quatre, d'une bravoure physique exceptionnelle, d'un aspect mâle s'il en fut, d'inspirer aux femmes le désir de le protéger, jusqu'à faire rembourser par les unes ce qu'il devait aux autres... Il avait sa faiblesse qui était le manque d'argent, et c'est en pansant cette blessure que les femmes prenaient sur lui leur revanche, assuraient leur possession.

Ce fut au tour de Gabriel de poser la main sur le bras de Jacqueline en murmurant :

— Merci.

Ils se regardèrent.

« Comment pourrais-je me passer d'une femme qui m'apporte autant, et avec tant de délicatesse...? » pensait Gabriel.

« Comment pourrais-je supporter d'être privée de la présence de cet homme si droit, si loyal, qui a comblé de tels espaces vides, et qui est devenu mon ami le plus proche? » pensait Jacqueline.

Et elle ajouta à haute voix :

— Dire que la première fois que je vous ai vu, vous m'avez assez déplu. Je vous trouvais antipathique.

Elle était sincère dans son souvenir, mais baptisait du terme d'antipathie ce qui n'avait été qu'une défiance de l'attirance immédiate que Gabriel avait exercée sur elle.

Ils rirent ensemble.

— Mon chéri, murmura Jacqueline.

Et sa main petite, racée, aux doigts fragiles et déliés, chercha la belle main aux grands ongles clairs de Gabriel.

Oui, réellement ils étaient heureux.

Pourtant, ils avaient hâte que ce temps de fiançailles s'achevât, comme si chacun à part soi craignait que quelque catastrophe ne se produisît.

Le matin du mariage arriva.

En se regardant dans le long miroir étroit qui occupait un angle du cabinet de toilette, Jacqueline eut une surprise joyeuse. Sa robe était une très simple robe de ville, d'un ton turquoise. Mais c'était une robe *de couleur*.

« Mais ça me va très bien, pensa-t-elle. Je fais encore très jeune. »

Depuis huit ans, les décès s'étaient succédés autour d'elle à une telle cadence — mort de son père ; mort de son mari ; mort de son oncle, le général ; mort du baron Siegfried, le grand-père de François ; mort de son autre oncle Gérard de La Monnerie, le diplomate ; mort de sa belle-mère, la baronne Adèle — que Jacqueline n'avait pas cessé de porter le deuil.

— Dans nos familles, vois-tu, ma chère enfant, lui avait dit un jour sa grande-tante, la duchesse de Valleroy, dès l'âge de vingt-cinq ans, il ne faut plus se commander que des robes noires.

Et voici que le destin accordait à Jacqueline un répit, lui donnait droit de nouveau à la fraîcheur, à la diversité, aux teintes claires.

Mme Florent, qui aidait Jacqueline à s'habiller, ne cessait de jaser derrière elle, pour libérer cette émotion qui saisit les vieux domestiques lors des événements graves de la vie de leurs maîtres.

— Ah ! ça va faire plaisir de voir un jeune monsieur au château, et puis de ne plus voir madame la baronne seule comme elle était. Et puis, Laverdure le disait souvent à Florent, que ça manquait à l'équipage un jeune maître qui ait du perçant et qui l'aide vraiment à chasser...

Soudain, Jacqueline frémit en regardant sa main. Elle avait gardé l'alliance de son premier mariage. « C'est affreux, songea-t-elle avec ter-

reur, j'allais arriver avec à l'autel !.. » Depuis le jour lointain où François la lui avait mise au doigt... « quatorze ans et dix mois... la sortie de Saint-Honoré-d'Eylau... on avait peur qu'il ne pleuve et puis il n'a pas plu... le grand dais rayé au-dessus du porche... je revois tellement tout ça... non il ne faut plus que j'y pense... » elle n'avait retiré cette alliance qu'une seule fois, le matin récent où elle avait fait prendre chez le bijoutier la mesure, inchangée d'ailleurs, du nouvel anneau.

« Et pourquoi est-ce que je ne pourrais pas porter les deux ? se demanda-t-elle. Non, ça ne peut pas se faire. Et puis, ça serait sûrement désagréable à Gabriel... François, je te promets, je ferai fondre nos deux alliances pour une bague que je porterai toujours avec moi. »

Elle relut la lettre que François lui avait écrite quelques minutes avant de se tuer et qu'elle gardait toujours auprès d'elle, comme une relique, dans un portefeuille noir. L'écriture en était rapide, nerveuse, sans ponctuation.

« *Jacqueline je te supplie de vivre, je te supplie d'être heureuse. Je sûr* (le mot *suis* manquait, « omission terriblement significative », avait dit le professeur Lartois) *qu'il existe au monde un autre homme qui peut prendre auprès de toi la place que je ne me sens plus digne de tenir...* »

Jacqueline baisa la lettre et la replia avec respect.

« Tu vois, François, pensa-t-elle, je t'obéis. J'agis selon ta volonté. Je suis certaine que Gabriel t'aurait plu, qu'il te plaît, qu'il est celui que tu avais désigné. »

Là encore, comme pour la refonte des alliances, elle sentait bien qu'elle cherchait le subterfuge, la fausse excuse...

Dans les grands mariages, où la pompe est classique, connue, prévue, chacun sait ce qu'il a à faire. Dans les petits, au contraire, il y a toujours un peu de flottement. Le rituel rétréci prend facilement un air de parodie ; et les quelques assistants, ne sachant s'ils doivent adopter un maintien guindé ou conserver leur comportement coutumier ont une attitude gênée, hésitante, qui laisserait à croire, alors qu'ils se fussent horriblement vexés de n'être point conviés, qu'ils eussent préféré être ailleurs.

C'était le vieux marquis de La Monnerie qui devait conduire sa nièce à l'autel. En fait, ce fut Jacqueline qui guida l'aveugle à travers la petite chapelle sombre, dont la décoration avait été remaniée vers 1830, selon le mauvais goût gothique de l'époque.

Gabriel avait endossé pour la dernière fois son bel uniforme rouge de spahi, chargé de toutes ses décorations. Il venait, en effet, de donner sa démission de l'armée.

— J'ai tenu à le mettre, murmura-t-il à Jacqueline, puisqu'il m'a mené jusqu'à vous.

Gabriel avait de ces enfantillages inattendus, qui pouvaient facilement passer pour de la délicatesse.

Le commandant Gilon, parmi les témoins, exultait. Il se prenait pour le véritable artisan de ce mariage et le laissait voir.

Quelques parents, quelques seigneurs et hobereaux du voisinage complétaient l'assemblée et, au premier rang du personnel, Mme Florent et Mme Laverdure se tamponnaient les yeux.

Pour tout racheter, pour tout grandir, il y avait la présence du Père Boudret qui, devant le tabernacle, avec sa majesté naturelle, avait l'air de procéder à un sacre.

Il avait le sentiment, à la fois apaisant et un peu mélancolique, d'être arrivé, avec Jacqueline, au bout de l'œuvre qu'il avait entreprise.

« Est-ce que ça va bien marcher, ces deux-là ? se demandait-il. Mais oui, ils s'aiment, c'est visible. »

A plusieurs reprises, Jacqueline leva les yeux vers le visage de Gabriel ; il était exactement de profil, les mâchoires légèrement crispées. Et tout à coup, en dédoublement un peu flou, Jacqueline revit, se superposant au visage de Gabriel, le visage de François ; et comme la première fois, elle fut sur le point de s'évanouir ; mais ce n'était pas de son émotion présente, c'était seulement du souvenir de son émotion de jadis.

« Au fond, j'avais le pressentiment qu'il arriverait un malheur, » songea-t-elle.

« Est-ce qu'elle pense à... l'autre fois ?... » se disait Gabriel.

Sur un plateau de sacristie, le Père Boudret présentait les anneaux de platine, en tenant le couple sous son regard attentif et profond.

VIII

Sur la fiche du *Pavillon Sévigné*, à Vichy — ce devait être leur première étape en descendant vers le Midi — Gabriel, pour la première fois, signa : comte de Voos. Jacqueline savait parfaitement que le grand chevron inversé que Gabriel portait sur l'écusson de sa chevalière ne représentait pas grand-chose, sinon le V de son nom. Poutant, elle approuva son nouveau mari d'une sorte de complicité muette. « Au fond, quatre-vingt-dix-neuf pour cent des titres qui se portent aujourd'hui ne sont plus que des titres de courtoisie, » pensait-elle. Et de toute manière elle préférait être appelée « madame la comtesse » que « madame » tout court.

Surtout elle éprouvait une grande joie à ne pas remplir sa fiche elle-même, à avoir à ses côtés un homme qui commandât et décidât des choses matérielles pour elle. Sa situation un peu humiliante de femme seule avait pris fin.

— Montons nous laver les mains, et puis redescendons dîner, dit Gabriel ; il est très tard.

Pendant le repas, dans le fond de la salle à peu près vide, Jacqueline constata soudain :

— Mais pourquoi parlons-nous à voix basse ? Nous ne nous cachons pas.

— C'est vrai, dit Gabriel en riant.

Et il prit lui-même la bouteille dans le seau à champagne pour remplir les verres.

Lorsqu'ils rentrèrent ensemble dans leur appartement, meublé d'un faux Louis XVI gris perle, la première chose qu'aperçut Gabriel, dès la porte, fut la photographie de François posé sur la coiffeuse.

Les traits de Gabriel se durcirent dans une fixité violente et ses beaux yeux bruns clairs, aux larges pupilles, parurent un instant complètement noirs. Sans un mot il passa dans sa chambre.

« Qu'est-ce que je dois faire? se demandait-il en se déshabillant. Il faut que je stoppe ça tout de suite. Mais si je me fous en rogne, comme je la connais, elle va se braquer. Ce serait idiot, juste pour commencer, que nous nous engueulions à cause de 'autre. Je lui dirai demain. Oh ! et puis après tout je m'en fous ! »

Mais il sentit intimement qu'il avait tort de ne pas exprimer immédiatement son désagrément et de laisser Jacqueline prendre le pas sur lui.

Jacqueline, de son côté, qui avait très bien saisi le sens du regard de Gabriel, se disait : « Je suis stupide. J'aurais dû y faire attention. Que faire maintenant? Remettre la photo dans la valise? Ce serait pire encore pour tous les trois. Voilà ! Voilà ce que je craignais. Il va falloir que je renie tout ce qui m'a été cher. »

Quand Gabriel rentra dans la chambre, le visage lavé et un peu détendu, il remarqua que la photo avait été mise à plat sur la coiffeuse et à demi-recouverte, comme d'un geste négligent, par les objets de toilette.

Gabriel avait trois semaines de chasteté, ce qu'il considérait comme une performance. Il avait tenu à l'accomplir avec le sentiment de se purifier.

Sa première étreinte passa sur Jacqueline avec la vitesse frémissante d'un train rapide qu'on croise dans la nuit.

Jacqueline se dirigea très vite vers la salle de bain. Elle continuait d'éprouver sur sa peau les bras serrés de Gabriel.

« Évidemment, ce serait absurde d'avoir un enfant immédiatement, se disait-il en l'attendant. Avec François, elle avait été enceinte tout de suite. C'est drôle, avec n'importe quelle femme, c'est moi qui aurais dit : « Eh bien ! tu ne te lèves pas, mon petit? » Et là, je n'y aurais pas songé. »

Quand elle revint, il avait allumé une cigarette.

« Exactement comme François », songea-t-elle.

Il la reprit presque aussitôt et d'une façon plus prolongée qui, cette fois, permit à Jacqueline d'atteindre à une détente heureuse.

Lorsqu'il la contempla ensuite, elle avait les yeux clos ; les larmes coulaient de dessous ses paupières et elle faisait un grand effort nerveux pour dissimuler les sanglots qui lui soulevaient la poitrine.

Gabriel en ressentit une grande fierté.

— Pardonnez-moi, pardonnez-moi, murmura Jacqueline. Je suis très bête, n'est-ce pas? Il y avait si longtemps.

Et ce *si longtemps* fit immédiatement imaginer à Gabriel que Jacqueline repensait à François dans cette situation précise. Imagination d'ailleurs exacte. Il savait qu'il est pratiquement impossible que le premier contact avec un nouveau corps ne suscite pas l'évocation, même atténuée, du corps précédent, quand ce dernier a représenté une habitude de longs mois ou de longues années. C'est du reste cette évocation involontaire qui donne la conscience de la trahison d'amour à celui qui la commet.

Gabriel lui-même, en cet instant, pouvait-il s'empêcher de songer à la voracité de Sylvaine et de ressentir les longs frémissements de son épiderme? Pouvait-il même s'empêcher de comparer les parfums?

Déjà, depuis plusieurs mois, il était un peu saturé de l'avidité de l'actrice et des détentes de ressort d'acier qui lui traversaient le corps.

Il contemplait maintenant, à travers la légère chemise de nuit gardée par pudeur, la forme de Jacqueline, et, aux échancrures, la peau d'une finesse transparente. Il était certain que Jacqueline conserverait toujours, jusque dans l'acte charnel, ses réserves de bonne éducation en même temps qu'une soumission traditionnelle à l'époux.

A côté d'elle, Gabriel avait une nouvelle preuve de son goût pour les femmes petites, goût qui n'était qu'une réapparition du vieil instinct de viol et aussi du désir de tout homme de posséder vierge la femme qu'il aime. La femme petite, lorsqu'elle est nue, ressemble à une enfant. Et la jalousie du mâle s'en accroît.

Seule, la poitrine de Jacqueline avait l'expansion nonchalante que lui avait donnée deux maternités.

« Et j'ai eu des filles de bordel, et j'ai eu des filles berbères... », songeait Gabriel.

Malgré ce qu'il s'était promis, il ne put s'empêcher de dire soudain :

— Vous comptez garder toujours à côté de vous cette photo?

Jacqueline lui adressa un regard malheureux.

— Non, je vous demande pardon, Gabriel. J'ai très bien senti tout à l'heure... Mais ce n'est pas de ma faute; c'est la femme de chambre qui a défait la valise. Elle a sorti ce... cadre sans savoir... Si je l'avais fait moi-même, vous pensez bien que...

Elle disait absolument la vérité.

— Vous l'aviez tout de même emportée? dit Gabriel.

— Écoutez, mon chéri, je croyais qu'il était convenu entre nous...

— Mais oui, mais oui, fit-il. Je n'ai aucune raison de vous demander de ne pas avoir cette photo. C'est extrêmement compréhensible.

Et il eut de nouveau la conviction qu'il commettait une grave faute de manœuvre en faisant cette concession. Le mot lui traversa l'esprit, et il ne put s'empêcher de penser : « concession à perpétuité ».

Mais il avait une raison de se montrer conciliant. L'inquiétude latente qu'il avait eue, pendant ces dernières semaines, d'un possible désaccord physique avec Jacqueline, se trouvait dès cette première nuit dissipée.

Il eût été affreux qu'ils se trouvassent mariés, pour s'apercevoir que leurs réactions charnelles ne s'entendaient point.

— Et puis il faut vous dire, ajouta Jacqueline très doucement, que si François n'était pas mort, nous ne nous serions jamais connus... enfin... trouvés comme nous sommes.

« Évidemment ! » se dit Gabriel, sans s'apercevoir de la position d'infériorité qu'elle lui donnait par là et de la facilité avec laquelle il acceptait.

Parce qu'il était le vivant, il se croyait le vainqueur.

D'un doigt léger, ému, Jacqueline touchait la cicatrice rose qui partageait dans toute sa longueur, comme la fente d'un pain, l'avant-bras gauche de Gabriel. C'était au flanc droit que François, lui, portait ce sillon de peau délicate, plus claire, un peu froncée, qu'avait laissé la déchirure d'un éclat d'obus.

— Décidément, je suis vouée aux hommes qui ont des cicatrices, murmura Jacqueline en souriant...

Désormais, et où qu'ils allassent, Jacqueline eut toujours la photo de François dans sa chambre. Simplement, elle avait glissé dans le cadre — encore un subterfuge — les portraits de ses deux enfants, qui cachaient partiellement l'image de leur père.

Mais le regard du mort, au-dessus, était toujours visible.

IX

Le ménage de Voos passa trois mois en Italie. Ce voyage, qui eut toutes les apparences du bonheur, fut, en fait, une longue et difficile navigation entre les écueils du souvenir.

Gabriel ne connaissait pas l'Italie, mais Jacqueline l'avait visitée à deux reprises en compagnie de François.

Aussi les nouveaux mariés délaissèrent le lac Majeur et les îles Borromées, fort à la mode en 1913, quand Jacqueline y avait séjourné lors de son premier voyage de noces, pour les bords plus abrupts du lac de Côme. De silencieuses raisons leur firent, de la même manière, choisir Vicence plutôt que Vérone, et les tours de San Gimignano plutôt que les pierres roses de Sienne. Et puis soudain, Jacqueline avait un regret. Elle voulait tout de même revoir Sienne.

— Eh bien, allons-y, rien ne nous empêche, disait Gabriel.

— Mais vous n'allez pas faire la tête, mon chéri? répondait-elle. Je vous assure, il faut que vous ayez vu cela.

Et quelques heures après, plantée sur la place du Municipio, d'une perfection monumentale presque miraculeuse, ou arpentant les salles de la Pinacothèque emplies de Sodoma et de Becafumi, Jacqueline observait à la dérobée le grand visage de Gabriel dont on ne pouvait savoir s'il traduisait l'indifférence, le ressentiment ou l'ennui, ou simplement cette hâte de repartir habituelle au touriste.

Gabriel ne semblait content qu'au volant de la voiture, traversant d'admirables paysages que le soin de la direction l'empêchait d'apprécier. Ils ne purent néanmoins éviter les pointes de passage obligées de toutes les amours et de tous les souvenirs : Venise, Florence et Rome.

Jacqueline cherchait à donner à Gabriel le sentiment qu'elle découvrait avec lui une foule de choses merveilleuses, et en même temps à lui faire épouser les lieux chers à sa mémoire afin de pouvoir en parler sans réticence.

Pareille aux architectes qui construisirent certaines églises romaines sur les ruines des temples antiques, elle s'efforçait de bâtir son présent avec les pierres de son passé. Mais les amours ne sont point comme les civilisations ; elles ne repoussent point sur les mêmes fondations.

Par les rues en pente, chargées de la chaude odeur des pins, devant les statues illustres qui dressaient leur chair de marbre dans la profondeur fraîche des galeries de musée, auprès des fontaines murmurantes et des vasques moussues où mourait, verte et dorée, la lumière des soirs, Jacqueline, avec une joie étrange, une souffrance savoureuse, promenait ses deux amours, le vivant et le mort. Son âme était troublée ainsi qu'une eau dans laquelle on verse de la liqueur d'anis. Parfois aussi, elle voyageait avec le souvenir de son père.

— Papa a écrit un poème sur cet endroit... disait-elle. Et elle commençait à citer :

O soirs incendiés sur la Ville Eternelle !
Du sommet Palatin un soleil rouge et rond
Répétait devant moi les ordres de Néron...

ou bien encore :

Nous marchions auprès du jardin des Vestales
Et parmi ce chaos de marbre renversé,
Je cherchais quelque socle où pouvoir te placer.
L'heure était chaleureuse et les ombres étales.

Soudain, d'un geste vif, je te vis délacer
Le léger ruban blanc qui nouait ta sandale
Et poser en riant ton pied nu sur la dalle
Où vingt siècles plus tôt César était passé.

Rarement elle allait plus loin que la deuxième strophe. Pour ne pas paraître dupe du caractère démodé de ces vers, ni soumise à une excessive piété familiale, elle ajoutait un petit commentaire.

— C'était au moment, je crois, où il était amoureux de la Casarini ! Elle devait avoir mal au pied ce jour-là... C'est ça la poésie.

Mais Gabriel n'était ni un artiste, ni un intellectuel. Il jugea l'Italie comme une école d'entraînement pour poètes professionnels.

Pour sa part, saturé d'églises et de descentes de croix, les doigts

amollis d'eau bénite, il se surprenait à penser, devant une chaire sculptée ou une fresque déteinte, tandis qu'un guide lui nasillait une leçon qu'il n'écoutait pas : « Profession : mari d'une veuve riche... »

Il trouva les filles du peuple, dans les rues, plus belles qu'il ne s'y attendait et, en revanche, les femmes de l'aristocratie d'une séduction moins grande que les romans de d'Annunzio ne le lui avaient fait espérer. Il rencontra dans les salons romains des ducs, marquis, princesses et « baronnesses » en telle quantité qu'il n'était point possible que tous ces titres fussent authentiques, et cela lui donna un surcroît d'assurance à porter celui de fantaisie qu'il s'était donné. Dans les mêmes salons, à quelques avances qu'il fit et qui lui furent faites, il put s'apercevoir que Jacqueline n'était pas jalouse ; il en conclut qu'elle n'éprouvait point de passion pour lui et demeurait toujours amoureuse du souvenir de son premier mari.

Lorsqu'ils rentrèrent à Paris, au début d'octobre, Mme de La Monnerie, la mère de Jacqueline, demanda d'un ton péremptoire à Gabriel :

— Alors, François ? Comment avez-vous trouvé l'Italie ?... Eh bien, pourquoi faites-vous cette tête-là ? Ah ! oui, c'est vrai, vous vous appelez Gabriel. Je ne m'y ferai jamais... Moi, j'ai fini par prendre ce pays en grippe. Mon mari s'y est trop promené avec d'autres. Chaque fois qu'il avait une nouvelle maîtresse, il l'emmenait là-bas.

— Décidément, c'est héréditaire, murmura Gabriel.

— Quoi ? Qu'est-ce que vous dites ? demanda Mme de La Monnerie, qui entendait de plus en plus difficilement.

— Je dis que c'est très beau, prononça plus haut Gabriel.

De son côté, Jacqueline pensait : « Au fond, nous aurions peut-être mieux fait d'aller en Espagne. Eh bien, nous irons l'année prochaine. »

Parce que c'était elle qui disposait de la fortune, parce qu'elle avait vécu de longues années seule et aussi parce qu'elle avait une expérience acquise pendant son premier mariage, c'était elle qui, dans le ménage, prenait toutes les grandes décisions. Gabriel, avec ses airs de matamore et d'arranger toutes choses simplement parce qu'il allait s'en occuper, ne se chargeait en réalité que des petites tâches. C'est lui qui s'asseyait sur les valises trop pleines, passait à la banque, reportait les adresses sur le registre alphabétique. Il prenait le tic, fréquent chez les hommes oisifs, de regarder tout le temps sa montre afin de contrôler d'inutiles horaires.

S'étant ainsi répartis les soucis de l'existence commune, Jacqueline et Gabriel se donnaient une mutuelle impression de sécurité.

Ils avaient convenu de passer la plus grande partie de l'année à Mauglaives. Pour leur habitation parisienne, Jacqueline choisit de s'installer dans l'hôtel de la rue de Lubeck, dont elle partageait la propriété avec sa mère, et où, depuis la mort du poète, la vieille dame vivait seule.

Celle-ci fit quelques difficultés, pour le principe, se plaignant d'avoir à changer ses habitudes. En fait, elle était assez contente.

En vieillissant, Mme de La Monnerie se desséchait, sans se voûter. Elle conservait toujours, au-dessus d'un visage sévère et orgueilleux, son bouffant de cheveux blancs bleutés, mais elle n'avait plus ses majestueuses épaules d'antan.

— Mon pauvre François, déclarait-elle à Gabriel, moi qui avais un magnifique corps, dont je n'ai d'ailleurs, hélas! jamais rien fait, ce dont, par parenthèse, mon mari se serait bien fichu... et bien, maintenant quand je fais ma toilette, je vous avoue que je ferme les yeux pour ne pas m'apercevoir dans la glace. C'est affreux ce qu'on peut devenir!

Elle s'était désintéressée de fabriquer des poupées en mie de pain, ce qui avait été son passe-temps favori pendant plusieurs années. Maintenant, elle consacrait quatre heures de sa journée à jouer au bridge, avec des amies de son âge.

Gabriel ne fit aucune objection à venir habiter avec elle. Il mit seulement une condition :

— Jacqueline, dit-il, demandez donc à votre mère de bien vouloir m'appeler par mon nom.

Les enfants, à leur grand soulagement, furent également installés rue de Lubeck — Jean-Noël continua d'aller suivre ses cours à Janson-de-Sailly et Marie-Ange fut retirée de l'institution des Oiseaux pour être inscrite au couvent de l'Assomption qui se trouvait à quelques portes de l'hôtel La Monnerie.

Entre les enfants et Gabriel, il n'y avait encore aucun contact, aucun échange. Ils observaient à son égard une attitude déférente et froide. Le mot *daddy* qu'on leur avait imposé leur venait malaisément à la bouche, et gênait Gabriel lui-même. Toutefois, Marie-Ange ne pouvait se défendre d'être sensible à la beauté et à l'élégance de son beau-père. Elle usait, en sa présence, de mots choisis et de tournures de phrases un peu précieuses. Quant à Gabriel, ses prunelles fauves et vernies se fixaient parfois, pendant de longues secondes muettes, sur les deux enfants. Puis son torse s'enflait d'une grande inspiration triste, et il regardait l'heure à son poignet.

X

Il fallut procéder au transfert des objets personnels de Jacqueline qui se trouvaient à l'hôtel Schoudler, c'est-à-dire tous les souvenirs de sa vie commune avec François.

Gabriel accepta de bonne grâce de convoquer les déménageurs ; cela rentrait dans ses attributions.

Mais le matin prévu, Jacqueline, qui n'était pas sujette à ce genre de malaise, fut prise d'une atroce migraine dont l'origine était manifestement psychique, mais qui n'en était pas moins douloureuse.

— Gabriel, dit Jacqueline d'une voix épuisée, je vais vous demander de m'accompagner avenue de Messine. Je vous demande pardon ; je sais que ça ne vous sera pas agréable ; mais je suis vraiment trop malade et il faut que tout cela soit fait. Et puis après ce sera fini ; on ne parlera plus jamais de rien... de ce qui vous ennuie, acheva-t-elle avec un geste vague, prometteur de toutes les concessions à venir.

Gabriel faillit refuser net et lui répondre qu'elle n'avait qu'à choisir un autre jour pour être souffrante. Il se força toutefois à un mouvement de bonté.

— C'est entendu, je vais venir, dit-il.

Jacqueline en fut émue et se promit de témoigner à Gabriel combien elle lui savait gré de sa compréhension.

Ce même matin, à la première heure, le baron Schoudler avait passé une inspection complète des pièces qui composaient l'ancien appartement de François et de Jacqueline, fouillé chaque tiroir et raflé tous les objets, tous les papiers qui lui paraissaient devoir demeurer en sa possession, y compris les perles de plastron de son fils.

Puis au lieu de se rendre à sa banque comme les autres jours, ce vieux géant s'était enfermé au premier étage dans son bureau et avait fait savoir qu'il ne voulait être dérangé sous aucun prétexte.

Quand Gabriel et Jacqueline arrivèrent, presque en même temps que les hommes de peine, Jacqueline donna les indications indispensables, puis alla s'étendre sur son ancien lit, avec une compresse sur le front. Elle était dans un brouillard noir strié de cercles d'or, et chaque mot, chaque bruit lui résonnait péniblement aux tempes. Elle se demandait si réellement elle ne commençait pas quelque grave maladie. Mais en même temps, elle sentait vaguement que ces douleurs lui masquaient l'émotion que comportait pour elle ce déménagement et lui évitaient la remontée de souvenirs trop cruels. « Pauvre Gabriel... comme il est gentil... » se disait-elle aussi.

« Pauvre Gabriel », les lèvres serrées, le front sombre, surveillait l'emballage des livres et des bibelots, car il n'y avait pour ainsi dire pas de gros meubles à enlever.

De temps à autre, par la porte ouverte, il demandait un renseignement.

— La lampe de porcelaine blanche ?

— Non, elle reste, répondait faiblement Jacqueline.

Cette lampe blanche qui se trouvait à trois pas d'elle, Jacqueline la revoyait allumée dans le lointain du passé. Combien de soirées, combien trop peu de soirées François et elle s'étaient tenus auprès de sa lumière ! Et maintenant, Jacqueline pensait qu'elle avait beaucoup de chance qu'il y eût une autre lampe rue de Lubeck, pour le couple Jacqueline-Gabriel, et une autre à Mauglaives. Et elle tira davantage le bandeau mouillé sur ses yeux, parce que l'idée de cette répétition des moments heureux lui faisait venir les larmes.

Dans le bas d'une penderie vide, Gabriel découvrit une paire de souliers de soirée. Ils étaient là, vernis et un peu poussiéreux, les pointes tournées vers la pièce. On eût dit que l'ombre du mort, debout dans ses chaussures, était demeurée dans ce placard et surveillait elle aussi l'emballage. Gabriel repoussa instinctivement la porte. Son cœur s'était mis à battre plus fort.

— Et ça... ces souliers, cria-t-il à Jacqueline, vous tenez absolument à les conserver ?

— Qu'on les donne aux domestiques, répondit-elle sans bouger.

— Je vous assure, Jacqueline, reprit Gabriel aigrement, vous me semblez trop malade. Je ne sais pas si vous pourrez supporter la fatigue de la prochaine saison de chasse. Il faut vous faire soigner.

— Oui, oui, murmura-t-elle, conciliante.

Gabriel observait par instants sa femme, allongée, la nuque enfoncée dans un coussin. Et chaque fois qu'il la voyait ainsi, une onde brûlante lui parcourait le corps, et ses mains se crispaient. « C'est là, c'est sur ce lit-là qu'il la prenait » se disait-il.

Tous les mots les plus orduriers des cours de quartiers lui montaient à la tête comme un alcool dont il se fût grisé pour chasser une vérité qu'il ne voulait pas admettre : à savoir qu'il aimait Jacqueline et qu'il souffrait, dans son orgueil et dans sa chair, de la jalousie du passé.

Devant lui, obsédant comme un puzzle, le mort, l'autre, François, celui qui n'était plus que débris dans une boîte de chêne, se reconstituait, fragment par fragment, avec la pointure exacte de ses chaussures, le pied de son fauteuil, la forme de sa poitrine marquée dans l'incurvation d'un vieux portefeuille, la place de ses doigts sur un stylographe.

Soudain, la porte s'ouvrit et le baron Schoudler apparut. Il n'avait pu tenir la consigne qu'il s'était donnée à lui-même.

Il emplissait toute l'embrasure ; un flamboiement rougeoyait entre ses grasses paupières, et sa main contre son veston roulait une invisible bille.

— Bravo, monsieur, je vous félicite, dit-il à Gabriel. Non seulement vous m'avez enlevé mes petits-enfants, mais encore vous venez arracher à un vieillard les dernières reliques de son fils. Oui, je vous félicite. Vous faites un joli métier.

Décontenancé par cette apparition et par cette attaque, Gabriel répondit avec hauteur, mais néanmoins bafouillant :

— Mais monsieur... je ne comprends pas... Il me semble... enfin je ne suis là...

Au bruit des voix, Jacqueline se leva et vint à la défense de son mari avec une énergie dont Gabriel ne l'eût pas cru capable. Paraissant encore plus petite et plus frêle en face du géant, elle lui tint tête.

— Père, s'écria-t-elle, Gabriel est là parce que je le lui ai demandé,

parce que je suis malade, et qu'il a eu la bonté de ne pas me laisser seule dans un moment qui m'est très cruel, il le sait et il le comprend.

Elle reprit haleine.

— Je crois, dans ces conditions, père, acheva-t-elle, que nous n'aurons plus à nous voir que pour les stricts rapports d'intérêts.

Elle se reprocha aussitôt cette phrase, car le baron était le gérant de sa fortune.

— C'est justement ce que je venais vous dire, répondit Schoudler avec un sourire froid. Mais n'oubliez pas que je suis le tuteur de mes petits-enfants et que vous dépendez de moi beaucoup plus que vous ne croyez. Pillez, monsieur, pillez pendant que vous le pouvez encore!

Et il s'en alla. Jacqueline n'augura rien de bon de l'avoir si facilement fait battre en retraite. Toutefois, elle était contente d'avoir limité l'incident et aussi d'avoir donné à Gabriel une preuve éloquente de sa reconnaissance.

Elle ne retourna point s'étendre, sa migraine avait brusquement diminué. Elle demeurait appuyée à un chambranle, son mouchoir mouillé à la main.

— Je vous demande pardon, je suis désolée pour vous, mon chéri, dit-elle doucement.

Gabriel ne répondit pas. Il était furieux de s'être, pour la première fois de sa vie, laissé insulter sans répondre, furieux de s'être senti en fausse position. Tout cela était la faute de Jacqueline et il la haïssait. En plus, elle avait mauvaise mine, et pour cela aussi il la détestait.

Du recoin sombre d'une petite bibliothèque grillagée, un déménageur sortit un pistolet automatique, et prit cet air à la fois étonné et goguenard qu'ont souvent les gens simples devant les armes. Le déménageur allait sûrement faire une plaisanterie quand Gabriel vit sa femme blémir, étendre le bras nerveusement, prendre le pistolet et aller l'enfouir dans son sac, ainsi qu'un objet pieux qu'elle n'eût pas voulu laisser bafouer ou toucher par des doigts impurs.

Gabriel sentit les forces chaudes de la colère lui envahir à nouveau la poitrine et les muscles, de manière irrépressible. Il saisit le premier objet à portée de sa main, qui se trouvait être un album de photographies, et le lança sur le tapis à toute volée. Les pages se détachèrent, les photographies s'éparpillèrent et... et Gabriel reconnut Rome, Florence, Venise... les mêmes vasques, les mêmes fontaines, les mêmes canaux, les mêmes façades de palais, avec *l'autre* sur presque tous les clichés.

Par-dessus les carrés de bristol qui gisaient à leurs pieds, Jacqueline et Gabriel s'affrontèrent d'un regard méchant.

— Ne vous forcez plus jamais à un acte de bonté, puisque vous n'êtes pas capable de le pousser jusqu'au bout, dit Jacqueline. Vous le faites payer trop cher.

Il tourna les épaules et sortit en faisant claquer la porte.

XI

La veille de la Saint-Hubert, c'est-à-dire le 2 novembre, jour des Trépassés, le marquis de La Monnerie, dans l'après-midi, fit appeler le ménage Laverdure.

Léontine Laverdure — le sobriquet du piqueux s'étendait à sa femme et à ses trois fils, et l'on avait pratiquement oublié leur patronyme de Bouillot — Léontine Laverdure était une petite femme criarde et noiraude, dont les paupières battaient sans cesse, comme des élytres, et qui houspillait à tout propos son mari. Il faut dire qu'elle houspillait de la même manière, dans ses prières, les saints du paradis et le bon Dieu lui-même.

— Alors, Laverdure, c'est demain que vous prenez votre deux millième cerf? demanda le marquis.

— Faut espérer, monsieur le marquis, faut espérer, répondit le piqueux. Manquer le cerf de Saint-Hubert, ce serait vexant. Ça ne s'est vu qu'une fois, des trente-neuf ans que je suis à l'équipage, monsieur le marquis se souvient, l'année d'après la guerre, avec des chiens, forcément qu'étaient pas créancés... Oui, le deux millième ; ça fait quelque chose tout de même!

Laverdure hocha la tête et se laissa pénétrer par l'émotion du passé, par le sentiment des années enfuies. Il avait exercé le métier qu'il aimait, vécu en intelligence avec les arbres et la forêt, occupé dans son univers la place à laquelle il sentait avoir droit. Il savait que de l'Artois à la Guyenne et du Poitou au Morvan, des messieurs importants disaient : « Laverdure, de l'équipage Mauglaives? C'est le premier piqueux de France ». Il avait monté de beaux chevaux, promené fièrement à travers les villages sa livrée jonquille, pris des cerfs devant des princes et des altesses royales. Il avait eu le meilleur des maîtres et le plus respectable ; il avait partagé la vie avec une excellente femme dont les criailleries faisaient autour de lui la musique quotidienne de l'admiration et de l'amour ; ils avaient eu trois garçons, tous en bonne santé, pourvus de situations modestes et honorables, et dont un était déjà père à son tour.

« Au fond j'ai été un homme heureux », se disait-il.

C'était tout cela que représentait implicitement ce deux millième cerf, dont il parlait si souvent et qu'il voyait venir de semaine en semaine comme un aboutissement, une consécration, une apothéose... « Ça se rapproche, monsieur le marquis : mille neuf cent quatre-vingt-huit... » Ou bien « Tu vois, Léontine, plus que six à cette heure... »

Et voici qu'on était à la veille de ce grand jour.

Le fait que le hasard des prises, la longueur des temps de gel, la précocité ou le retard des chaleurs de printemps, la ruse des animaux poursuivis, le plus ou moins de persévérance des chiens, toutes choses imprévisibles, impondérables, aient amené cette chasse à coïncider avec une

Saint-Hubert paraissait à Laverdure une connivence symbolique du destin.

Il savait aussi qu'il ne pourrait plus exercer très longtemps.

« J'en prendrai encore cent, cent cinquante, et puis après, je pourrai encore surveiller, si monsieur le marquis ou madame la comtesse veulent bien me garder, mais pour faire vraiment le travail de piqueux, je serai trop vieux... »

— Alors voilà, Laverdure, dit le marquis en passant la main sur sa forte moustache blanche, je vous ai fait venir avec votre femme, parce que, à cette occasion, je veux vous faire un cadeau.

« Est-ce que Florent lui aurait dit que j'avais envie d'une machine à laver? pensa Mme Laverdure. Ou bien peut-être il va nous donner de l'argent. Alors on n'achètera sûrement pas la machine et on le mettra de côté. »

— Vous n'êtes pas nés dans le pays, reprit l'aveugle. Vos vieux jours approchent, et je veux que vous soyez sans inquiétude pour votre repos de l'autre côté. Aussi j'ai décidé de vous offrir votre place au cimetière.

Une émotion violente bouleversa le visage de Laverdure, l'empourpra, et fit battre plus vite les paupières de Léontine.

— Ah ça, monsieur le marquis, s'écria le piqueux, ah ça non, vraiment c'est trop! Rien ne pouvait nous faire plus plaisir.

— Vous n'avez qu'à choisir l'endroit où vous voulez être, dit le marquis.

— Pour ça, Léontine, c'est toi qui choisiras, dit le piqueux en se tournant vers sa femme, comme s'il s'était agi d'une installation ménagère.

Mme Laverdure, s'essuyant les yeux du coin de son tablier, et sans que les sanglots qu'elle retenait atténuassent le ton criard de sa voix, répondit :

— Ah ça pour sûr, où monsieur le marquis voudra! Il est bien trop bon! Seulement, si possible, une place où on ait les pieds au soleil.

— Et pour demain, tout est prêt? demanda l'aveugle, pour couper à l'émotion qui le gagnait.

— Oui, monsieur le marquis, comme de coutume, répondit Laverdure. Madame la comtesse est en train elle-même de s'occuper de l'église avec monsieur le comte.

— Quels sont les chiens que vous mettrez dans le chœur?

— Eh bien, je voulais justement en parler à monsieur. Il y a *Bélisaire* qui est le plus beau qu'on pourrait donner à tenir à Jolibois. Et pour moi, si monsieur le marquis y consent, je prendrai bien *Valençay*. Oh, c'est sûr, à la vue il ne fera guère honneur. Mais c'est un chien, monsieur le sait bien, comme on n'en voit que trois dans sa vie. Ceux qui savent comprendront. A douze ans, ça tient presque du miracle. C'est sa dernière saison, et encore il ne la fera pas tout entière. Il pisse mal, il tourne

à l'urémie ou bien à quelque chose qui y ressemble... Ce serait justice à lui rendre.

— Eh bien, c'est ça, Laverdure, prenez *Valençay*... Mon plus jeune frère aussi, dit le marquis en s'affaissant un peu dans son fauteuil.

Engourdissement, paresse ou déclin, de plus en plus Urbain de La Monnerie se laissait aller, dans ses moments de fatigue, à formuler les associations singulières qui se présentaient à son esprit en négligeant de les expliquer.

Les Laverdure comprirent que le marquis était las ; ils se retirèrent et allèrent reprendre leurs sabots à la porte de la cuisine.

Tandis qu'ils franchissaient l'espace qui séparait le château de leur petit logement auprès du chenil, Mme Laverdure, toujours reniflante, dit :

— Eh bien! tu vois, papa (elle avait pris de ses enfants l'habitude d'appeler ainsi son mari), tu vois, papa, on aura tout de même notre coin de terre.

Laverdure réfléchissait.

— C'est rapport au mot d'urémie, dit-il soudain. Ça lui a rappelé son frère, le général, qui est mort de la même maladie. Et il y a des gens qui disent que monsieur le marquis n'a plus sa mémoire!

XII

Les charpentes étaient basses et sombres, les vitraux en ogive retenaient le jour dans leurs nervures de plomb. D'immenses massacres de cerfs alternaient le long des murs avec les stations du chemin de croix et soutenaient des guirlandes de houx. De l'enchevêtrement du feuillage indocile surgissaient le bras sulpicien de Jeanne d'Arc, la tête de plâtre du curé d'Ars, l'auréole de sainte Thérèse. Sous les lueurs dansantes des cierges, les longs andouillers, comme encore portés au front d'animaux invisibles, paraissaient s'agiter au sortir de buissons. Et l'on eût dit de l'église tout entière qu'elle était taillée à même la forêt.

Il régnait une odeur de novembre, de brume, d'encens et de fourrures.

La nef était pleine d'une foule dense, et les retardataires avaient peine à pousser le portail pour se glisser dans les derniers rangs des invités. Ni pour Pâques, ni pour Noël, ni pour aucune fête d'obligation, le curé du petit village de Mauglaives ne pouvait s'enorgueillir d'une telle affluence, et de telle qualité. Toute la haute et petite noblesse de la province était assemblée, avec ses noms les plus anciens, ses visages les plus notoires, ses nouvelles générations à marier ; trois cents personnes qui descendaient de l'Histoire de France, qui semblaient en tomber comme poussière d'entre les pages secouées et qui évoquaient des batailles loin-

taines, des tableaux célèbres, des trahisons de connétables, des duels, des traités, des adultères royaux. Mêlés à l'aristocratie régionale, on reconnaissait quelques gros négociants en bois et en grains, deux ou trois banquiers parisiens, un important notaire aux traits distingués qui possédait en son étude les actes d'enrichissement ou de lente ruine de presque tous les gens présents, et les conservateurs des Monuments historiques et des Eaux et Forêts.

Devant les marches de l'autel, les deux piqueux, campés dans leurs bottes à chaudron, tenaient chacun un chien de meute en laisse.

Le vieux *Valençay*, le pelage pâli, les côtes saillantes, l'échine triste et basse sous un gros nœud de ruban jaune et noir, tremblotait de l'arrière-train et, toutes les trois minutes, lâchait sur les dalles quelques gouttes d'urine sanguinolente.

Un groupe de sonneurs de trompe, en tenue rouge, commandés spécialement de Bourges, se tenaient debout devant l'harmonium fermé et, auprès d'eux, les gardes-chasse de Mauglaives en livrée verte.

De chaque côté du chœur, dans les stalles réservées d'ordinaire aux ecclésiastiques, avaient pris place les boutons de l'équipage, les hommes à gauche, les femmes à droite. Dans leurs tuniques jonquille, qui avaient valu à l'équipage Mauglaives le surnom d'équipage-soleil, et coupés à mi-buste par le coffrage de chêne sculpté, ils ressemblaient à deux séries de donateurs placés aux angles inférieurs d'un vitrail.

Deux frères capucins, venus pour prêcher une retraite, avaient été repoussés dans un coin sombre ; on voyait, au-dessus de leur barbe étalée, briller leurs yeux curieux, émerveillés, et sans cesse ils se chuchotaient leurs remarques.

Dans la première des stalles de gauche, un peu surélevée et en forme de cathèdre, siégeait, immobile, le marquis de La Monnerie, les paupières à demi ouvertes sur ses cristallins blanchâtres, et son occiput huppé appuyé au bois du dossier. Assis à ses côtés et admis à cet honneur parce qu'il avait été le représentant en France du feu duc d'Orléans, prétendant au trône, l'obèse vicomte de Doué-Douchy, vieillard aux jours énormes et pâles, avec une tête faite pour porter la fraise, caressait en somnolant son bouc de garde-noble. Venait ensuite le beau Gabriel de Voos qui, de simple invité qu'il était la saison précédente, était passé à la place prépondérante de neveu et de maître d'équipage en puissance ; puis une enfilade de veneurs à nuques soudées, à long nez, à mains osseuses et sourcils bougons, d'où se détachaient la tête ronde du commandant et celle, insolite, couleur de brique, hiératique, d'un immense baron hollandais qui ne comprenait rien aux chasses et qui, dès dix heures du matin, était déjà empli de whisky jusqu'à la garde.

La rangée des femmes présentait une série de tricornes galonnés d'or, bordés de plumes courtes, et posés à des hauteurs différentes, sur les

cheveux blanc-bleuté de la comtesse de La Monnerie, sur les cheveux cendrés de Jacqueline, sur les cheveux noirs de sa cousine Isabelle, sur les cheveux ternes, les visages sans poudre de plusieurs châtelaines fatiguées par trop de maternités, sur la longue face de Melle de Longueboile, vierge quinquagénaire à tournure d'amazone et à mains d'homme.

Gabriel était sombre. Il se sentait gêné dans sa tenue trop neuve qui tranchait sur les vieilles tuniques lavées par les neiges d'hiver et les pluies de mars, usées par le soleil, tachées par les sèves et la sueur des chevaux, que portaient ses voisins. En outre, Mme de La Monnerie avait trouvé bon, le matin, de dire en sa présence à Jacqueline :

— Ce qu'il peut ressembler à François vêtu ainsi ; c'est hallucinant ! Il faut dire que ton premier mari avait le même goût pour ce genre de déguisement.

Elle-même détestait la chasse et n'y venait qu'une fois l'an, pour la Saint-Hubert, ainsi qu'une souveraine qui se plie à quelque obligation de cour.

Depuis le début de la cérémonie, Gabriel n'avait pas quitté sa femme des yeux avec la ténacité d'un jaloux surveillant une coquette, comme s'il espérait pouvoir saisir les regards qu'elle échangeait avec l'au-delà.

« Il n'est pas possible qu'elle ne pense pas à lui en ce moment, songeait-il. Je suis là dans la même stalle ; elle me regarde, et c'est bien lui qu'elle voit à ma place. »

L'église, n'importe quelle église, était de toute manière un lieu où il détestait également aller avec elle ou la voir aller seule. Car il savait, sans qu'aucun doute lui fût permis, qu'elle y évoquait le souvenir du mort, et reprenait chaque fois avec lui une conversation mystique.

Lorsque Jacqueline avait demandé à Gabriel, dès leur retour d'Italie, qu'ils ne fissent pas chambre commune, elle avait commis l'erreur de donner la vraie raison :

— Quand vous dormez près de moi, je ne peux pas bien faire mes prières.

Ce dont il avait sans peine compris le sens : « Votre présence me gêne quand je veux prier pour François. » Aussi prenait-il ombrage de tout recueillement pieux, de toute dévotion.

Pendant les offices, des pensées compliquées lui sautaient à la tête, comme par exemple : « Elle pousse l'indifférence, le mépris de moi, la cruauté jusqu'à me donner le sentiment que je suis un usurpateur... » et d'autres d'une totale absurdité : « Évidemment, on ne peut jamais tuer un mort. »

Ensuite, il avait honte de lui-même, mais cela ne changeait rien.

Il vit le premier piqueux s'approcher avec déférence de Jacqueline pour lui dire un mot, et celle-ci faire un signe à ses enfants qui se tenaient non loin du chœur.

Marie-Ange et Jean-Noël approchèrent, se tenant par la main pour se conforter, et attentifs à bien suivre les indications qu'on leur avait données. Marie-Ange était légèrement plus grande que son frère. Jean-Noël était très fier de porter des pantalons de cheval.

Les deux enfants mirent un genou en terre en passant devant l'autel et s'avancèrent vers le banc des hommes.

— Je viens vous demander votre toque pour quêter, dit Marie-Ange à Gabriel, tandis que Jean-Noël adressait la même requête au commandant Gilon.

— Prends, prends, répondit Gabriel avec un regard sans gentillesse.

Un instant, les deux enfants hésitèrent pour savoir quel côté chacun allait choisir, puis, par une rouerie naturelle, Jean-Noël se dirigea du côté des dames, tandis que Marie-Ange conservait la travée des hommes.

Ils procédèrent lentement, recueillant les coupures et s'efforçant de régler leur marche l'un sur l'autre. Leur beauté, leur enfance, leur timidité même étaient si émouvantes dans cette assemblée où la vieillesse et la laideur étaient de loin gagnantes, que tous les regards, toutes les pensées se tournèrent vers eux, que les prières machinales s'arrêtèrent sur les lèvres bigotes, que les indifférents cessèrent, pour distraire leur ennui, de compter les andouillers des massacres ; et le silence de l'église, rompu seulement du craquement d'une chaise, d'une toux, ou des marmonnements chantants du prêtre, se chargea d'une plus grande intensité.

Gabriel pendant ce temps ne pouvait s'empêcher de se demander où les deux enfants avaient été conçus, sur le lit de l'avenue de Messine ou ici, à Mauglaives.

Un enfant de chœur agita la sonnette de l'élévation. Alors les deux rangées de donateurs tombèrent à genoux dans les coins du vitrail, les hommes dans un grand empêtrement de bottes, de fouets et de couteaux de chasse, les femmes avec uniformément le front dans les doigts.

Laverdure fit un signe aux sonneurs en rouge, qui passèrent leurs douze trompes par-dessus leurs têtes, portèrent les douze embouchures à leurs lèvres.

Mme de La Monnerie protégea aussitôt ses tympans avec ses index, en crispant le visage.

L'église vibra jusqu'aux charpentes. Les notes, sorties des poitrines écarlates et lancées à travers les enroulements des trompes, tournoyaient dans l'air comme des bulles d'or bouillant, s'enlaçaient aux guirlandes et aux ramures de cerfs, revenaient éclater contre les oreilles de la foule.

Les sonneurs avaient des joues gonflées et cramoisies d'anges du jugement.

« Prie pour lui, va, pensait Gabriel. Demande à Dieu de le pardonner de s'être suicidé, et de vous réunir pour l'éternité, puisque c'est tout

ce que tu rêves... Moi je tiens le rôle de figurant terrestre et en plus je n'ai rien à dire, puisqu'on me paye mes costumes... »

Jean-Noël s'était agenouillé, là où il se trouvait, au milieu de l'allée centrale et, serrant sur sa poitrine la toque pleine de billets :

« Mon Dieu, murmurait-il, protégez l'âme de papa qui nous a été enlevé par un accident... Et puis aussi celles de Nungesser et Coli. »

Car, alors qu'il se trouvait encore en France, trois cents équipages, et qu'un vieux seigneur aveugle continuait de faire bénir ses chiens, ses chevaux et ses invités, l'Atlantique, un an plus tôt, avait été franchi en avion pour la première fois. Et depuis un an, Jean-Noël associait à ses prières les malheureux prédécesseurs de Lindbergh.

« Et puis, mon Dieu, continua-t-il, faites qu'un jour je sois aussi maître d'équipage comme l'oncle Urbain. D'ailleurs c'est forcé, puisque maman héritera de lui et puis moi après. Mon Dieu, faites que je sois tout. »

Dans le même instant, Mme Laverdure se contentait de demander :

« Mon Dieu, faites que mon Laverdure il prenne son deux millième aujourd'hui. Parce que s'il le manquait ce cerf-là, il en mourrait sur le coup... »

Les fronts se relevèrent. Jean-Noël et Marie-Ange achevèrent la quête, et ils se rendirent à la sacristie pour en déposer le montant dans un grand plateau. Là ils trouvèrent le sacristain, un petit vieux au rire niais, qui venait de distribuer le pain bénit.

— Vous avez bien travaillé, ma jeune demoiselle, dit-il. Ça oui, c'est bien. Donnez-moi votre coiffure.

Marie-Ange tendit la toque ; le sacristain y versa les restes de brioche.

— Puisque c'est votre famille qui l'offre, c'est bien juste que ça vous revienne, ajouta-t-il.

Marie-Ange n'osa pas se récrier tout haut ; le sourire du sacristain lui faisait peur.

— Je ne vais pas manger dans un chapeau, souffla-t-elle, horrifiée, à son frère.

— Laisse donc, dit Jean-Noël, je les donnerai aux chevaux.

Il s'emplit les poches ; Marie-Ange nettoya la toque du mieux qu'elle put et la rapporta à Gabriel en espérant qu'il ne s'apercevrait de rien.

La messe prenait fin. Les donateurs sortirent de leur vitrail et gagnèrent le portail avec une lenteur et une dignité de famille royale à l'issue d'un *Te Deum.*

L'aveugle venait en tête ; toute l'assistance le contemplait avec respect. Il se servait, d'un côté pour guider ses pas, d'une grande canne de jonc et de l'autre main s'appuyait légèrement au bras de sa nièce.

Par une dernière coquetterie que lui permettait son rang de maître d'équipage, il avait tenu ce jour-là à mettre, seul d'entre les hommes,

un grand tricorne ; plus que jamais, avec ses cuisses arquées et son vêtement de forme Louis XV, il ressemblait à ses ancêtres dont les ossements s'effritaient sous les dalles que *Valençay* avait marquées d'une flaque rougeâtre.

Tout le monde se retrouva sur la place du village, encombrée de torpédos, de limousines, de charrettes anglaises et de grands breaks attelés. La matinée était éclairée d'un léger soleil de novembre ; un petit vent froid courait à ras du sol, « un vent ressuyant » disaient les hobereaux à long nez. Parmi les gens qui se trouvaient là, beaucoup ne se rencontraient qu'une fois l'an, et ne venaient d'ailleurs que pour le plaisir de la réunion, pour le plaisir de voir qui était là et d'être vu. Tous se précipitaient dans des conversations futiles, des paroles sans portée, des amabilités de convenance, des évocations de souvenirs.

Des nichées d'enfants couraient autour des véhicules arrêtés. Des jeunes gens engoncés dans leurs cravates de chasse, embarrassés de leur premier chapeau melon ou haut-de-forme, des jeunes filles aux pommettes roses, pleines d'espérances dissimulées, se parlaient du bout des dents ou bien, au contraire, affectaient des airs libres et bravaches de vieux habitués.

De Voos fut présenté à une foule de personnes dont il ne pourrait jamais accorder les noms et les visages. Il était observé, étudié, disséqué et sentait courir derrière lui une médisance spirituelle. Il constituait l'un des principaux éléments d'intérêt de la journée. Il était « le nouveau mari de la petite La Monnerie ». De vieilles gens aux yeux mouillés, qui se réclamaient d'un lointain cousinage avec Jacqueline, venaient lui serrer la main en disant :

— Nous sommes si contents pour elle !

Il était beau, en pleine force de l'âge, séduisant, enviable à tous égards et envié de tous. Son mariage avait un aspect de fable. Aux yeux de la jeunesse il représentait un rêve, aux yeux des gens âgés, un regret. Nul n'eût pu deviner son mal secret.

Il avait d'ailleurs toute sa superbe et jouait avec autorité son rôle de prince consort. Mais chaque fois qu'il ôtait sa toque pour saluer, des miettes grasses lui roulaient sur les cheveux et dans le cou.

— Qu'est-ce que ces gamins ont bien fichu dedans ? se demandait-il.

Urbain de La Monnerie, toujours conduit par Jacqueline, avançait lentement à travers les groupes et parfois, accrochant quelqu'un du pommeau de sa canne, il demandait :

— Qui est-ce ?

Une vieille dame maigre, serrée dans un manteau gris comme une branche dans son écorce, s'approcha de l'aveugle.

— Urbain, dit-elle, je suis Odile.

Elle avait une voix très douce, très harmonieuse et une infinité de rides verticales et serrées ; il semblait que se fussent imprimées sur son visage les empreintes digitales de la mort.

— Ah! bon... Vous voilà. Je vous attendais avant la messe, dit le marquis d'un ton de reproche.

— Monsieur Séjarry, qui a eu la bonté de m'amener, a eu une panne d'automobile, répondit-elle.

Le léger tremblement latéral qui agitait les mains du maître d'équipage s'était soudain augmenté et cela se remarquait d'autant plus que la vieille dame, qui s'appelait Mme de Bondumont, était affectée, elle aussi, de tremblements, mais d'un tremblement vertical, dans le même sens que ses rides, et qui la secouait en permanence des épaules aux genoux.

Jacqueline abandonna discrètement le bras de son oncle ; les gens qui se trouvaient alentour se reculèrent instinctivement de quelques pas et la noblesse de la province se trouva faire cercle, dans une attitude presque admirative, autour de ces deux vieillards qui échangeaient des paroles insignifiantes en grelottant, face à face, dans des sens contrariés, dont l'un ne pouvait même plus apercevoir les traits de l'autre et qui vivaient la fin de leur long et décent amour.

XIII

Le château de Mauglaives était bâti sur une sorte de terrasse naturelle qui dominait les maisons du village. Vu de ce côté, avec ses tours d'angles chaperonnées et ses tours flanquantes, il se présentait comme une énorme et sinistre construction médiévale, aux murs gris, abrupts, percés de croisées étroites et de portes basses ; les pelouses qui couvraient la terrasse, plantées de quelques grands ormes dont les dernières branches n'arrivaient même pas à mi-distance de l'ardoise des toits, égayaient à peine cette forteresse.

Mais lorsqu'on la contournait, soudain apparaissait, éclatait ainsi qu'un feu d'artifice de pierre la façace Ouest, l'illustre façade, celle sur laquelle le génie de la Renaissance était passé et qui faisait de Mauglaives non seulement l'un des plus grands, mais aussi le plus beau château de la région.

Pas une surface de cette façade qui ne fût ouvragée, sculptée ; pas un angle qui ne fût transformé en colonnette, où ne s'enroulât l'acanthe, le lierre et le raisin. On assistait à un enlacement presque vivant de fenêtres à meneaux étroits, d'escaliers ajourés où montaient d'anciens crimes, de loggias, de galeries semées d'écussons, de cheminées sur le ciel.

Si souvent qu'on vînt à Mauglaives, chaque fois on éprouvait le même choc, à cause justement de l'opposition entre la masse arrière, féodale, guerrière, hostile, et ce flamboiement d'art et de richesse.

Un grand espace couvert de sable doré, avec la chapelle un peu en retrait, formait cour d'honneur et dégageait bien l'envol de la façade illustre.

Le parc, création du XVIIIe dans le goût anglais, commençait aussitôt, avec le désordre bien dégagé de ses belles masses d'essences diverses, disséminées sur la prairie, et allait se fondre aux premières frondaisons de la forêt.

Un étang légèrement en contre-bas retenait, dans ses eaux lisses et vertes, le reflet des nuages entre la chevelure des joncs.

Rangés sur trois côtés, sur le sable de la cour d'honneur, selon un alignement de parade, les montures, les chiens et les maîtres venaient d'être bénis par le curé.

Les valets tenaient la meute sous le fouet. Les chevaux, gardés par les cochers et chatouillés par la tonte récente, s'énervaient sous les épaisses couvertures de rendez-vous, marquées au coin d'une couronne ou d'initiales brodées.

— Alors, Laverdure, au rapport! cria le marquis.

Laverdure, imité du second piqueux et de deux gardes, vint se mettre au garde à vous, la toque à la main, devant l'aveugle.

— Monsieur le marquis, dit Laverdure, je crois avoir un cerf que je juge à sa quatrième tête, au bois de Mallevoix. Mais je crois qu'il y a mieux aujourd'hui, ajouta-t-il honnêtement.

Jolibois, le second piqueux, un grand diable maigre, avec une épaule plus haute que l'autre et une mèche noire qui lui tombait sur la figure, avait rembûché un dix cors « dans un mouchoir de poche ».

— Il est rentrant à la grande allée, expliqua le second piqueux, sortant au Rond du Seigneur, rentrant encore dans l'enceinte de gauche où il fait sa reposée. Mon limier ne me donne plus de voie sortante.

— Seul ou hardé?

— Seul, monsieur le marquis.

Le marquis interrogea les gardes. Le premier avait un daguet du côté des Bordiers.

Enfin, le père Planterose, un petit vieux chafouin aux yeux pleins de larmes, qui servait à Mauglaives depuis près de soixante ans, bredouilla d'une bouche édentée :

— J'ai vu une laie de cent cinquante au chemin des Fonds. Je me suis dit que des fois qu'on rembûcherait pas de cerf, ça pourrait servir d'avoir un cochon...

Le chemin des Fonds passait auprès de la masure où il vivait, et le vieux garde pouvait difficilement se traîner plus loin.

— Merci, Planterose, c'est très bien, dit charitablement le marquis.

Il réfléchit un instant; Laverdure, un peu dépité de ne pas avoir le plus bel animal du rapport, attendait la décision du maître d'équipage, espérant vaguement que ce dernier lui donnerait la satisfaction de chasser, pour son deux millième cerf, un animal qu'il avait rembûché lui-même.

— Alors, messieurs, qu'est-ce que vous en pensez, demanda le marquis

par marque de courtoisie, en s'adressant à l'obèse vicomte, à Gilon et à de Voos qui se trouvaient à ses côtés.

Puis, sans attendre de réponse de leur part, il dit :

— Vous avez les fumées, Jolibois ?

Le second piqueux sortit de sa poche de culotte les petites crottes rondes et noires et les présenta à la main du marquis, pour que celui-ci pût les palper. Gilon, le buste incliné, mit ses lunettes.

— Alors, Laverdure, décida le marquis, vous irez frapper à la brisée de Jolibois.

— Bien, monsieur le marquis.

— Et vous attaquerez de meute-à-mort... Et ce n'est pas pour faire joli que je dis cela, ajouta le marquis. C'est parce que, avec le nombre de cavaliers et de voitures qu'il va y avoir aujourd'hui et tout le bruit qu'on fera dans la forêt, votre cerf risque de ne pas suivre un parcours habituel et vous ne pourrez jamais mettre vos chiens frais.

— D'accord, monsieur le marquis, dit Laverdure.

Et en même temps il songeait : « A sa place, j'aurais choisi pareillement. Entre une quatrième tête et un dix cors ça ne se discute pas, surtout un jour de Saint-Hubert. Et puis, d'abord, c'est moi qui ai envoyé Jolibois au Rond du Seigneur..., pensa-t-il encore pour se consoler. Il travaille sous mes ordres. C'est comme si c'était moi qui avais rembûché le cerf. »

— Julien, appela le marquis.

Le vieux cocher de Mauglaives s'approcha ; il tenait par la bride une jument de vingt ans, aux membres fatigués, avec de profondes salières creusées par l'âge au-dessus de ses yeux tristes.

— Monsieur le marquis ? dit le cocher.

Il avait une légère affectation d'accent anglais, contractée un demi-siècle plus tôt, chez un entraîneur de Maisons-Laffitte.

— Je ne monterai pas aujourd'hui, dit l'aveugle, répétant la phrase qu'il prononçait invariablement depuis quatre ans, chaque jour de chasse.

— Est-ce que monsieur Jean-Noël pourra monter *Egérie* un moment ?

— Oui... oui, dit le marquis à contre-cœur. Mais très doucement, et tu l'accompagneras.

Puis sans rien ajouter, il s'éloigna avec brusquerie et, sachant que tout le monde le regardait, il se dirigea seul, d'un pas affermi, vers l'entrée du château, où Florent l'attendait.

Conduit par son domestique, le vieux seigneur disparut, happé par l'immense façade Renaissance derrière laquelle il allait cacher sa vieillesse, sa cécité et son chagrin

(A suivre.)

MAURICE DRUON

LE RÉARMEMENT MORAL

DEPUIS quelques années, à Caux-sur-Montreux, au-dessus du Léman, se tiennent, de juin à octobre, les assises du « Réarmement moral ». On y voit accourir de tous les pays de la terre des hommes et des femmes de toute langue, de toute race, de toute croyance, de toute condition. Qu'y viennent-ils chercher ? Je suis allé à Caux pour essayer de le comprendre.

Au lendemain de la première guerre mondiale, un pasteur américain dont les lointaines origines sont suisses, Frank N. D. Buchman, proposa à quelques étudiants d'Oxford de vivre réellement le christianisme, d'après une méthode qu'il définissait en termes très simples. Il fut écouté, les « groupes d'Oxford » se fondèrent, se multiplièrent, surtout dans les contrées protestantes. En 1938, devant la menace d'une imminente catastrophe, le mouvement élargit son programme et prit le nom de Réarmement moral.

Buchman pose que le monde contemporain, s'il ne se régénère pas, va s'abîmer dans le chaos. Le seul moyen de le sauver consiste à changer l'homme lui-même. Pour résoudre les incompréhensions, conjurer les conflits, dans l'ordre familial comme sur le plan social ou international, chacun doit d'abord renoncer à son égoïsme, et, avant d'accuser les autres, reconnaître ses propres torts. Ainsi aboutira-t-on à une réconciliation entre les individus, les classes, les nations, les races.

Buchman veut revenir à l'essentiel, à l'évident. La technique spirituelle qu'il préconise à cet effet se résume en quelques règles élémentaires. « Confrontez sans cesse, dit-il, vos pensées et vos actes aux quatre critères suivants : honnêteté absolue, pureté absolue, désintéressement absolu, amour absolu. Pratiquez chaque jour le « recueillement » — c'est-à-dire l'oraison — et, dans le silence intérieur, attendez les « directives de Dieu ». Quand l'homme écoute, dit Buchman, Dieu parle. Quand l'homme obéit, Dieu agit. Laissez-vous donc instruire et guider par lui, jusque dans le détail. Vous deviendrez capable d'accomplir desch oses extraordinaires, des choses qui vous paraissaient impossibles. Enfin, vivez et agissez en équipe, lié aux autres par des confessions réciproques,

la mise en commun de vos projets, de vos doutes, de vos fautes, de vos certitudes » : c'est ce que Buchman appelle le « partage ».

S'il aspire à refaire des chrétiens, le Réarmement moral ne constitue pas une église, il ne postule pas une théologie particulière. Rien de dogmatique chez lui, en dehors de quelques affirmations élémentaires, rien d'autoritaire, de hiérarchisé, de sectaire, de rituel. Il semble même évoluer vers une position a-confessionnelle, car il convoque des fidèles de religions différentes et des incroyants. Il se montre large pour attirer le plus de monde possible, il emploie une terminologie laïque par désir d'efficacité. Mais quand il a persuadé les gens en leur faisant constater les résultats qu'il a obtenus, il leur rappelle que s'ils veulent en obtenir eux-mêmes, il leur faut accepter la primauté de Dieu, exécuter ce qu'il vous dicte, en se conformant aux quatre critères.

Buchman considère que les hommes sont conduits par leurs croyances et leurs passions beaucoup plus que par les besoins de l'économie. Nous sommes entrés, selon lui, dans une ère idéologique. Or, ajoute-t-il, il n'y a que deux idéologies en présence : la marxiste, qui est matérialiste, et la chrétienne, qui en appelle à l'esprit. Il estime que cette dernière, seule, à condition d'être prise au sérieux, réellement vécue, peut fonder sur la terre la paix, la justice, le bonheur et même la prospérité. Elle seule, en rétablissant la relation entre la créature et son Créateur, entre l'homme et son semblable, peut donner un contenu à la démocratie, c'est-à-dire au régime qu'il nomme la « démocratie inspirée ».

Ce que je viens d'exposer en raccourci apparaît sommaire. Et peut-être même primaire. Le Réarmement moral — cette dénomination a quelque chose d'ingénu — suscite des critiques et même des oppositions brutales.

On a insinué que Buchman avait eu des sympathies pour le nazisme : des preuves indiscutables ont infirmé ce grief. Les communistes, qui le haïssent, l'accusent de camoufler en idéalisme religieux un antimarxisme à la solde de la ploutocratie et de l'impérialisme américains. Il réplique que puisqu'il veut changer l'homme, il transformera *ipso facto* la société. Mais par l'amour, non par la violence.

On a ironisé sur le penchant de Buchman pour les personnages officiels, les vedettes ; on lui a reproché ses procédés publicitaires, sa propagande à coups de statistiques, son optimisme quant à la nature humaine, son empirisme avide de rendement. « Croire en Dieu, lui fait-on dire, augmente la production minière. » Plus profondément, on lui reproche son insuffisance doctrinale, son pragmatisme. Lorsqu'il prétend que le Réarmement moral opère la plus grande révolution de tous les temps, on lui objecte que tout ce qu'il préconise a été pratiqué depuis fort longtemps.

Buchman répond qu'il renouvelle la forme du traditionnel message chrétien, qu'il parle à l'homme moderne un langage que celui-ci peut

immédiatement comprendre. Pour Buchman, le christianisme est moins une croyance systématisée qu'une foi vécue. En fait, dit-il, le Réarmement moral ramène à Dieu des foules qui désertaient les églises.

***

Frank Buchman, qui est-ce ?

Qu'on se représente un petit homme à lunettes, plus que septuagénaire, au regard vif, avec un nez proéminent qui lui donne une vague apparence de chouette. L'index levé, il s'exprime en phrases brèves, volontiers interrogatives, souvent malicieuses. Direct, persuasif, il pose des questions, attend votre réponse.

C'est un homme de dialogue, qui trouve aussitôt le contact avec autrui. D'une simplicité parfaite, d'une sérénité égale à sa clairvoyance, s'il est à l'aise avec les grands de ce monde, il n'en est pas moins proche des plus humbles. Il a groupé autour de lui des masses immenses, mais il s'est toujours préoccupé d'agir sur chaque personne individuellement. Ce pêcheur d'hommes est un éveilleur de vocations. Autour de lui se tiennent ses premiers collaborateurs, une équipe de chefs d'origine très variée, auxquels il n'impose pas son autorité puisqu'ils prennent leurs décisions en commun, d'après les ordres venus d'En-Haut. La vénération qu'il inspire à beaucoup de gens est mêlée d'affectueuse familiarité, et il est courant de l'entendre appeler Frank, tout court.

En considérant son aptitude à convaincre, à commander, à unir les hommes et à les lancer dans l'action, comme l'envergure qu'il a fait prendre à sa croisade, on pense aux grands fondateurs d'ordres du moyen âge. Des catholiques éminents l'ont comparé à saint François d'Assise ou à saint Bernard. Son apostolat est à l'échelle du monde : admirablement informé de ce qui se passe et se prépare, conscient de la partie capitale qui se joue en cet instant de l'histoire, voyageant sans cesse de continent en continent, Buchman est un stratège spirituel.

Et toutefois, cet organisateur-né, si averti de la politique et des intérêts temporels, qui ne se paie ni de mots, ni d'apparences, est avant tout, au dire de ses intimes, un mystique. Ce qui l'a déterminé, c'est une vision qu'il a eue dans sa jeunesse — celle, a-t-il dit lui-même, du « Christ en croix qui sauve le pécheur en rachetant les péchés du monde ». Jour après jour, au plus profond de sa prière, il se réfère à cette vision. (Mais alors pourquoi le nom du Christ est-il si rarement prononcé à Caux ?)

***

Le Réarmement moral dispose de ce qu'il appelle des « centres d'entraînement idéologique » à Londres, à Los Angeles, à Mackino (U.S.A.) et enfin à Caux.

Mais il se déplace aussi sous la forme de tournées de propagande —

par exemple aux États-Unis, en Scandinavie, au Touquet, où il a réuni deux mille personnes, et récemment dans la Ruhr — au cours desquelles ses militants organisent des réunions publiques et représentent deux pièces à intentions démonstratives, *l'Élément oublié* et *la Bonne Route*, qui remportent partout, dit-on, de grands succès.

Le Réarmement moral publie des bulletins de propagande, luxueusement imprimés, et des livres où quelques-uns de ses adhérents racontent leurs expériences. Il vient de créer une sorte d'université internationale qui compte quatre cents étudiants et qui présente le curieux caractère d'être itinérante. Enfin, il tient une session annuelle de plusieurs mois à Caux. C'est là qu'il faut se rendre pour se faire une idée du mouvement.

Comment a-t-on choisi ce lieu solitaire et haut perché? Il vaut la peine de le dire pour montrer ce que peuvent l'audace et l'esprit de sacrifice que suscite indéniablement le Réarmement moral.

La guerre venait de finir. Quelques « oxfordiens » suisses, désireux de procurer à Buchman une plate-forme européenne, songèrent à acquérir le Palace de Caux, qui était à vendre pour des millions. Ses propriétaires consentirent un rabais important quand ils surent l'usage auquel on le destinait. Mais le prix restait considérable. Alors les « oxfordiens » en question, qui n'étaient pas riches, mirent en commun leurs ressources : il y en eut, parmi eux, qui vendirent leur maison ou leur assurance-vie ; un jeune couple avec trois enfants apporta toute sa fortune.

Ensuite, des réparations étant nécessaires, ils vinrent y travailler de leurs mains. N'étant ni charpentiers, ni maçons, ils pratiquèrent le « recueillement », et Dieu, m'ont-ils assuré, leur expliqua comment s'y prendre. L'hôtel — et trois autres, dans le voisinage, qu'on acheta successivement — fut équipé grâce à des zèles bénévoles, à des dons spontanés. Des plombiers, des électriciens travaillèrent gratuitement. On reçut, envoyés du dehors, du mobilier, du linge, des services de table, des victuailles. Cette année, par exemple, des tonnes de farine sont arrivées du Canada, du coton d'Égypte, du riz d'Italie. Et des témoignages d'un autre ordre se manifestèrent encore : un collectionneur se priva de ses Cézanne et de ses Renoir pour en orner un salon, l'Orchestre de la Suisse romande — quatre-vingts musiciens — vint jouer à Caux, de son propre gré et sans demander la moindre rétribution.

***

Je suis arrivé à Caux par le funiculaire qui, de Territet, monte, par une pente raide, jusqu'à cette altitude. Là, on domine un gouffre immense au fond duquel brillent les eaux du lac et qu'entourent de toutes parts des montagnes, proches ou lointaines.

Devant vous se dresse un énorme édifice flanqué de tourelles. On pénètre dans le vestibule, vaste comme un hall de gare et qu'anime une

foule bourdonnante. (Plus de vingt mille personnes ont passé là, l'été dernier, représentant cinquante-deux pays.) Et, tout de suite, on est accueilli comme si on était attendu.

A la « réception », un jeune homme fort aimable — aristocrate autrichien ruiné — m'a serré la main avec empressement. Deux aviateurs anglais ont pris ma valise et m'ont mené à une chambre où j'ai trouvé des fleurs et des livres. Une dame est venue gracieusement me demander si je me sentais *at home*. Ensuite, j'ai été entraîné à dîner par des inconnus d'une joviale désinvolture qui m'ont traité comme un vieil ami et, au dessert, m'appelaient Bob. Peut-être y a-t-il des personnes pour s'offusquer de ces attitudes où la fraternisation évangélique se colore de familiarité à l'américaine. Pour moi, leur effet d'immédiat dégel m'a plu.

A Caux, tout le monde sourit. Sourire stéréotypé, disent certains. Mais il m'a paru l'expression spontanée d'une joie authentique, irrépressible. Et ce qui m'a frappé aussi, c'est la luminosité des regards, rayonnement d'âmes qui s'extériorisent. On s'aborde sans le moindre formalisme. Nulle morgue, nulle méfiance. Tous les masques sont déposés. Chacun s'offre tel qu'il est et attend de vous un naturel identique.

Si bien qu'à votre tour vous vous mettez à sourire, à dévisager vos voisins, à parler sans fausse honte au « monsieur (ou à la dame) qui passe ». Les distances qu'imposent en général la nationalité, l'âge ou le sexe étant supprimées, vous vous trouvez en prise directe avec ce personnage d'ordinaire si mystérieux qu'on appelait autrefois le prochain. Et, toute contrainte disparue, vous éprouvez un sentiment hilarant de complète liberté comme de totale franchise. Personne n'exige de vous une adhésion préalable. Vous pouvez critiquer le Réarmement moral : on vous écoutera avec attention et bonne grâce.

A Caux, il n'y a pas de domestiques, ou plutôt tout le monde assure le service. Les équipes qui, à l'aube, balaient les couloirs ou lavent les vitres, sont formées d'étudiants, d'ouvriers, d'un ou deux amiraux, de professeurs d'université. Des étudiantes aussi bien que des filles de paysans servent les repas. Dans les sous-sols, j'ai vu des femmes de toute catégorie sociale — et parmi elles une célèbre cantatrice — toutes débordant de bonne humeur, laver et repasser le linge de la maison. Autour des fourneaux, un acteur préparait la soupe, un champion de tennis découpait la viande. Si bien que le « chef » d'un hôtel, venu en visite, s'écria à ce spectacle : « Ma foi, dans cette cuisine, il y a plus que de la cuisine ! »

J'ajoute qu'on est logé et nourri gratuitement. A vous de verser au bureau, à la fin de votre séjour, dont la durée ne dépend que de vous, ce que vous estimez juste ou ce que vous pouvez payer. Votre générosité éventuelle permettra d'inviter des hôtes qui n'ont pas vos ressources.

Ce zèle général, ce cordial et incessant échange de services vous entraîne

à donner vous-même votre coup de main et à y trouver votre plaisir. La fraternisation devient contagieuse. Ainsi s'explique ce mot d'un communiste venu à Caux avec une profonde méfiance : « Mais c'est ici la société sans classes ! »

***

Comment les journées se passent-elles ?

D'abord en « recueillements » individuels, en dialogues à quelques-uns. Sur les terrasses en plein air ou dans des coins de salle, dans des chambres dont il suffit de pousser la porte, des gens sont réunis, l'attention, la sincérité peintes sur leurs visages. Si vous désirez vous joindre à eux, les questionner ou seulement les entendre, ils vous font place aussitôt.

Certains de ces groupes examinent un problème concret qui les divise et s'efforcent de le résoudre d'après les principes du Réarmement moral. Par exemple, des ouvriers en conflit avec leurs patrons sont venus à Caux pour s'expliquer, ou plutôt pour reconnaître, les uns et les autres, leurs propres torts et dissiper ainsi leur antagonisme. Ou bien ce sont des Français et des Allemands, des Européens et des hommes de couleur qui confrontent leurs points de vue, annulent leurs griefs, cherchent un accord.

Caux est une entreprise de réconciliation dans un esprit de communauté. « Ici, dit M. Morris Martin, un des chefs du mouvement, les anciens ennemis changent et se pardonnent mutuellement, travaillent ensemble avec désintéressement. Caux se fonde sur ce qui unit, non sur ce qui divise. »

Un chef syndicaliste allemand, M. Boeckler, disait à M. Georges Villiers, président du Conseil national du Patronat français : « Nous avons deux raisons de nous détester : vous êtes un bourgeois et un Français. Essayons quand même de causer. » M. Villiers répondit : « Ajoutez-en pour moi une troisième : les Allemands m'ont interné et condamné à mort. Eh bien, je vous tends cordialement la main. »

Encore deux exemples : M. Robert Tilge, secrétaire des Groupements patronaux du Nord, a été converti à Caux et travaille activement en France à la paix sociale entre industriels et ouvriers, d'après les principes du Réarmement. Madame Irène Laure, ex-secrétaire des Femmes socialistes de France et victime des Allemands, est néanmoins parvenue, sous l'influence de Caux, à leur pardonner et se dévoue désormais à opérer un rapprochement franco-allemand.

Chaque après-midi, dans le grand hall bondé d'une assistance dont l'intérêt, durant des heures, ne faiblira pas, se succèdent sur une estrade des hommes et des femmes de la plus extrême diversité, qui viennent raconter les expériences qu'ils ont faites et témoigner de l'efficacité des méthodes enseignées à Caux. On voit ainsi défiler tour à tour des hommes politiques, des étudiants, des ouvriers, des chefs syndicalistes, des industriels, des administrateurs coloniaux, une danseuse, un sportif

ou un ancien gangster. De temps à autre, comme intermède, un chœur en costumes envahit l'estrade et chante avec entrain, soutenu parfois par l'assistance.

On a vu paraître à Caux — je cite pêle-mêle — des délégations officielles des Gouvernements du Transvaal et de la Hollande, une délégation du Congrès des États-Unis, des représentants du Pakistan ou de l'Égypte, des Arabes et des Noirs ; M. Katayama, récemment encore président du Conseil du Japon — qui a publiquement demandé pardon de l'agression japonaise —, M. Adenauer, venu exprès de Bonn, M. Neumann, président du parti socialiste allemand, qui a déclaré : « Le Réarmement moral apporte la guérison à l'Allemagne », le général Holmquist, ex-commandant en chef de l'armée suédoise, le président d'une association groupant huit cent mille fermiers américains, cinq sous-lieutenants de l'école de Coëtquidan, les maires de Rome et de Helsinki, les généraux de Vernejoul et du Vigier, une délégation des mineurs de la Ruhr, deux cents ouvriers et directeurs de la Montecatini de Milan, etc., etc.

A côté d'évêques luthériens et anglicans, de pasteurs suisses ou hollandais, Caux est fréquenté par des prêtres catholiques, des séminaristes, des dominicains, des jésuites, italiens, français ou belges. Monseigneur Chevrot a déclaré y voir la réalisation de ses espoirs de jeunesse. L'islam, le bouddhisme sont également représentés.

D'éminentes personnalités ont envoyé officiellement à Caux leurs vœux et l'expression de leur confiance : du président Truman au comte Sforza, de M. Robert Schumann à M. Sophoulis, premier ministre de Grèce, de l'amiral Byrd à M. Saragat, ancien vice-président du Conseil italien.

Et, bien entendu, autour de figures dont tout le monde connaît les noms — vedettes parmi lesquelles, d'ailleurs, on ne compte ni un artiste, ni un écrivain — se pressent à Caux d'innombrables anonymes : des convaincus, des hésitants, des sceptiques, des visiteurs de passage ou des hôtes qui prolongent leur séjour, des nouveaux venus ou des habitués. Cette foule s'attroupe dans les salles et les vestibules, coule dans les escaliers, emplit le réfectoire ou le théâtre, à la fois émue et intéressée, prise, malgré certaines résistances individuelles, dans un courant de ferveur et comme polarisée.

Il y a là des gens qui sont dans le ravissement d'une découverte imprévue et qui ont pris une décision toute neuve, qui cherchaient depuis longtemps et qui ont trouvé. Des gens qui ne sont plus seuls désormais, d'autres dont les plaies se sont guéries, d'autres qui ne se refusent plus, mais qui s'offrent. Pour tous, le mot « Dieu », qu'ils ne prononçaient pas ou seulement dans certaines circonstances cataloguées, est maintenant un terme usuel, facile à articuler ; le prochain leur apparaît comme une réalité vivante, un être dont ils ont besoin comme il a besoin d'eux. Ils sont venus à Caux avec l'espoir et souvent la certitude de donner un

sens nouveau à leur existence, et non pour obéir à un conformisme, mais pour vivre une passionnante aventure, une révolution de l'homme dont les conséquences doivent dépasser l'homme lui-même.

***

En redescendant de là-haut, je repassais dans ma mémoire certaines confidences probantes, certains résultats incontestables, certains témoignages d'amitié auxquels j'avais été personnellement sensible, et cependant je ne pouvais m'empêcher de formuler certaines réserves, de me poser quelques questions.

Dans ce caravansérail de la foi, grâce à l'atmosphère de bonne volonté et de bonne humeur qui y règne, les problèmes d'ordre individuel, social, international, apparaissent peut-être plus faciles à résoudre qu'ils ne le sont en réalité. Les visiteurs importants qu'on y rencontre observent-ils tous les « quatre critères », et leurs déclarations publiques, nées peut-être d'un entraînement passager, seront-elles suivies d'effet? Sincères et dévoués, certes, les militants parviendront-ils à convertir assez de gens pour que les luttes sociales se résolvent en concorde, pour que la paix triomphe de la guerre ; bref, pour que les hommes consentent à s'aimer? Et l'on ne saurait oublier que la partie de la planète qui est soumise au communisme se montre irréductiblement hostile aux principes et aux méthodes que défend le Réarmement moral.

Néanmoins, celui-ci s'est mis à la besogne et démontre qu'en bien des cas, là où le remède qu'il propose a été sérieusement appliqué, la guérison a suivi. A Caux on affirme — message simple, mais direct et positif — que rien n'est perdu puisque tout peut être transformé : toi-même d'abord, le monde ensuite. Caux pose une exigence, mais ouvre une perspective.

ROBERT DE TRAZ

LES ADVERSAIRES

En 1932, à Berlin, vers le Sud-Est, une rue populaire, pavée de cailloux ce qui est rare dans la capitale. Des fillettes jouent à clochepied — *hopse !* — sur les marelles charbonnées aux trottoirs.

Voilà le numéro 17. Aux côtés de la grand'porte pendent des affiches en lambeaux : meubles ou fourrures à vendre, primes offertes par la police. Le plâtre des chambranles est constellé de symboles tracés à la craie ou au goudron : croix gammées attaquant des faucilles et des marteaux.

L'écrivain Hermann Knöller engouffre sa carrure d'athlète dans le ténébreux escalier. Une cour sombre, où s'entassent des ferrailles, s'enfonce sous les marches tandis qu'il suit le maigre Schmoltz. Le typographe s'était enfin décidé à le conduire au logis secret du chef révolutionnaire.

Au cinquième étage, une femme vient leur ouvrir, en malpropre blouse de toile. La logeuse : sans doute une bourgeoise ruinée. Elle regarde du haut de sa taille épaisse l'ouvrier dont le veston, usé jusqu'à la trame et reprisé, laisse deviner un chômeur, mais elle dédie un sourire qu'elle croit aimable à la mise correcte d'Hermann. Puis elle introduit les visiteurs dans un sordide petit salon où un divan effondré doit lui servir de lit. Cela sent à la fois le chou, la lessive et le dessous de jupe.

Schmoltz passe dans la chambre contiguë, celle du mystérieux camarade. Hermann attend fort longtemps. Il a tout loisir de contempler sur le petit secrétaire criblé de taches d'encre un Bismarck de cuivre, un crocodile de faux ivoire qui porte une boule entre les mandibules, un peigne aux dents cassées, un flacon de parfum vide et poussiéreux. Parfois, un murmure lui arrive à travers la porte.

Enfin, Schmoltz entr'ouvre le battant et fait signe.

Ceux qui jadis auraient connu « le grand Volodia » dans ses activités clandestines en Russie du Sud ou, plus tard, à Petrograd, au Congrès soviétique d'octobre 17, Vladimir Dobrisky, obscur mais irréprochable député, ne reconnaîtraient qu'avec peine ses traits naïfs et enthousiastes dans ce visage immobile : durci, comme la terre foulée aux pieds, par le passage des consignes inflexibles. Dans le torse puissant, rien de changé : depuis la guerre de 14, l'épaule droite est restée un peu roide.

L'homme de confiance du Kremlin n'est pas venu en Allemagne sous son véritable nom :

— Camarade Pétrov, dit Schmoltz, voici mon ami Hermann Knöller.

Quand les deux hommes se serrent les mains, leurs épaules sont de niveau. Mais la taille d'Hermann semble plus sportive, dans un costume mieux coupé. Les regards aussi sont différents. Celui du soi-disant Pétrov se projette droit devant lui, et, s'il ne refuse, à l'occasion, ni l'obliquité, ni l'observation minutieuse, on le sent toujours tendu vers le but. Celui d'Hermann, mobile, entraîne la face : capable de viser la droite et la gauche, le haut et le bas, et d'y jouer librement. On pourrait dire que l'un de ces hommes ressemble à un roide colosse égyptien et l'autre à une souple et respirante statue grecque. Ce ne serait pas tout à fait exact. Car, chez Dobrisky, la roideur n'entrave nullement la subtilité, les audaces soudaines ; et, chez Hermann, on sentirait en certains sujets une résistance inflexible. Il y a chez les êtres des complexités qui rétablissent les parités secrètes.

— Je ne suis pas des vôtres, vous le savez, déclare Hermann. Je n'appartiens et espère ne jamais appartenir à aucun parti.

Singulier, ce qu'il dit là, cet homme! Et bien peu d'un Allemand, de ce peuple qui adore faire nombre et défiler en uniforme! Naturellement, c'est un intellectuel : un écrivain... En U.R.S.S., il y a eu de ces indisciplinables. On a su les utiliser. D'abord, aux yeux de l'étranger ; puis, à l'intérieur, comme moyen d'action. Mais c'est là une race qui tend à disparaître.

— Pourtant, ajoute Knöller, comme vous, j'ai l'horreur de ce que couvre la croix gammée.

— Je sais.

— D'inhumaines stupidités! Des brutalités sans nombre et sans excuse!

Dobrisky écoute avec un demi-sourire. Justifier un acte ? Bizarre idée!... Pour lui, il suffit de savoir que cet acte est « dans la ligne », exigé par la discipline. Pourtant, il se rappelle qu'il y a bien longtemps, il cherchait anxieusement la seule justice. D'abord, à l'usine, lorsqu'il écoutait les propagandistes. Puis dans Marx et ses interprètes. A présent, sûr d'être dans la bonne voie, il n'a plus qu'à suivre fidèlement... Ce Knöller doit pourtant avoir dans les trente-cinq, trente-six ans. N'être pas encore plus fixé que cela!

— C'est à vous, continue l'écrivain, que je me suis adressé, par mon

ami Schmoltz. A qui d'autre aurais-je apporté cette indication peut-être précieuse ? A des sociaux-démocrates ? Ce qui vise l'U.R.S.S. ne les intéresse pas. Peut-être même eussent-ils été enchantés de savoir que des agents nazis travaillaient à Moscou.

— Alors, d'après vous, le capitaine Werner serait en réalité le chef de l'*Auslandsabteilung*, du moins en ce qui concerne l'U.R.S.S. ?

— Je ne l'ai jamais vu lui-même. Seulement son secrétaire. Et ce n'est pas à moi que cet homme a parlé, ce qui, évidemment, m'empêcherait d'user de ses confidences.

Scrupule qui laisse Dobrisky stupéfait. Des gens comme Knöller ? Ils sont vaincus d'avance.

— C'était vers deux heures du matin, au bar *Lady Hamilton*. Personne, sauf moi qui feignais de lire un journal, et, en compagnie de trois ou quatre Chemises brunes, un type fin saoul. Il braillait : « La Russie ? Nous l'écrabouillerons comme ça ! » Il faisait le geste d'écraser un pou entre ses ongles. « Nous avons des hommes à nous, partout en U.R.S.S. ! Pas seulement à Leningrad, à Kiev ou dans les usines ! Mais en plein Moscou, à cinq minutes du Kremlin. Moi, qui classe leurs fiches et leurs dossiers chez le capitaine Werner, je peux dire que c'est une organisation superbe... euh... superbe ! Tous les rap... rapports qui arrivent à Grunewald, à la Tep... Tep... Teplitzerstrasse... », bégayait-il... Là-dessus, ses copains, qui jetaient de mon côté des regards inquiets, couvrirent sa voix avec de gros rires et des histoires de tour de garde... Ces propos d'ivresse : voilà tout ce que je sais.

— Nous savions que Rudolph Werner avait déjà travaillé sous les ordres de Rœhm au Service secret. Cela se recoupe parfaitement... Il faut agir vite, très vite.

***

Depuis trois jours, le capitaine Rudolf Werner est pisté par des limiers du parti. Le quatrième soir, un coup de téléphone, qui émane —paraît-il— du bureau de Rœhm, l'appelle d'urgence à plusieurs lieues de Berlin. Cinq ou six hommes qui guettaient son départ envahissent aussitôt la villa de la Teplitzerstrasse. Ils coupent les fils du téléphone, bâillonnent la femme et la domestique, vident les classeurs et les tiroirs, découpent au chalumeau la serrure du coffre-fort. Les dossiers, sommairement empilés, emplissent trois lourdes valises.

L'automobile qui les emporte traverse Berlin vers le Nord-Est, jusqu'à l'organisation « rouge » de la Prenzlauer Allee. Là, par précaution, on les change d'auto : un camion les attendait. Et, comme un véhicule roulant de nuit sur les routes pourrait se faire arrêter par une patrouille de policiers ou de S.S., on les dirige d'abord sur la banlieue nord de Berlin, vers Pankow. Les précieux documents en partiront dès l'aube pour Hambourg, où un cargo soviétique a été prévenu.

Mais Werner est rentré chez lui.

Il y a des traîtres dans les rangs des communistes comme chez les nazis : à peine le camion s'est-il éloigné qu'une meute de Chemises brunes, lancée à la recherche des dossiers, apparaît sur Prenzlauer Allee et assaille la maison des Rouges. Echange de coups de feu, morts et blessés. Arrivée de la police qui arrête au hasard dans les deux camps.

C'est la première fois que Hermann Knöller se mêle de politique. Il avait bien pris garde de n'écrire que dans des journaux d'information. Comme il n'en est plus de vraiment neutres, il vient d'accepter une modeste tâche dans un illustré pour enfants. Tout, plutôt que de se joindre aux folies de ces adultes ivres! Le geste insolite qu'il a risqué, il en suit avec curiosité les effets. Il a le sentiment de s'aventurer sur des terres inconnues, dangereuses.

C'en est une que ce singulier lotissement. Entre Pankow et Reinickedorf, dans cette banlieue berlinoise du Nord, qui mêle des blocs de maisons neuves aux vieilles bâtisses, aux jardins et aux terrains vagues, ont poussé côte à côte une centaine de maisonnettes et de baraques. Un « repaire de communistes »... Tandis que s'opérait la razzia chez Werner, Pétrov a cordialement insisté pour conduire ici en voiture son ami Knöller. Ils sont accompagnés de Schmoltz et d'un maigre, jaune et taciturne camarade.

L'écrivain attend avec eux dans l'une des maisons du « village rouge », la cinquième de la seconde avenue. Au rez-de-chaussée, une assez large pièce où ronfle un poêle : la nuit est diablement froide! Une table, quelques chaises et, au mur du fond, au-dessus d'un divan-lit, une large photographie de Lénine. C'est la meilleure maison de ce lotissement assez misérable : la seule qui ait le téléphone. Le noir instrument a tout à l'heure appris aux quatre hommes la réussite du coup de main de Grunewald. A présent, ils attendent les valises de documents.

Hermann, durant ce répit, cède à une sorte de rêve qui émane de son enfance. Le Petit Poucet et ses frères erraient dans une forêt que hantent de méchants ours bruns : les voici enfin sains et saufs.

Cette songerie se dissipe. Voici, se profilant sur le rectangle gris de la porte ou sur le mur blanchâtre, les visages de ses compagnons : le blême Schmoltz, le solide Pétrov et la mince figure du troisième. A face étroite, idées étroites : est-ce vrai, est-ce une sorte de calembour? se demande l'écrivain. L'allemand *eng*, le français *étroit*, l'anglais *narrow* (par exemple dans *narrow-minded*) ont ce double sens, matériel et moral. Ces trois hommes ont renoncé à eux-mêmes dans leur foi politique. « Quelle commodité! » se dit Hermann. Lui, en ce moment, se juge imprudemment dispersé.

A travers la nuit, au loin, deux coups de klakson, puis deux autres.

Quand le camion a stoppé devant la porte, les trois hommes tiennent conciliabule avec le chauffeur. Il y a quelques rires brefs : l'affaire a été si lestement menée! Puis ce sont des chuchotements. Il semble qu'ici

l'on se méfie de quelqu'un. De qui? Hermann Knöller repousse cette idée absurde : qu'il pourrait être suspect.

— Là... Derrière les bûches.

Pétrov indique pour cacher les valises — sait-on jamais? — une porte qui ouvre sur un réduit. Encore des murmures avec le chauffeur. Hermann distingue :

— Tu te gareras et tu dormiras chez... Et demain, à l'aube...

Quand le camion a démarré, l'écrivain déclare :

— Camarades, il se fait tard. Si je ne veux pas manquer le dernier train à Pankow...

Les trois hommes semblent vivement contrariés et se consultent du regard.

— Ne craignez rien! dit enfin Pétrov. La voiture qui nous amena nous attend à cinquante pas d'ici. Je vous déposerai à Berlin. Et même... Où demeurez-vous?

— Du côté de Charlottenburg.

— Naturellement, un quartier chic! grommelle le maigre.

— C'est à l'autre bout du monde! fait Pétrov avec bonhomie. Il est plus simple que vous passiez la nuit chez moi. J'ai de la place.

— Je ne voudrais vraiment pas...

Le téléphone sonne.

— Prenzlauer Allee?... Comment, vous avez été attaqués?

Le maigre personnage vient prendre l'autre écouteur.

Quand ils ont quitté l'appareil, Pétrov, froidement :

— Nous avons été trahis.

— Quel est le salaud? crie la face étroite. Le chien! A abattre! A abattre!

— Camarade Schmoltz, interroge Pétrov, tu n'avais parlé à personne de la halte à Prenzlauer Allee?

— Moi? Pas un mot!

— Les hommes qui ont travaillé à Grunewald l'ignoraient eux-mêmes. Il n'y avait au courant, récapitule Petrov, que le conducteur de la voiture...

— Bernhardt? Il est tout à fait sûr.

— ... le chef du Centre rouge et nous quatre.

Machinalement, les regards des trois hommes s'arrêtent sur Hermann. Il se sent à l'improviste chargé aux épaules d'un poids intolérable, la face gagnée par la rougeur d'une colère mal contenue. Lui, se défendre de l'ignoble soupçon? Il ne veut même pas paraître s'en apercevoir. Pourtant, il se rend compte qu'il prend bêtement l'air d'un coupable. Dans son désordre intérieur, c'est à la pire des maladresses qu'il se raccroche :

— Décidément, tranche-t-il, je vais prendre le train à Pankow.

— Vous êtes bien pressé! riposte Pétrov encore incertain.

Mais devant la hâte de Knöller, sa conviction s'affermit.

— Voyons! Voyons! On ne quitte pas aussi brusquement ses amis.

La menace est perceptible dans l'ironie. Hermann, englué dans une

atmosphère épaisse, croit voir les murs se fermer sur lui comme un piège. Non! Il va dissiper sur-le-champ cette erreur insultante et terrible. Face à Pétrov, carrure à carrure :

— Que voulez-vous dire?

— Vous croyez donc qu'il y a quelque chose à dire?

— Camarade Pétrov, vous vous trompiez tout à l'heure en me comptant parmi ceux qui se trouvaient au courant des détails de votre entreprise. Je n'en connaissais d'avance que le coup de main de Grunewald. Avant que vous m'ayez conduit dans cette maison, cette nuit, m'avez-vous parlé, fût-ce une seule fois, soit de Prenzlauer Allee, soit de cet endroit-ci? Et vous, Schmoltz?

— Moi? réfléchit Schmoltz. Sûrement non. A moins qu'un autre...

— A moins qu'un autre... répète Pétrov. Monsieur Knöller, vous avez des oreilles.

— Que voulez-vous que je réponde à cela? Seulement que vos imaginations sont odieuses. Ou plutôt grotesques!

Ici, Pétrov conçoit un doute. Un traître aurait peur. Mais cet homme frémissant qui fonce sur l'accusation...

Soudain, au dehors, des bruits de moteurs, tout un convoi de ronflements. Cela stoppe tout près, sur le grand'route... Les quatre hommes se précipitent sur le seuil de la porte. A la lueur des phares, maisonnettes et baraques se profilent en noir sur une épaisse clarté ou, frappées en plein par les rayons, se détaillent minutieusement comme si une telle illumination était le but que recherchait la caravane... Les avenues du lotissement sont trop étroites pour les énormes camions : ils se vident de silhouettes rapides.

— Les Chemises brunes!

Tout un pullulement. Deux cents hommes peut-être. Les uns filent au pas de course à droite, à gauche, pour cerner le village; d'autres avancent droit devant eux. Déjà, le fracas des portes démolies à coups de bottes ou de crosses, les premières détonations et les cris.

— Ils savent donc tout! hurle Pétrov.

Un éclat de rire lui répond.

Certes, Hermann court autant de risques que ses trois compagnons. Dans ce « nid de communistes », les S.S. ne feront pas de distinctions : les balles jugeront instantanément le procès... Mais cette agitation de rats pris dans la ratière! Et la mesquinerie de tels conflits, « vus de Sirius »! L'écrivain lance un rire immense, interminable, qui se colore tour à tour de mépris, de pitié, de colère, puis d'une aventureuse audace. Ce serait du beau sport que d'échapper, lui, seul et sans armes, à ces trois inquisiteurs et à cette bande de brutes.

Pour Pétrov, ce rire-là, c'est la preuve, la bravade.

Il sort un revolver de sa poche. Hermann, d'un revers de main, écarte l'arme : la balle frappe Schmoltz, qui tombe, les bras étendus. Et il s'élance au dehors, échappant aux coups de feu du grand maigre.

A une vingtaine de pas, ou plutôt de bonds, Hermann s'est jeté dans de l'ombre : celle que, malgré les rayons des phares, préserve l'une des bicoques, au surplus drapée de lierre. De là, il voit sans être vu.

La maigre silhouette noire, debout dans l'encadrement lumineux de la porte, soudain pique de la tête et s'affale : deux Chemises brunes s'en viennent au pas de course, en tirant. Mais la lumière aussitôt s'éteint dans la maison, et l'un des deux nazis roule sur le sol ; l'autre, vivement, bat en retraite.

Une silhouette jaillit de la maison et, à son tour, joue des jambes. C'est Pétrov, pour lequel, sans rancune, Hermann fait des vœux. Cependant, sur le seuil, apparaît un singulier rougeoiement, puis s'élèvent des volutes de fumée. Cette escouade de S.S. qui, revolvers aux poings, s'avance en hurlant de fureur et de peur, ne trouvera qu'une maison en flammes.

Hermann, les mains crispées sur les feuilles lisses et froides du lierre, sur les roides tiges, n'est point un gibier traqué. Il se sent une agilité merveilleuse : il passerait entre les balles, fussent-elles aussi serrées que les gouttes d'un orage!

Les détonations derrière lui se rapprochent. Gare à l'encerclement! Pourtant, il prend le temps, deux ou trois secondes, d'admirer les longs rayons laiteux qui divergent sur le ciel noir et l'engrènement magnifique des lumières et des ombres. Puis il s'élance, en vain poursuivi par trois ou quatre Chemises brunes, qui lui lâchent une salve.

Le voilà sorti du village. Les yeux horribles des camions, la flamme déjà haute de la maison qui brûle, les clameurs et les cris, diminuent derrière lui, n'habitent plus qu'un angle des ténèbres.

Courant encore, il manque de tomber : il a mis le pied dans il ne sait quoi de mou. Est-ce un cadavre? Eh! non, c'est un sillon de terre labourée : on en trouve encore dans ce coin de banlieue. Cette glèbe spongieuse sous une croûte de gel? Peut-être que la planète devient blette... Bizarre imagination qui le fait rire de nouveau, d'un rire insultant qu'il adresse au globe tout entier. Mais les forces d'Hermann, trop tendues, cèdent tout à coup ; il s'arrête et, il ne sait pourquoi, des larmes ruissellent sur son visage.

Il avance maintenant à pas lents, tandis que son souffle haletant et les battements de son cœur se calment. A la clarté lunaire se devinent des maisons et une autre route. Encore des traces des hommes!

La lune, presque pleine, luit de façon cruelle dans le ciel nocturne, sans nuages à part quelques taches d'argent : l'une d'elles, dans le halo de l'astre, se diapre de teintes mordorées, verdâtres, lilas. Peu à peu, la dureté hostile que le rescapé prêtait à cette lumineuse face — pareille aux visages des S.S. qui le traquaient — cède à l'intensité de la solitude céleste. Hermann croit apercevoir l'abîme qui sépare de notre planète son satellite. Etourdissement, vertige de cette indifférente pluie de rayons! Cependant, au-dessus de la froide atmosphère — froide comme

le vide glacé de l'espace intersidéral, — Mars le rougeâtre, le guerrier, luit fixement. Et le bleu Sirius palpite : on dirait que là-haut, l'implacable chasseur Orion, son baudrier au côté, le poursuit dans le noir espace.

Ce drame céleste, trop humain, se dissipe... Un nombre infini de prodigieux témoins, témoin chacun de soi-même, s'atteste dans l'espace sans limites.

***

— Julius et Brechti sont-ils là? chuchote Hermann avec appréhension.

— Non. Personne. Et quand bien même tes frères seraient ici...

Madame Knöller est toujours navrée de constater une telle mésentente entre ses fils. Maudite politique, absurde manie des mâles! Après, jadis, d'innombrables, de sempiternelles discussions, lorsqu'à présent Hermann, pourtant si généreux, rencontre ses frères, leurs propos les plus anodins laissent suinter de l'hostilité.

— Horn viendra-t-il ce soir?

Ceci demandé de façon plus âpre. Hermann abomine l'homme qu'épousa sa sœur Frida, à présent, dans le parti nazi, devenu un personnage.

— Il n'en est pas question.

— Alors, je me risque!

Hermann ressort sur le palier et y prend la lourde valise qu'il y avait prudemment laissée.

— Tu pars pour longtemps?

Il hésite à porter un coup douloureux à sa mère. Chère tête blanchie! Le visage maternel a souffert d'une époque si troublée : l'effarement et l'inquiétude retrouvent aisément leur place dans ses rides. Hermann élude la question :

— A tout hasard, je voudrais cacher immédiatement dans ta chambre cette valise. Elle est précieuse...

Outre les effets indispensables, elle renferme le manuscrit de son prochain livre, enfin terminé et prêt pour la dactylographe. Hermann n'a encore publié que de minces recueils de poèmes ou de nouvelles. Mais ce vaste roman, où il éclaire l'atroce Guerre de Trente Ans à la lumière de son expérience du front, l'écrivain, durant cinq années de labeur, y anima une irréprochable documentation, de toute sa pensée, de toute son âme.

Il suit sa mère : la large silhouette un peu molle, si émouvante, ce grand morceau de tendresse et d'amour qu'il ne reverra peut-être jamais. Une odeur de beignets vient de la cuisine, comme un écho de la présence maternelle.

Il passe devant son ancienne chambre. La porte est ouverte : au lieu des statuettes et des gravures qu'il aimait à y disposer, une large croix gammée se vautre sur le mur, encadrée de slogans hitlériens. Il se détourne.

Voici le seuil de ses parents : les lits jumeaux sous leur roide gaine de reps vert, les photographies des quatre enfants tout jeunes encore et l'une du père, en uniforme de capitaine. Gottfried Knöller, en 14-18, n'est jamais allé sur le front : le chimiste a gagné ses galons à l'*Anilinfarbengesellschaft*, où il dirigea la fabrication des gaz de guerre. Et c'est la future guerre qu'il prépare maintenant en secret. Nouveaux gaz, nouveaux explosifs. C'est là un travail qu'admirent Julius et Albrecht. Mais bien qu'Hermann respecte la science et le dévouement de son père, pour lui, les ennemis même de l'Allemagne font partie de l'humanité.

Il glisse la valise dans un coin, entre la grande armoire sombre et la muraille.

Aux anxieuses questions de sa mère, il fait d'abord des réponses vagues. Où va-t-il ? Il ne sait pas. Peut-être à l'autre bout de l'Allemagne. Peut-être à l'étranger.

— A l'étranger ? Hermann, tu sais déjà où tu vas. Et tu me le caches.

— Ma petite mère, je te jure bien que non. Hélas ! je n'en sais rien.

Il lui est si dur de ravager cette poitrine maternelle ! Il va dévaster sa mère comme s'il naissait de nouveau... Mais partir sans s'être expliqué ? Ce serait encore pire pour elle.

— Vois-tu, petite mère, tu sais que, de longue date, je suis en mauvais termes avec la bande nazie, et cela vient de s'aggraver. Or, du côté rouge, ils se sont imaginé à mon égard d'insultantes bêtises.

Comme dans la maison du « village », il rougit d'une furieuse honte. Honte que l'humanité soit si platement stupide !

— Enfin, ça n'est pas tout... ils sont bien capables, d'un côté ou de l'autre, de me dénoncer à la police. Elle a beau taper sur les deux camps, il y des liaisons secrètes...

— Toi, dénoncé ? Mon Hermann, je te connais, tu n'as rien fait de mal !

— Non, ma petite mère. Mais je me suis mêlé d'une affaire pas très légale... Il faut que je m'éclipse au plus vite.

— Quand reviendras-tu ?

— Le temps que cette histoire refroidisse, qu'elle s'oublie. Il faudrait surtout que ces maudites querelles s'apaisent.

— Mais, Hermann, elles peuvent durer encore des années !...

Il se trouble dans le regard maternel, comme un enfant coupable.

— Jure-moi, mon grand, mon chéri, que tu reviendras. Que tu reverras ta vieille mère.

— Bien sûr, maman, bien sûr. C'est si je restais ici que tu risquerais de ne jamais me revoir.

— Ne parle pas d'une chose pareille !

La voici muette, immobile, effrayante : comme lorsque, jadis il est parti pour la guerre.

Même dans de telles circonstances, Elsie Knöller a toujours quelque

geste à faire pour les siens : l'une de ces mille besognes de chaque jour, qui alors prennent une valeur particulière, presque sacrée.

— Je suis sûre que tu n'as pas déjeuné, dit-elle enfin.

— Si, ma petite mère. Un peu.

— Ce soir, la bonne est de sortie. Allons à la cuisine : nous y serons seuls.

Hermann, lorsqu'il avait fui le village, s'était dirigé non vers Pankow, où il eût risqué de périlleuses rencontres, mais vers Reinickedorf, par des chemins de traverse où il s'égara. Il avait fini par aller à pied jusqu'à Berlin. Il est arrivé chez lui éreinté, gelé. Il ne s'éveilla que passé midi. Entre les rideaux se glissait un trait de lumière. Une lumière abrutie, stupide. Puis, sans encore rien se rappeler, il s'est senti cerné d'abîmes, comme sur une cime alpestre. Des images brutales palpitèrent : les visages haineux de Pétrov et du grand maigre, les phares et les flammes dans la nuit. Les Chemises brunes allaient encore, au pas de course, dans sa poitrine... Comment n'était-il pas déjà arrêté par la police ou exécuté par l'un des deux partis ? Sa valise fut vite faite : l'essentiel, c'était son manuscrit, dont la perte serait irréparable. Quant au reste, abandonner les trois quarts de sa garde-robe ? Bah ! plutôt laisser ses chemises que sa peau ! Hermann s'imagina déposant sur son lit sa propre peau, soigneusement pliée, où il distinguait sa chevelure, ses cils, ses oreilles, ses mains telles que des gants vides. Un coup d'œil à la fenêtre : non, personne ne guettait dans la rue. Il s'est trouvé sur le trottoir, la pesante valise à la main, avec le sentiment que des balles allaient lui faucher les jambes.

« Petite mère » chauffe du thé, coupe des tartines. Et tandis que son fils dévore, elle bourre de sandwiches les poches du pardessus qu'il a déposé sur une chaise.

Sa mère s'absente un moment, puis elle glisse à côté de la tasse une enveloppe :

— Permets-moi, mon chéri... Quelques marks. Et 15 dollars.

Hermann proteste. Mais « petite mère » insiste si vivement, et la somme qu'il a sur lui est si mince...

Il entend se refermer la porte de l'entrée. Les voix de ses frères.

— Ils sont en avance, dit la mère.

Elle le regarde d'un air suppliant. Elle a une façon de joindre les lèvres comme si elle joignait les mains, de hausser les sourcils comme si elle levait les bras.

— Ainsi, tu les auras revus avant de partir... J'aurais bien voulu que tu voies aussi ton père.

— Tu sais combien je l'aurais désiré.

— Incroyable !... fait dans le couloir la voix de Julius. Qu'ils aient osé...

— Mais on leur a flanqué une sacrée leçon, riposte Albrecht. J'aurais bien voulu, moi, en mettre par terre deux ou trois, de ces salauds, à Pankow !

A peine Hermann a-t-il le temps de s'imaginer tué par son frère, dans le « village » balafré de rayons, que les deux Chemises brunes entrent dans la cuisine, riant durement. Albrecht brandit un journal du soir où se lit un large titre : *Bataille à Pankow*. Néanmoins, presque immédiatement, pour Hermann, ces deux jeunes hommes blonds ne sont plus des Chemises brunes, mais de fortes faces à front vertical qui, comme lui, ressemblent à leur père Gottfried, le cadet avec le nez plus long, le menton moins saillant de la mère... Ce sont ses frères... Puis il se sent par avance si loin de Berlin et même de l'Allemagne... Ce que ces jeunes gens croient? Bah! La vérité c'est ce qu'ils sont! Il leur sourit, il leur tend une paume qui lui sort du cœur.

Eux, ils se sont renfrognés. Leurs poignées de main repoussent plutôt qu'elles n'attirent.

— Votre frère est venu vous faire ses adieux. Il quitte Berlin.

Pour eux, visiblement, c'est là un soulagement. Un débarras! Mais le recul que va prendre Hermann leur rend quelque peu de fraternité. Les jeux des temps anciens, les années de guerre où Hermann apparaissait tel qu'un héros revêtu de prestige, tout cela leur revient confusément. Ils n'auront plus à se quereller avec lui.

— Où vas-tu?

— Oh! je ne sais encore où. Bien loin.

Naturellement, il ne veut pas le leur dire. Est-ce qu'il redoute quelque trahison de leur part? Julius hausse les épaules.

— Loin de tout cela, fait Hermann en désignant le journal.

— Cela, proclame Albrecht, enthousiaste, c'est « notre combat »!

Hermann s'est emparé de la feuille nazie :

Trois des nôtres ont été abattus. Mais les agresseurs ont chèrement payé leur insolence. Qu'avec l'aide de la police ils comptent leurs morts!

— Nous avons la riposte implacable. Il faut que les Rouges l'apprennent. Cela leur évitera beaucoup de têtes cassées!

L'épaisseur des mensonges imprimés déconcerte Hermann. Il a devant lui un mur contre lequel ses gestes ne sont que vapeur. Et il songe qu'une erreur humiliante a fait pour lui, du Front rouge, un autre mur aussi massif. Ainsi que dans un cauchemar, il se débat entre ces deux mâchoires qui se rapprochent.

Cependant, il aperçoit le visage inquiet de sa mère : ses fils vont-ils une fois encore, en un soir d'adieux, se quitter sur une dispute? L'écrivain dépose l'affreux papier sur la toile cirée de la table.

— Ma petite mère, dit-il, peut-être que Julius et Brechti prendraient aussi une tasse? Il ne fait pas chaud aujourd'hui. Cela nous rappellera les bons vieux temps. Allons, jeunes gens, à table! *Holla-hou-joudli!*

Jadis, dans leurs jeux, ces notes à la tyrolienne leur servaient de cri

de ralliement. Brechti, qui était le meilleur *jodler*, reprend selon le rite, sur l'aigu :

— *Holla-hou-ho... joudli !*

Et Julius :

— *Broum-broum-broum !...*

Peut-être cela résonne-t-il un peu trop comme un tambour guerrier...

Les voilà assis tous les quatre, bavardant sans contrainte. La mère, à la dérobée, essuie une larme de chagrin et de bonheur. Il ne manque à cette réunion que sa fille. Elsie sait que Frida, bien qu'entraînée par son mari dans un milieu fanatique, est capable de tout oublier en un quart de minute, comme si elle laissait tomber de ses épaules un manteau. Si elle était ici, elle rirait, avec cette frénésie que les siens lui connaissent.

Trois coups de timbre : ce doit être Horn, le beau-frère. Horn seul, car Frida aurait la clé.

Une gêne subite : l'ombre d'un nuage sur un paysage ensoleillé.

Hermann, le doigt sur les lèvres :

— Je ne veux pas le voir... D'ailleurs, il va falloir, ma petite mère, que je parte.

Julius est allé ouvrir. Son absence se prolonge.

Il reparaît, blême de fureur, et, marchant droit vers l'aîné, comme lors des grandes querelles :

— Fou! Tu es fou! C'est toi qui as monté le vol des documents chez Werner?

— Je n'y suis pas étranger, concède Hermann. Mais l'affaire a pris une tournure inattendue

— C'est du propre, pour Brechti et moi!... Toi, notre frère! Je devrais... Horn arrive de chez toi avec quatre S.S., qu'il a laissés en bas. Il te cherchait : l'enlèvement, la balle dans la nuque. Il ne sait pas que tu es ici, il est en train de téléphoner. Viens, Brechti, on va l'occuper à côté. Toi, Hermann, file immédiatement.

— Mon fils! murmure Elsie.

Hermann, dangereusement, prend le temps d'une étreinte : un temps absolu, où peut-être les aiguilles des horloges s'arrêtent.

Non, il n'est pas de durée qui ait ce privilège. C'est pendant ce temps-là que Horn quitte l'appareil. Jugeant singulière l'attitude de ses beaux-frères, il ouvre l'une des croisées qui donnent sur la rue et fait signe à une voiture arrêtée au bord du trottoir.

Hermann a saisi le lourd rouleau de bois qui sert à aplatir les pâtes : c'est une vraie massue... Il se glisse dans le couloir qui mène à la chambre de ses parents : sauver son œuvre!

Trop tard. La porte de l'entrée claque de nouveau. Un appel de Horn, une galopade à travers l'appartement. Hermann n'a plus que quelques secondes. Il écarte légèrement la portière qui donne sur le vestibule et aperçoit le dos d'un S.S. en sentinelle. Il élève sa massue et la rabat de toute sa force.

L'homme à la chemise brune n'a pas fini de s'effondrer — le bras gauche ne se plaque sur le sol qu'avec lenteur, avec une lenteur d'objet qui a ses idées et ne cède que peu à peu à son poids — que déjà le fugitif dégringole l'escalier.

C'est un promeneur sifflotant, paisible, encore qu'un peu bizarre — ni chapeau, ni pardessus par le grand froid — qui franchit le seuil de l'immeuble. Le chauffeur de la voiture nazie a fort heureusement le regard de l'autre côté de la chaussée, sur une jolie fille.

Le fugitif, aussi vivement qu'il le peut sans courir, tourne le premier angle de la rue, puis à droite, à gauche. Personne ne le suit. Il a rejoint une rue grouillante de passants. Il marche, il marche : se perdre dans la foule...

Un grand magasin encore ouvert illumine les trottoirs. Hermann s'y munit d'une casquette, puis d'un banal pardessus qui est loin de valoir son manteau à carreaux.

Il glisse les mains dans les deux poches vides. Ses doigts serrent ses paumes, ses paumes les doigts. L'achat du pardessus vient d'écorner son maigre viatique. Lorsqu'il aura pris son billet pour Vienne, il ne lui restera plus guère que sa pincée de dollars.

C'est l'heure de la sortie des bureaux. Les trottoirs sont encombrés de passants dont les haleines font buée, comme si les âmes devenaient visibles. Un instant, Hermann se regarde à la glace d'une devanture. Il a l'air, dans cet accoutrement, d'un commis ou d'un gratte-papier. Mais il se sent flotter librement au-dessus de la foule, et sans doute, là-haut, rencontre-t-il plus d'une âme, pareillement en liberté.

Il ressent pourtant une profonde meurtrissure. Dans l'appartement de ses parents, Horn a dû opérer une perquisition minutieuse. Or, Hermann a oublié d'ôter à sa valise sa carte de visite, encastrée dans l'étiquette de cuir qui pend à la poignée. Son manuscrit est à présent aux mains des S.S.

Jadis, il avait d'abord entrevu l'idée maîtresse de l'œuvre future par fragments, comme une passante dont on n'aperçoit qu'un bout de profil ou d'épaule. Ou bien, parfois, c'était un coudoiement imprévu, un choc instantané : il devinait que c'était elle. Et, une nuit, elle lui était apparue de pied en cap, superbe, vibrante de lumière, proche à la toucher, immédiate. Immédiate ? Il lui avait fallu à travers mille besognes parasites, des années de travail anxieux, peu à peu triomphant. D'ajustement en ajustement, l'idée s'était enfin montrée, debout sur son manuscrit, plus rayonnante encore que dans son premier rêve. Elle valait mieux que lui-même, cette forme géante qui, cinq années durant, l'avait accompagné. Et maintenant...

On ne récrit point de mémoire douze cents pages. Même si une vie nouvelle, probablement dure et de peu de loisir, lui en laissait le temps, il ne retrouverait de son œuvre qu'un souvenir mutilé, ou plutôt mort, déjà refroidi. Puis, éprouve-t-on deux fois l'enthousiasme de la création ?

Toute magique que l'idée lui semblât encore, il savait que, pour lui, elle était usée. Elle ne lui vaudrait plus ce jaillissement où la forme est faite de substance. La perte était définitive.

Hermann tâte le tréfonds de la détresse. C'est prodigieusement las qu'il se traîne vers la gare. Pourquoi la guerre, jadis, l'a-t-elle épargné? Pourquoi, hier et aujourd'hui, a-t-il deux fois échappé à la mort? Cela eût été si simple. Le repos.

Cependant, il retrouve sur les lèvres, avec surprise, le goût d'un sourire lorsqu'il songe qu'il ne possède plus rien que ce qu'il porte sur lui. Pas même une brosse à dents, un mouchoir ou des souliers de rechange. Il n'a que ce qu'il est.

Le temps passe. Et, peu à peu, quel allègement! Plus d'objets? Qu'importe! Du front aux orteils, il est « un homme ». Immense et prodigieux héritage! Et dans le soir glacial, çà et là pointillé de lumières, Hermann regarde les autres héritiers. Ceux qui ne savent pas. Lui, il sait. Ses années de compagnonnage avec l'œuvre, la merveilleuse amie, lui ont appris ce qu'apprend un grand amour.

Il lui semble que chacune de ses pensées, chacun de ses gestes sera désormais doté d'une valeur absolue. Chaque vision du monde, même si elle n'est pas réinventée dans une œuvre — ces sombres façades, contiguës à la nuit par leur faîte, ce fourmillement d'êtres : un gros homme béat, une frêle petite fille, des passants dont la perspective fait et défait les groupes mouvants et précaires, — tout cela, une éternité à laquelle il se livre, comme à l'océan le nageur.

***

Horn, reniflant de son museau ridé et porcin, a découvert la valise d'Hermann. Sans doute contient-elle les plus précieux des documents volés? Quand il quitte l'appartement des Knöller avec ses quatre hommes, dont l'un, celui qui fut assommé, titube encore, il porte lui-même ce trophée, devant Julius et Albrecht atterrés et, de plus, inquiets pour eux-mêmes.

— Ne craignez rien. Vous pensez bien que je vous mettrai hors de cause. Quant à lui, il ne nous échappera pas longtemps. Son compte est bon...

Une heure plus tard, chez Horn, arrive l'un des grands chefs nazis, le beau Beckendorf, l'un des « amis intimes » de Rœhm et des premiers compagnons d'Hitler. Il est tout exprès venu pour dépouiller les documents.

Ils forcent la serrure à l'aide d'un ciseau à froid, riant, avec la conscience tranquille des êtres qui accomplissent ce pour quoi ils sont faits : le héros lorsqu'il donne sa vie, le saint lorsqu'il s'adresse à Dieu, le bandit lorsqu'il abat sa victime.

Les gencives de cuir, violemment disjointes, démasquent des paquets de fiches, des liasses de notes.

— Les papiers de Werner! grince Horn.

Mais ils y lisent : « Sigismond IV, Marie-Louise de Gonzague ».

— Quoi? « 1626. Le sac de Magdebourg »!

Voici, ficelé dans trois chemises de papier bleu, calé entre des mouchoirs et des chaussettes, l'épais manuscrit : l'œuvre indifférente à leurs vœux, minutieuse, naïve, désarmée.

Beckendorf feuillette. Il parcourt çà et là quelques alinéas :

— Un style raffiné... Du talent.

— D'autant plus dangereux!

— Hum... Il n'a pas l'air d'aimer la guerre.

— Voyez, Beckendorf : il a osé mettre, à ce chapitre XXVI, une épigraphe en français!

Beckendorf lit :

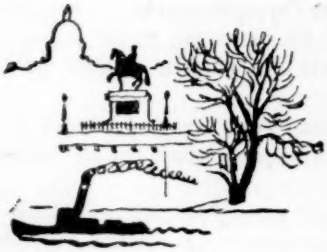
Nous autres, civilisations, nous savons maintenant que nous sommes mortelles.

Paul Valéry.

— Eh, eh! murmure-t-il, rêveur.

Mais voici la vengeance. Va-t'en, le manuscrit, dans le grand poêle blanc et tiède, qui se met à ronfler innocemment! Les choses ont de ces candeurs-là... Dommage qu'on ne puisse y brûler l'homme, lui aussi.

LUC DURTAIN



QU'EST-CE QUE LA LITTÉRATURE ?

QU'EST-CE que la littérature ? Qu'est-ce que le *fait de littérature*, dirais-je, comme les vieux chroniqueurs disaient « le fait de guerre » ?

C'est le fait par lequel un homme s'applique à émouvoir d'autres hommes, ou à les charmer, par le moyen des mots.

LA LITTÉRATURE EST UN FAIT SOCIAL

Dire que la littérature est le fait par lequel un homme s'applique à émouvoir ou à charmer d'autres hommes c'est dire qu'elle est essentiellement, comme toutes les activités artistiques, un fait *social*. Un homme abandonné depuis l'âge de raison dans une île déserte pourra faire preuve d'esprit religieux, vénérer l'auteur, ou ce qu'il croit tel, de la nature qui l'environne, des étrangetés qu'elle manifeste, de son propre être ; il pourra donner des marques d'esprit métaphysique, s'interroger sur le rapport de son corps et de son âme, la liberté de ses actes ou leur fatalité, la destinée de sa personne ; des signes d'esprit scientifique, se proposer des questions sur le sens des phénomènes dont il est témoin, leurs causes, leur enchaînement ; il ne fera jamais acte de littérature, parce que cet acte comporte la volonté d'impressionner *d'autres hommes*. L'acte de littérature implique chez celui qui s'y livre l'évocation d'un *public* et l'on voit tout de suite combien il est inconséquent d'accuser le littérateur — généralement l'artiste — d' « histrionat », alors que la notion d'*hommes à retenir* fait partie intégrante de sa définition. On pourrait dire encore qu'un élément viscéral de l'activité artistique est la volonté de produire un *effet*, chose qui suppose un récepteur ou encore que le fait littéraire est, comme tout fait artistique, une *proposition*, qui suppose quelqu'un à qui on la propose. Tous traits qui distinguent profondément le littérateur du philosophe, non pas que celui-ci

n'ait souvent accédé au désir de frapper les hommes, mais parce que ce soin, comme l'ont prouvé un Épictète ou un Spinoza, ne signale pas un ingrédient constitutif de sa nature. C'est pour l'artiste plus que pour quiconque qu'exister c'est être perçu *(esse est percipi)* [1].

J'entends l'objection : « Que faites-vous du littérateur qui écrit pour lui-même, hors de tout souci d'un lecteur ? » Je réponds : 1° que ce solipsisme est presque toujours une résignation ; tout artiste veut un destinataire, ce n'est que lorsqu'il constate n'en avoir point qu'il lance son mépris au *profanum vulgus* et se drape dans son splendide isolement ; 2° que la plupart de ces solitaires déclarent ne l'être que passagèrement, assurent qu'avec le temps le public leur viendra, ce qui confirme que l'activité du littérateur implique l'évocation, au moins future, d'hommes qu'il retient. Ajoutons que ce solitaire ne l'est jamais que relativement, qu'il est toujours écouté de quelques-uns, dont on peut se demander si, sans leur audience, il n'abandonnerait pas sa mission.

On peut d'ailleurs admettre que cet *autre* sur qui l'artiste entend faire impression soit son propre être, sa personnalité se dédoublant en un agissant et un agi, estimant que cet agi est *Moi,*

Moi seul et c'est assez.

L'impressionnabilité de l'artiste par sa propre œuvre est une chose constante et très naturelle, mais son indifférence à l'effet qu'elle peut produire sur d'autres est un phénomène, pour autant qu'il existe, si exceptionnel, on oserait dire si pathologique (voir *le Chef-d'œuvre inconnu* de Balzac), que le psychologue, en tant que, comme homme de science, il traite du général, est fondé à n'en point tenir compte.

LA LITTÉRATURE AGIT PAR LA SIGNIFICATION DES MOTS

La littérature agit sur l'homme par le moyen des mots. C'est là un trait qui en fait un art particulier entre tous, vu que le mot comporte une *signification* et introduit ainsi dans l'art un élément *intellectuel* que n'y insèrent pas les couleurs, les formes ni les sons. Disons à ce propos qu'on ne saurait trop s'élever contre ces auteurs [2] qui traitent de l'art pictural, sculptural, musical, puis de l'art littéraire comme par vitesse acquise, alors que, malgré des similitudes indéniables, il comporte une profonde différence avec les autres arts, lesquels en présentent de fort réelles entre eux. C'est là une forme de l'impuissance de tant d'esprits brillants à la distinction des idées. Cette inhérence organique de l'intellectualisme à la

1. On pourrait recenser encore un besoin qui fait part intégrante de la définition du littérateur, l'oppose au savant et au philosophe et l'assimile grandement à la femme : le besoin de plaire.

2 Récemment encore M. André Malraux.

littérature est aujourd'hui la croix de certains de ses desservants, qui essayent d'y échapper en décrétant que toute la valeur du mot réside dans sa sonorité ou encore dans son allure graphique. C'est la religion du mot dans sa matérialité, fétichisme constant chez les primitifs (voir les ouvrages de Lévy Bruhl) auquel reviennent tels de nos modernes [1]. D'aucuns vont jusqu'à soutenir qu'un état d'âme déterminé peut être créé chez l'auditeur par la seule émission de sons verbaux appropriés ; qu'un état d'ingénuité, par exemple, pourra être obtenu par la proposition d'une suite d'articulations sourdes indemne de voyelles éclatantes comme O, A et U [2]. Le lecteur a déjà répondu qu'il défie bien le littérateur de lui donner le sentiment de l'ingénuité par le moyen d'une suite verbale dont l'unique soin serait d'être dénuée de ces sons. La musique des mots, dit excellemment un historien de la poésie moderne, qui ne lui est d'ailleurs point hostile, ne saurait être distinguée qu'arbitrairement de leur signification [3].

LA LITTÉRATURE AGIT PAR L'ARRANGEMENT DES MOTS

En vérité la littérature n'agit pas sur l'homme par le mot, mais par *l'arrangement des mots*, par l'idée ou le sentiment suivi qu'éveille en lui cet arrangement. Je dis l'idée ou le sentiment *suivi ;* et, en effet, une succession de mots exempte de toute cohérence, qui nous causent des états de conscience dénués de tout lien entre eux (tel certain art moderne) n'est pas, conviendront tous les esprits libres, de la littérature. Cette cohérence n'a nullement besoin d'être intellectuelle ; elle peut fort bien — c'est une des conquêtes de la poésie contemporaine — n'être qu'affective, par exemple dans cette suite :

La présence de la lavande au chevet d'un malade (Paul Eluard)

où elle est produite par l'affinité tout affective des idées de lavande, de chevet, de malade ; encore doit-elle être cohérence. La littérature doit susciter en nous un état d'âme *organisé*, fût-ce de très petite durée ; nous ne disons pas logiquement organisé.

La littérature, disons-nous, agit par l'arrangement des mots. On en pourrait conclure que le vrai littérateur n'est pas celui qui vaut par la trouvaille d'expression — chose courante chez maint écrivain fort peu littéraire : Commynes, Montluc, tel truculent prédicateur de la Ligue — mais par la combinaison des éléments verbaux en vue d'un tout ;

1. Paul Claudel (*Labyrinthe*, Genève, août 1946) ; Jean Paulhan (*Critique*, mai-juin 1948).
2. René Ghil, cité par Léautaud et Van Bever, *Les Poètes d'aujourd'hui*, tome II, appendice.
3. Marcel Raymond, *De Baudelaire au Surréalisme*, p. 58.

non par le mot, mais par la phrase. Et, de fait, les grands littérateurs sont des créateurs de phrases : Bossuet, Rousseau, de Maistre, Chateaubriand. Ce qui n'exclut pas la trouvaille d'expression [1].

LA LITTÉRATURE ET LES IDÉES

La fonction de la littérature, ai-je dit, est de nous émouvoir ou de nous charmer ; je n'ai pas dit de nous instruire. Ceci me mène à parler de son rapport avec les idées.

Et d'abord la littérature peut fort bien se passer d'idées. Une description, un conte, dépourvus de toute idée, peuvent être au plus haut chef de la littérature : telle peinture de Chateaubriand, de Flaubert, de Loti, tel conte de Maupassant, de Francis Jammes, des Tharaud.

Cela ne veut nullement dire que l'idée ne puisse avoir droit de cité dans la littérature, mais elle doit être soumise alors à un traitement spécial : s'illustrer par de belles images, adopter d'heureux rythmes, des divisions clarifiantes, proscrire le mot technique, bref satisfaire aux exigences de l' « honnête homme » non spécialiste. Surtout elle doit bannir (on n'en trouve pas un exemple dans les anthologies) le raisonnement trop serré, la démonstration trop insistante, le concept trop abstrait, la pensée trop complexe, toutes choses contraires aux mœurs de la bonne compagnie, lesquelles semblent bien celles de la littérature, précisément parce qu'elle est un fait social. Le peuple où fleurit éminemment la littérature est celui qui connut des sociétés, singulièrement des salons. Renouvier accuse quelque part Renan de renoncer à une nuance de sa pensée pour éviter un *qui* ou un *que ;* c'est parce qu'il adopte de telles mœurs que Renan siège parmi les littérateurs et parce qu'il les rejette que Renouvier n'y paraît point.

L'opposition entre l'idée et la littérature s'avère du fait que de grands écrivains d'idées (Malebranche, Comte, Renouvier) ne figurent pas dans les anthologies, cependant que ceux qui y sont cités le sont pour quelque morceau (généralement de morale) dont la pensée comme telle est assez mince, non pour leurs pages proprement cogitantes, Descartes ne l'étant pas pour ses *Méditations*, Rousseau pour son *Contrat social*, Taine pour ses vues sur *l'Intelligence*, Bergson pour sa critique du parallélisme psycho-physique. Pour ce qui est singulièrement de Descartes, ses phrases de vingt lignes, hérissées de *qui* et de *que*, le banniraient de droit de la

1. Sur la promotion du mot à la phrase, cf. notre *France byzantine*, p. 228, *sqq.* « Le mot n'existe qu'engagé dans les formes qui expriment son rôle dans la phrase. C'est dans la phrase qu'il vit. Sans la phrase il n'y a pas de langage. » (H. Delacroix, *Le Langage et la Pensée*, p. 214.) Voir *id*, p. 311 : « Le langage de l'enfant » ou langage « prégrammatical » (exempt de relations), auquel veulent nous ramener les « surréalistes ». Sur la volonté de toute une littérature moderne de faire revenir l'humanité à son stade infantile, cf. notre *France byzantine*, pp. 31, 55, 99.

littérature, bien plus encore qu'un Comte ou un Balzac, si elles n'étaient signées.

Tout ceci pose le fameux problème : les idées philosophiques peuvent-elles s'exprimer dans la langue littéraire, du moins autre qu'un jargon? Il est certain que beaucoup le peuvent; maint philosophes — surtout contemporains (Descartes se flattait de n'avoir point prononcé un seul mot technique) — semblent se complaire dans un parler petit nègre, que ne nécessitait nullement ce qu'ils avaient à dire [1]. Mais d'autres ne le peuvent pas. Dans une page célèbre, Taine a « traduit » en langage courant une phrase barbare de Maine de Biran. Thibaudet, qui pourtant n'avait pas le culte de l'abstraction, montre fort bien [2] que la traduction de Taine laisse échapper toute une partie de la pensée du philosophe de l'absolu. Il faut que les salons se résignent; il y a des idées qu'on ne peut pas dire dans la langue d'Anatole France.

La conjonction de l'ouvrage d'idées avec la littérature est un fait qui n'a rien de nécessaire, mais constitue au contraire ce qu'on pourrait nommer un accident heureux. Elle semble être advenue deux fois au cours des âges : une première fois avec la littérature grecque d'avant notre ère, dont tous les écrivains d'idées sont des artistes verbaux, soit de grande classe comme un Thucydide ou un Platon, soit simplement charmants comme un Xénophon ou un Lysias, un penseur dénué de tout condiment littéraire comme Polybe étant un cas presque unique parmi eux; une seconde fois avec la littérature française des XVIIIe et XIXe siècles, d'un Montesquieu, d'un Voltaire, d'un Rousseau, d'un Taine, d'un Renan, d'un Michelet, d'un Sainte-Beuve, œuvre qui, par son alliage d'une solide pensée avec la grâce littéraire, constituait, de l'aveu de l'étranger, quelque chose d'absolument spécial à la France, à quoi il n'avait rien à comparer. Le genre semble entièrement perdu en ce pays, sa littérature de ce dernier demi-siècle n'ayant pas produit, selon la remarque d'un historien, un seul livre d'idées [3]. Il semble même l'être en vertu d'une doctrine constituée, des représentants particulièrement qualifiés de cette littérature ayant formellement déclaré [4] n'attacher de prix qu'à l'expression verbale, aucunement à ce qu'elle exprime; chose tout à fait nouvelle dans la littérature de leur nation.

L'IDÉE ET LE ROMAN

Si l'idée consiste dans la recherche des causes, notamment des causes de nos passions, elle n'a que faire dans le roman, le rôle de celui-ci étant de nous retenir par la présentation des passions, nullement de les expli-

1. Aussi des littérateurs.
2. *Réflexions sur la critique*, p. 168.
3. Thibaudet, *Tableau de la Littérature française* entre 1918 et 1936 (p. 525).
4. Gide, Valéry; on trouvera leurs déclarations dans la *France byzantine*, p. 116, *sqq*.

quer. Et, de fait, on n'a guère avancé dans la connaissance de la jalousie quand on a terminé *la Sonate à Kreutzer*, ni de la nature intime des sentiments qu'on y traite, quand on a lu les admirables peintures d'*Adolphe*, de *la Princesse de Clèves* ou de *l'Emire* de La Bruyère. Tous ces écrits justifient le mot d'un psychologue : « Les sentiments intimes que peut exprimer l'écrivain ne sont pas une explication. Ils sont un fait à expliquer. »[1]

Dans la mesure où les romanciers pratiquent le développement d'une idée en tant qu'idée, soit qu'ils le prennent à leur compte, soit qu'ils le placent dans la bouche de leur héros — Proust avec sa théorie sur la mémoire dans *Swann*, Tolstoï sur l'esclavage dans *Anna Karénine*, Barrès sur la morale kantienne dans *les Déracinés* — ils le font en rupture de leur état de romanciers et en décevant le lecteur qui les recherche comme tels.

Plus généralement on peut dire que le romancier a fort bien droit aux idées — un Balzac, un Stendhal, un Tolstoï, un Proust en sont remplis — mais elles doivent lui venir *à l'occasion de son récit*, non faire le fond de son œuvre. On pourrait soutenir encore qu'il a droit aux idées, mais non à *l'enchaînement* des idées, sous peine de tomber dans l'abstrait au détriment du vivant, dont la peinture est essentiellement sa fonction. C'est la distinction que faisait un humoriste quand il disait d'un de nos illustres écrivains qu'il avait certes des idées, mais était incapable de mettre deux idées au bout l'une de l'autre : ce qui est un exercice tout différent, non exigible du littérateur, voire, s'il est poussé trop loin, contradictoire à son office.

CAS DU ROMAN « À THÈSE »

Pareillement le roman « à thèse », la pièce « à thèse », appartiennent à la littérature par le don qu'ils ont d'incarner leur thèse dans des êtres vivants, dont l'aventure nous émeut, nullement par leur teneur idéologique. J'ose assurer que les fidèles de *Résurrection* sont pris par le poignant du drame et la vérité de ses acteurs, fort peu par les considérations de Tolstoï sur l'injustice du présent ordre social. Les romans de Zola nous retiennent par la geste de leurs personnages, nullement parce qu'ils soutiennent la théorie biologique de l'hérédité. Les pièces ou romans de J.-P. Sartre et de madame de Beauvoir nous attachent par le talent qu'ont leurs auteurs d'évoquer des mouvements humains pathétiques beaucoup plus que par les thèses philosophiques qu'ils nous offrent. L'œuvre de Proust nous conquiert par son observation des mœurs, des sentiments, des sensations, fort peu par ses doctrines sur la finalité de l'Art, la nature du Réel ou le moyen de réaliser l'Être total. Aussi bien

1. H. Wallon, *Encyclopédie française*, tome VIII, « Introduction à la vie mentale ».

peut-on affirmer que *la Divine Comédie* doit sa gloire temporelle à l'épisode de Francesca ou d'Ugolin bien davantage qu'à sa proposition d'une théologie et le *Cimetière marin* à son émotion devant l'océan dormant sur des tombeaux plus qu'à sa discussion des arguments de Zénon d'Élée. Au vrai, la littérature à prétention philosophique qui touche l'humanité y réussit, non pas à cause, mais en dépit de cette prétention.

La contre-épreuve est dirimante. La littérature à thèse qui ne possède pas le don de l'incarner dans des êtres vivants peut connaître un succès d'un jour, dû à la curiosité, à la mode ; elle est vouée à la mort dans un délai plus ou moins bref. Un exemple saisissant en est fourni par deux littérateurs à prétention idéologique, auxquels l'humanité d'il y a à peine cinquante ans dressait proprement des autels et dont aujourd'hui elle sait tout juste le nom : Paul Hervieu et François de Curel. On peut enregistrer le même acte de décès pour *le Disciple* de Bourget, *la Barricade* du même, les romans de Barrès, de Paul Adam et autres propositions d'abstractions, auxquelles a manqué la condition — non suffisante, mais nécessaire — qui fait la durée du théâtre et du roman : la vie [1].

UN NOUVEAU TRAITEMENT DE L'IDÉE PAR LA LITTÉRATURE : LE LYRISME IDÉOLOGIQUE

Une manière toute nouvelle de traiter les idées s'est introduite chez les littérateurs à la fin du XIXe siècle, dont les fondateurs semblent avoir été Nietzsche en Allemagne et Barrès en France ; elle consiste à les traiter, non pas selon les mœurs de l'intellectualisme, au moins de s'y efforcer, comme un Saint-Évremond ou un Rousseau, pour prendre des écrivains d'idées littérateurs, mais à en faire, hors de toute tentative d'objectivité, de pures occasions d'émoi ; c'est la création de ce qu'un historien a nommé le lyrisme idéologique [2]. Et, de fait, tout un monde d'écrivains modernes — Gide, Valéry, Alain, Suarès — lancent leurs idées sans ombre d'une justification, sur le ton péremptoire de l'affirmation gratuite, d'autant plus péremptoire qu'elle est plus gratuite. On ne saurait nier que ces dictats, s'ils manquent à nous convaincre, ne laissent pas de souvent nous séduire, précisément par leur allure lyrique et ne constituent, selon notre définition de la littérature, des démarches éminemment littéraires. On dirait volontiers de la pensée chez tel de nos princes des lettres ce qu'Aristote disait de l'admonition qui précédait les mystères d'Éleusis ; qu'elle n'apprenait aux auditeurs rien de précis, mais consistait à les mettre dans une certaine disposition d'âme.

Un autre traitement des idées inauguré par certains littérateurs modernes consiste à les présenter comme visant uniquement à étonner,

1. Autre exemple : *les Affinités électives* de Gœthe.
2. *La France byzantine*, p. 244, *sqq.*

par le violent soufflet qu'elles constituent pour la vérité. Exemples : « Il n'y a d'idées que puériles » (Alain) ; « Que l'homme soit fait pour le bonheur, toute la nature le prouve » (Gide) ; « Le propre de l'esprit, c'est le refus indéfini d'être quoi que ce soit » (Valéry). On ne saurait nier que ce mode littéraire ne séduise de nombreux esprits, assez semblables à ces estomacs fatigués qui ne trouvent plus de goût qu'à une nourriture d'exception. Ces délicats toutefois demeurent une chapelle.

DE LA LITTÉRATURE « INDÉFINISSABLE »

Le littérateur impressionne les hommes en leur proposant un *quelque chose*, c'est-à-dire une chose définie, assignable, identique à elle-même pendant qu'il l'énonce ; chose, encore une fois, non nécessairement intellectuelle (voir *supra*, p. 89). Or une école moderne entend que la littérature consiste en une chose essentiellement indéfinissable, parce qu'essentiellement exclusive de toute stabilité : l'inquiétude, le doute, le devenir, la vie. Il y a là une lourde confusion ; ce qui est littéraire, c'est *l'expression* de l'inquiétude, l'*expression* du doute, *l'expression* de la vie, choses parfaitement identiques à elles-mêmes pendant qu'on les formule.

L'*expression* d'un doute n'est pas un doute, mais une affirmation (j'affirme que je doute) ; *l'expression* d'un devenir n'est pas un devenir, mais une chose arrêtée. Tout ce qui est expression est, en tant qu'expression, définissable ; or la littérature est expression ou elle n'est pas. L'objet du fameux poème de Verlaine :

C'est une grande peine
De ne savoir pourquoi
Sans amour et sans haine
Mon cœur a tant de peine

est un indéfinissable ; mais *l'expression* de cet indéfinissable est parfaitement bien définie et c'est cette expression qui est littérature. La vie hors de l'expression de la vie n'est pas littérature. C'est ce qu'a compris une école qui, voulant être la vie, la réalité, la « surréalité », se proclame en rupture avec toute littérature, du moins ce que tout le monde entend sous ce mot. La littérature indéfinissable est une pure illusion ; le remarquable est la soif qu'en a présentement tout un monde et sa croyance qu'il l'a trouvée.

QUEL EST LE PUBLIC DU LITTÉRATEUR?

Le littérateur, disons-nous, entend impressionner d'autres hommes. Quels sont ces hommes ? Quel est ce public ?

C'est, répondons-nous, l' « honnête homme », ouvert par son éduca-

tion, ou capable de le devenir avec le temps, à tout ce qui peut toucher la sensibilité humaine, voire l'intelligence non spécialisée. Or aujourd'hui se dresse une école qui déclare ignorer ces profanes, quelle que soit leur bonne volonté, et ne parler qu'à des initiés. On arrive ainsi, selon le mot de Thibaudet, à une littérature faite uniquement pour des littérateurs, comme nous avons une peinture faite pour des peintres, une musique pour des musiciens. Et, de fait, quand nous lisons certains recueils littéraires, notamment consacrés à la poésie, nous avons un sentiment analogue à celui que nous dispense une revue d'électricité faite pour des électriciens ou de technique agricole faite pour des agronomes. Pareillement, quand nous nous trouvons dans certains milieux littéraires et voyons les sujets qu'on y traite, les méthodes qu'on y adopte, la langue qu'on y parle, avons-nous l'impression d'être dans une sorte d'État dans l'État et ne serions-nous pas surpris de voir ses officiants porter des costumes spéciaux, habiter des quartiers distincts, relever de lois d'exception, comme les poètes chez tel peuple de l'ancien Orient. Aussi bien les problèmes qui tiennent éminemment à cœur à ces milieux sont-ils les problèmes du langage, exactement celui d'un langage spécifique pour la littérature (Valéry, Paulhan, Blanchot). Cette volonté pour certains littérateurs de constituer un monde à part répond à une constante de l'histoire ; *Secreta loquimur*, disait l'école de Perse. Le nouveau est son extension. Elle a toujours existé, en nature, cette élégante qui traverse le hall d'un grand hôtel, avec sous le bras une revue d'extrême avant-garde, et toise du haut de son face à main les béotiens qui n'en savent même pas le titre. Le fait moderne est qu'avec le progrès de la publicité cette eupatride forme aujourd'hui un monde. Nous arrivons ainsi à la désaffection apparemment définitive — *le Meilleur Devenir* de René Ghil, *les Minutes du Sable mémorial* de Jarry datent de 1890 — de l'humanité cultivée pour une certaine littérature ; désaffection particulièrement tragique pour la poésie, car on peut se demander si cet art n'est pas condamné désormais à un hermétisme irrémissible ou à des vocalises d'une sensibilité générale ultrafripée. Question que nous posons sans prétendre la résoudre.

LA LITTÉRATURE ET LA MORALE

Distinguons d'abord deux genres d'écrivains moralistes fort différents : ceux qui décrivent les mœurs, les passions, et ceux qui, plus ou moins expressément, proposent un système moral ; les observateurs et les apôtres ; les moralistes du type La Bruyère et ceux du type Nietzsche. Les premiers ressortissent à la littérature dans la mesure où ils traitent l'idée selon le mode que nous marquons plus haut : belles images, heureux rythmes, formules mémorables, raccourcis saisissants, rejet de tout mot technique, de tout approfondissement trop poussé, de toute explica-

tion abstraite [1]. Types complets : Montaigne, La Rochefoucauld, Pascal, La Bruyère, Vauvenargues, Joubert, Stendhal ; le genre paraît éminemment français. Les seconds, dont le grand exemplaire est l'auteur du *Zarathustra*, se rattachent à la littérature par leur puissance d'entraînement, leur « dynamisme » et relèvent du lyrisme idéologique plus haut décrit. Il semble bien qu'ils soient littérateurs pour autant qu'ils exaltent la violence et que, selon un mot célèbre, le prêche des bons sentiments suscite le plus souvent un art assez piteux [2] ; ce qui ne veut pas dire que la littérature systématiquement démoralisante — celle qui n'exalte que nos sentiments bas, qui les juge seuls dignes d'être peints (la littérature « noire ») ou déclare (Albert Camus) que « la vie est absurde », que tout effort pour lui trouver un sens et s'y adapter est enfantin — soit *ipso facto* de la bonne littérature. L'homme admet que la littérature ne se mêle point de morale, mais il n'admet pas qu'elle s'en mêle pour le peindre comme un être uniquement sadique et incohérent, qui ne doit chercher sa loi que comme tel. La rétivité de l'humanité actuelle, sauf une camarilla, à une certaine littérature moderne est significative.

LA LITTÉRATURE EST UN FAIT ESTHÉTIQUE

La littérature, ai-je dit, est le fait de nous émouvoir ou de nous charmer par le moyen de mots. Cette définition est incomplète. Tel assemblage de mots a le don de nous émouvoir et n'est point de la littérature : un cri du cœur, l'appel à la défense d'une cause sacrée, un sursaut d'indignation. Les lettres de mademoiselle de Lespinasse, tel discours de Danton galvanisant la Convention, la sortie de Gambetta marquant au fer rouge le Second Empire, ne sont pas des faits littéraires. « Pour telles lettres de combattant profondément émouvantes, déclarait Romain Rolland en 1915, je donnerais les plus beaux produits de la littérature », reconnaissant par là qu'elles n'en relèvent point. Pareillement une suite de mots peut nous charmer — par son naturel, son ingénuité, voire par la maladresse due à son naturel ; tel journal privé, telle vieille chronique [3] — et n'être point tenue pour littéraire. Quel est donc le trait que doit, outre la faculté émouvante ou charmante, présenter un assemblage verbal pour que nous puissions l'estimer littérature ? Il faut qu'il comporte *une beauté*, du moins un souci de beauté, quitte à ce que nous différions sur la conception de cette valeur ; il faut qu'il constitue un fait *esthétique*, ou du moins s'y efforce. On peut se demander si l'écrivain exempt de tout souci de cet ordre est, quels que soient d'ailleurs ses dons, un littérateur.

1. Sur les moralistes littérateurs, cf. notre ouvrage : *Du Style d'Idées*, p. 151, *sqq.*
2. Voir toutefois Cordelia, Amélie Osborne de *la Foire aux Vanités*, un *Cœur simple*, Clara d'Ellébeuse.
3. Grégoire de Tours, *le Loyal Serviteur*.

On peut soutenir que Saint-Simon — peut-être Péguy — n'est pas un littérateur, quitte à statuer qu'ils sont bien davantage. « Tout le reste est littérature », dit un mot célèbre. Il oublie le symétrique : tout ce qui ignore ce reste (enjolivement, artifice, habileté verbale) n'est pas littérature. On pourrait dire en d'autres termes qu'il faut que le fait verbal comporte un *style*, le style n'étant pas seulement, selon un mot célèbre, l'ordre et le mouvement qu'on met dans ses pensées, mais la beauté qu'on infère dans leur expression. Avec le style tel genre qui, par sa gravité, semble extérieur à la littérature y prend place : l'éloquence de la chaire (Bossuet), du barreau (Berryer), de la tribune parlementaire (Royer-Collard). On peut se demander si cet élément esthétique n'est pas la vraie caractéristique de la littérature, des assemblages verbaux qui n'ont pas la faculté de nous émouvoir ni de nous charmer, mais qui le présentent, étant unanimement qualifiés de littéraires, voire par certaines écoles modernes de seuls littéraires [1].

La nécessité pour une suite verbale d'avoir du style, si elle se veut qualifiée de littéraire, pose la fameuse question de savoir si le théâtre fait partie de la littérature. La réponse est évidente quand le dramaturge s'appelle, pour nous borner à la France, Racine, Marivaux, Musset, Victor Hugo. Elle l'est moins lorsqu'il entend parler la langue de tout le monde, offrir une « tranche de vie ». Et cela nous dicte cette réponse à la question générale des rapports de la littérature avec la vérité : la littérature n'a pas pour objet la vérité, mais la stylisation de la vérité, ce qui est une tout autre chose.

DE LA LITTÉRATURE « POPULAIRE » DE LA LITTÉRATURE « POUR TOUS »

L'œuvre littéraire comportant en tant que telle une préoccupation esthétique, c'est-à-dire une activité de luxe, il s'ensuit qu'elle ne peut être réalisée, en principe, que par des hommes chez qui les besoins primordiaux de l'être humain sont pour quelque mesure satisfaits. Et, de fait, on ne voit pas que le travailleur, dont toute la vie s'épuise à gagner son pain et celui des siens, ait produit une seule œuvre littéraire. Je ne dis pas une œuvre émouvante.

Dois-je relever l'équivoque qui consiste à appeler littérature populaire des œuvres qui traitent du sort du peuple — exemple-type : *les Misérables* — alors que leur mode d'écriture n'a rien de populaire, mais est, selon la terminologie de maints docteurs, éminemment « bourgeois ».

Il est remarquable que la littérature à laquelle le peuple se montre sensible — la littérature « pour tous » — peut valoir par des qualités

1. D'où cette conception, que la littérature consiste essentiellement dans une activité de *jeu* (le « jeu des lettres », dit J. Paulhan.) Voir sur ces points notre *France byzantine*, chapitre II : « Essai d'une psychologie originelle du littérateur ».

esthétiques — tel sonnet de Ronsard, telle pièce de Hugo, telle page d'Anatole France — mais qu'elle propose toujours des idées ou des sentiments. Tous les éducateurs conviennent qu'une œuvre dont la valeur réside uniquement dans sa réussite esthétique — telle pièce de Baudelaire — est très difficilement sentie par l'homme du peuple. Ce qui ne veut pas dire qu'elle l'est par tout bourgeois.

Je crois inutile de réfuter la thèse de réunion publique, qui veut que le critérium du grand écrivain soit qu'il marche avec la société montante. Comme si le pire des réacteurs, Joseph de Maistre, n'était pas un maître du verbe alors que des croisés d'une ère nouvelle, comme Helvétius et d'Holbach, sont de purs grimauds. La préoccupation de l'avenir de l'humanité n'a rien à voir avec le talent littéraire, encore qu'ils puissent coexister. Exemple, Michelet.

LA LITTÉRATURE ET L'UNION DES HOMMES SIGNIFICATION DU PRIMAT QU'ON LUI CONFÈRE

Le style n'étant sensible que dans la langue de son auteur, il apparaît que la littérature, en tant que manifestation de style, est une manifestation éminemment nationale, aucunement propre à créer l'unité parmi les hommes des divers peuples. « *On soutient*, dit excellemment Chateaubriand, *que les beautés réelles sont de tous les temps, de tous les pays : oui, les beautés de sentiment et de pensée ; non, les beautés de style. Le style n'est pas, comme la pensée, cosmopolite ; il a une terre natale, un ciel, un soleil à lui* »[1]. D'où il suit que les œuvres littéraires qui unissent les peuples le font, non par leur style, mais parce qu'elles expriment des sentiments universels ; qu'elles y peuvent même mieux réussir quand elles n'ont pas de style (exemple : Romain Rolland), cependant que d'autres qui ont du style, mais n'énoncent pas, du moins expressément, de sentiments de cet ordre (Barrès), n'y atteignent point. But que d'ailleurs elles peuvent n'aucunement se proposer.

En tant que la littérature implique une préoccupation esthétique, le primat que lui confère une société signale sa religion pour l'exercice désintéressé de l'esprit et fait honneur à son idéalisme. Le sentiment esthétique, dit un ouvrage célèbre, constitue l'activité la plus réellement libre de notre psychologie[2]. Il va sans dire que la religion de la littérature n'a rien à voir avec l'intérêt qu'on porte à la personne des littérateurs, lequel peut tenir à la pure badauderie et être étranger à toute sensibilité esthétique.

JULIEN BENDA

1. *Essai sur la Littérature anglaise*, troisième partie, chapitre II.
2. Kant, *Critique du Jugement*, première partie, livre premier.

LA CROISIÈRE DU PÉTROLE

LE PÈLERINAGE DE TITUSVILLE

Où a-t-on, pour la première fois, perforé le sol pour en faire jaillir du pétrole? Et puisque, dit-on, c'est en Amérique, dans quelle région de l'Amérique? Et pourquoi dans cette région-là plutôt qu'ailleurs? Et comment est venue l'idée de ce projet à celui qui l'a conçu?

Telle est la chaîne des curiosités qui m'ont entraîné ce matin à Titusville. N'ayant fait que traverser New York, je me suis rendu directement à la *Pennsylvania Station*, où j'ai pris le premier train à destination de cette Jérusalem du pétrole américain, décidant que mon enquête débuterait par un pèlerinage.

Idée un peu romantique. Elle me vint à Paris lorsque j'eus l'occasion de feuilleter les premières pages d'un livre sur le colonel Drake, considéré comme le promoteur de l'industrie pétrolière américaine parce qu'il fora son premier puits en 1859. Un vrai roman d'aventures, et qui débute par une froide nuit de décembre, en l'an 1857, dans la campagne désolée de la Pensylvanie de l'Ouest.

« *La cloche de la chapelle presbytérienne venait de sonner dix heures et l'unique hôtelier de Titusville, mouchant une dernière fois la chandelle, allait se mettre au lit lorsque le roulement d'une chaise de poste le retint un instant immobile, attentif et l'oreille tendue...* »

Une atmosphère de mélodrame. Rien n'y manque. Ni le vent glacé soulevant la neige en tourbillons, ni le voyageur inconnu secouant le collet de son manteau pour en faire tomber les épais flocons, ni l'interrogatoire de l'aubergiste élevant sa chandelle pour éclairer le nouveau venu, dont le visage est encadré d'une épaisse barbe noire : Drake.

La poésie des commencements. Voilà ce que j'espère bien trouver ici : l'explication de ce premier geste de l'homme qui, obéissant à une intui-

tion mystérieuse, frappe de son pic un dôme rocheux enfoui dans le sous-sol de la ferme Watson pour y trouver du pétrole. Hasard ? Pour qu'il ait été incité à creuser le sol, Drake savait que le pétrole était utile, voire indispensable. Il fallait donc qu'on s'en fût déjà servi pour le juger et qu'on l'eût connu avant de s'en servir.

Ma chambre est au premier. Sur la table de nuit, entre deux lits jumeaux, une petite radio ronronne discrètement dans sa coquille de plastic. Rien n'évoque, dans cet hôtel confortable, l'humble auberge à l'enseigne de l'*American House*, où le voyageur, surgi des ombres de la nuit, était, en 1857, accueilli à la lueur d'une chandelle. Appuyant le front à la vitre, j'aperçois ce matin un garage dont les pompes étincelantes sont peintes aux couleurs de la marque d'essence qu'elles débitent : rouge annelé de vert pour la *Sinclair Gazoline* et blanc annelé de jaune pour la *Sterling Gazoline*. Sur le même trottoir, un magasin de T.S.F. est flanqué, à sa gauche, d'un marchand de chaussures.

Un succès, en somme, pour Titusville qui, en 1850, n'était qu'une humble bourgade de 275 âmes, aux ruelles boueuses et qui compte aujourd'hui 15 000 habitants. Mais... aurais-je passé une nuit en chemin de fer et parcouru plus de 500 kilomètres pour ne faire que cette constatation ?

***

R. J. Dawson est professeur d'économie politique à Titusville. Son accueil est cordial. Les premiers âges du pétrole américain ? Passionnants. C'est du Fenimore Cooper. Il me les contera. Mais auparavant, que j'accepte donc son invitation à déjeuner. On n'a pas si souvent l'occasion d'accueillir un Français, ici ! Et Dawson me pousse dans sa voiture. Son *home* est aux environs. En réalité, à 50 kilomètres. Trente-cinq minutes de course rapide sur une route rectiligne et glacée qui s'allonge devant le capot de la voiture : l'ancienne grande piste que suivirent les premiers Européens après avoir franchi les Appalaches, lorsqu'ils poussèrent plus avant vers l'Ouest.

Et l'histoire du pétrole américain commence avec ces premiers contacts entre Indiens et Visages Pâles. On échange de l'huile noire prélevée à la surface des marais contre des verroteries et de l'eau-de-feu. Les Blancs se servent du pétrole pour guérir les plaies de leurs chevaux ou graisser les moyeux de leurs chariots. Plus tard, en 1800, ils en vendront dans les villes comme baume « à tous usages ». C'est un remède jugé souverain contre les rhumatismes, les brûlures, les rhumes et les entorses.

Trente ans s'écouleront avant qu'un chimiste ait songé à le distiller. Mais alors, quelle découverte ! « L'extrait que j'ai obtenu en chauffant ce produit singulier, écrit J. B. Silliman, professeur de l'Université de Yale, est léger, inflammable et dispense une brillante lumière... »

Pourquoi n'essaierait-on pas de le brûler dans les lampes? On s'éclairait, dans ce temps-là, à l'huile de baleine. Mais en 1840, les baleines commencent à devenir rares, les stocks d'huile animale diminuent et les cours montent. Dommage que l'huile des Sénécas, distillée par Silliman, ne puisse être commercialement répandue sur le marché! En fait, les Indiens n'en prélèvent que fort peu à la surface des suintements. Mais l'idée ne vient encore à personne de forer le sol pour en extraire. Quand un Blanc creuse un puits dans la région, c'est avec l'espoir d'en tirer de la saumure, car les fermiers américains de l'époque consomment d'énormes quantités de sel. Il en faut pour la nourriture des bestiaux et pour conserver la venaison. Lorsque la saumure est souillée de pétrole (ce qui arrive fréquemment), cette trouvaille indésirable est considérée comme une malédiction de la Providence. Que faire de cette huile visqueuse et nauséabonde? Si on la décante pour la rejeter à la rivière, on fait crever les poissons et hurler les riverains. Et souvent, la torche d'un batelier dont une flammèche tombe à l'eau, par mégarde, allume un fleuve de feu.

Mais voici qu'un certain Samuel Kier, maître-saulnier près de Pittsburg, a soudain une idée en considérant son puits d'eau salée souillée d'huile : rejeter l'eau à la rivière et vendre le pétrole puisque ce produit saumâtre, lui a-t-on dit, est en tous points semblable à l'huile des Sénécas qu'on trouve chez les droguistes de New York? Toute marchandise est vendable. Simple question de flaconnage et de publicité. Confiant dans son projet, Kier fait imprimer des milliers de prospectus ressemblant à une banknote de 400 dollars et les fait distribuer dans le public. Le chiffre 400 est imprimé aux quatre coins du billet et indique la profondeur *en pieds* à laquelle on a trouvé, enfouie dans le sol, l'huile merveilleuse qui...

Jaillie des profondeurs secrètes de la terre
Pour apporter à tous la fleur de la santé
Est, aux maux des humains, le baume salutaire
Et le plus sûr garant de la prospérité...

L'élixir de vie est vendu 45 *cents*, dans son état naturel, sans altération ni coupage, dans un élégant flacon.

C'est le pétrole de 1849.

***

Or, admirez l'enchaînement des circonstances. Sept ans plus tard, en 1856, un de ces prospectus traînant sur un comptoir de boutiquier attire l'attention d'un avocat de New York qui flaire dans ce pétrole possibilité d'une bonne affaire. A cette époque, on commence, en effet, à mettre au point des lampes à huile minérale qui, malheureusement, répandent encore une odeur infecte ou explosent. D'un esprit entreprenant, notre avocat s'associe à un banquier, et comme on vient de signaler aux deux hommes la présence de suintements naturels en Pensylvanie, ils fondent,

non sans quelque audace, la *Compagnie du Pétrole de Pensylvanie*, louant à bail, pour quatre-vingt-dix-neuf ans, 50 hectares du terrain que possède Watson, meunier à Titusville. Un des actionnaires de la jeune Compagnie n'est autre qu'Edwin Laurentine Drake...

— Le colonel Drake?...

— Il n'a jamais été colonel, me répond Dawson brièvement. C'est un fils de petit fermier... Instruction primaire... A débuté à dix-neuf ans comme veilleur de nuit... On le retrouve quelques années plus tard chef de train sur la ligne New York-New Haven... Santé précaire... Une sorte d'illuminé... Ayant appris par hasard l'existence de la *Compagnie du Pétrole de Pensylvanie*, il y place ses 200 dollars d'économies. Plus encore que l'enthousiasme de ses fondateurs, la nouvelle Société inscrit à son actif une bonne idée : celle de creuser spécialement des trous dans le sol pour en extraire du pétrole. Et Drake est chargé de la réaliser. C'est pourquoi nous le voyons arriver, par une froide nuit de décembre, à Titusville et retenir une chambre à l'auberge de l'*American House*.

***

Avant de poursuivre son histoire, et puisque nous sommes arrivés chez lui, Dawson tient à me montrer le confort de sa maison neuve : la cuisine-laboratoire avec ses batteries de robinets chromés, le fourneau électrique à changement de vitesse et le sanctuaire étincelant du frigidaire. Sitôt le déjeuner terminé et le café bu, il m'entraîne dans la cave pour me faire apprécier les avantages du chauffage central au gaz naturel, la simplicité du brûleur et l'automatisme du thermostat qui entretient jour et nuit, par le simple jeu d'un bouton, les vingt degrés de la température ambiante.

Pétrole 1949.

Le temps presse. Il nous faut rentrer en hâte à Titusville puisque je désire tout visiter. Et que de choses à voir! L'emplacement du premier puits foré par Drake et le tube de fonte sur lequel est gravée la date du 27 août 1859, jour où le pétrole fit son entrée dans l'industrie américaine. L'ancien derrick de bois qui servit au premier forage... « Bien qu'il ait brûlé, il y a dix ans, me souffle Dawson à l'oreille, on l'a reconstitué avec une pieuse fidélité et l'on s'est scrupuleusement servi des clous qui appartenaient à la vieille charpente. »

Et la visite de ces lieux saints se poursuit à toute vitesse. Il me faut voir à présent le musée. Si l'on n'y trouve pas de trésors artistiques, il est riche de pièces à conviction. Son conservateur est à leur sujet d'une éloquence intarissable. Ce n'est pas un chartiste, mais un ancien ouvrier sondeur, qui, à l'âge de dix-neuf ans, avait déjà foré ses deux premiers puits. Après avoir travaillé pendant quarante ans, barbouillé d'huile et de boue, il a troqué sa salopette de coutil contre un complet veston. Grâce à lui, tous les outils, documents, maquettes, photographies, lettres,

factures, contrats qui évoquent les débuts de l'industrie pétrolière sont rassemblés, classés, étiquetés, rangés sous vitrine, exposés sur chevane ou présentés en panoplies.

Ici, alignés contre le mur, les premiers outils de forage. De vulgaires barres à mine, grossières et pesantes, déjà rongées par la rouille. Un peu plus loin, dans une autre vitrine, tous les engins d'éclairage connus à l'époque, depuis les chandeliers de fer jusqu'aux lampes perfectionnées à gaz de pétrole. Et puis, naturellement, un immense lot de photographies dont les négatifs sont précieusement conservés. On avait dépassé l'âge du daguerréotype. Que d'hommes barbus en redingote! La fixité de la pose leur donne un air si candide qu'on hésite à croire que ces businessmen d'alors étaient aussi coriaces en affaires que ceux d'aujourd'hui, dans leurs bureaux de Wall Street.

Au centre d'une grande salle, disposées sur des étagères, de magnifiques urnes de cristal gravées aux armes de l'État de Pensylvanie et qui contiennent tous les échantillons de brut ou de raffiné extraits des puits de la région depuis 1859. Ce sang précieux des profondeurs est tantôt d'une viscosité fluorescente, d'un vert brunâtre, presque noir, tantôt ambré et d'une fluidité étincelante comme de l'or liquide.

Et que de portraits de Drake! Que de lettres écrites de sa main, que de souvenirs personnels! Que de cannes de Drake! (il souffrait d'une faiblesse de l'épine dorsale). Tous ses objets intimes semblent faire ici l'objet d'un culte pour les 1 500 touristes qui défilent chaque jour, pendant la belle saison : son canif, son rasoir, sa brosse à dents, son peigne, sa montre...

Devant ses portraits imprimés sur des assiettes de faïence, on comprend aussitôt que ce n'était pas un génie, bien que la légende ait auréolé ce visage inexpressif, mais où brûle un regard d'halluciné .

Et Dawson me conte les débuts de cet homme en redingote noire, de ce pseudo-colonel qui se coiffe d'un chapeau haut de forme et n'a jamais creusé un puits de sa vie. Il embauche un terrassier. Premier échec. Le trou ouvert à la pioche se remplit d'eau. Drake, conseillé par un maître-saulnier de la région, apprend qu'un tube de fonte enfoncé dans la terre peut seul protéger l'excavation des méfaits du ruissellement. Il conçoit seulement alors ce qu'est un forage et commande une petite machine à vapeur. Suspendue par une poulie à un échafaudage de bois (le derrick), sa chaîne d'outils, que lui forgera un vieux puisatier nommé Smith, pourra effectuer ainsi son va-et-vient de bélier vertical. On met en marche le treuil à vapeur, et le percement commence à la vitesse d'un mètre par jour. Un dimanche, le 27 août 1859, alors que l'extrémité de la tige atteint la profondeur de 23 mètres, elle glisse d'environ 4 pouces dans une petite fissure. Smith, remontant ses outils, n'y prête aucune attention, mais le lendemain, ayant scruté l'intérieur du tubage, il s'aperçoit qu'un liquide sombre remplit le trou jusqu'à 1 mètre environ du

sol. Drake, aussitôt prévenu, se rend sur les lieux et s'aperçoit que le niveau ne cesse de monter. Ce liquide n'est autre que du pétrole et, quelques heures plus tard, il débordera à raison de 10 barils par jour.

Ainsi, un homme quelconque, petit employé de santé fragile sans connaissances techniques, mais habité par une idée fixe, intuition ou marotte, perce au bon endroit une capsule imperméable au-dessous de laquelle, depuis des centaines de millions d'années, attend une énergie naturelle qui, en moins d'un siècle, va accélérer le rythme de la machine humaine, raccourcir les distances en créant de la vitesse et transformer le monde.

Comme je demande à Dawson si Drake comprit la portée immense de sa découverte :

— C'était un homme flegmatique, me répond-il, il ne manifesta aucun enthousiasme exagéré. Peut-être, quelques semaines plus tard, lorsque la foule des chercheurs de pétrole se rua dans la région de Titusville, Drake eut-il le sentiment d'avoir été un précurseur, mais il est certain que, très vite, il cessa de jouer un rôle dans la jeune industrie qu'il avait créée et dont d'autres que lui surent immédiatement tirer de gros profits.

— Que devint-il par la suite ?

— Juge de paix, répond Dawson sans sourciller. Puis il abandonna la magistrature pour se lancer dans une nouvelle affaire de pétrole, spécula malheureusement, perdit tout son avoir et, victime d'une névralgie dorsale, termina sa vie en 1880 dans un fauteuil de paralytique, ayant jusque-là subsisté assez misérablement, grâce à une petite pension que lui versait l'État de Pensylvanie.

***

Bras dessus, bras dessous, nous nous promenons tous deux à présent dans le parc, autour de la pelouse circulaire près de laquelle s'élève le granit d'un monument, énorme monolithe de 30 tonnes avec inscription dédicatoire.

Hommage de la reconnaissance nationale à Drake. Non parce qu'il découvrit le pétrole connu sur la terre depuis des millénaires, mais parce qu'il eut l'idée de le chercher et la chance de le trouver là où il était.

Revenant à toute vitesse vers New York par le *Pennsylvania Railroad*, j'irai interroger, dans la géante basilique du Rockefeller Center, des gens qui me feront comprendre ce que les Américains en cinquante ans ont réussi à faire de ce pétrole. Et déjà ils me répondent qu'il faut aller au Texas, l'État-vedette qui, dans la production du pétrole d'aujourd'hui, tient la tête du peloton avec 820 millions de barils par an [1].

1. 7 barils font environ 1 tonne.

LA SONDE

— Est-ce la première fois que vous en voyez une? demande Lattimer.

— Oui, dis-je, de près... c'est la première fois.

Et je reste ainsi pendant quelques secondes, le cou renversé et la bouche ouverte, considérant cet entretoisement léger de cornières, haut comme une maison de quinze étages, ce phare métallique ancré au grand large du bled.

Car c'est d'abord vers le ciel que l'attention est attirée, vers le couronnement de cet échafaud aérien dont les perspectives fuient en s'amenuisant jusqu'au sommet où tournent des poulies. A mi-hauteur, sur un étroit palier, un homme attend, jambes ballantes. Il a une insouciance de gabier grimpé à la hune et, à le regarder, je suis pris de vertige. Se détachant sur un fond glissant de nuées, toute la structure semble pencher comme si elle allait se renverser les pieds en l'air, entraînant avec elle son appareillage de filins auxquels est suspendu un mouffle qui balance au-dessus de ma tête un énorme crochet d'acier.

— Nous sommes ici au S.H.14, dit Lattimer, l'un des huit puits en forage dans ma division. C'est le plus près de la route. L'équipe travaille ici depuis cinquante jours et doit être arrivée aux environs de 8 000 pieds [1].

— Combien faut-il de temps pour forer un puits?

— Tout dépend de la profondeur à laquelle se trouve le gisement et de la nature du terrain dans lequel on travaille. La pénétration n'est pas fonction de la durée des travaux. Ici, dans cette région, la couche des sables imprégnés se trouve à 12 000 pieds environ. Il faudra cinq mois pour l'atteindre.

Nous avions quitté Midland le matin même, traversé Odessa et nous devions coucher le soir à Hobbs. Ces noms de jeunes villes n'évoquent rien dans l'âme française d'un voyageur qui, comme moi, ayant quitté Paris six jours auparavant, a survolé l'Atlantique pour atterrir à New-York, roulé en Pullman vers le Nord, en direction de Pittsburg, respiré un coup d'air froid en Pensylvanie avant de glisser en avion sur dix degrés de latitude pour être déposé sur une plate-forme de ciment d'où une voiture m'a fait absorber des kilomètres de piste rectiligne. La journée s'achève sous un ciel incolore, dans ce paysage nul où tout ne me semble être que solitudes, distances, immensités poudrées à frimas. Descendu de voiture, je viens de traverser un chantier où les semelles s'engluent dans de la boue molle; j'ai enjambé des poutres et des faisceaux de tubes et, après avoir dépassé une cabane en planches, je suis arrivé au pied du chevalement. La machinerie est là. Quant à moi, je suis quelque part dans l'ouest du Texas.

— Eh bien? demande Lattimer.

— Eh bien! dis-je, où est le trou?

1. 2 420 mètres.

***

Le trou est au centre de la plate-forme, mais on ne peut s'en approcher pour le moment, car trois hommes travaillent autour.

— Vous ne verrez pas grand-chose : rien qu'un peu de boue liquide d'où émerge l'extrémité de la tige de forage.

Ainsi, de cette cavité qui s'enfonce à 2 500 mètres dans le sol, on ne peut apercevoir que l'orifice, et le mot de profondeur, qui, ici, commande tout, est aussi dépouillé d'existence évocatrice qu'une abstraction. Anxieux de plonger un regard au fond de cet abîme tubulaire, on s'imagine, lorsqu'on n'en a jamais vu, qu'un puits de pétrole est un trou au-dessus duquel, en se penchant, on pourra découvrir quelque chose. Erreur.

Je considère alors les trois hommes accroupis au centre de la plate-forme. Leur visage placide et sérieux est casqué de métal. Ils sont vêtus de toile épaisse, gantés de cuir, bottés de caoutchouc. Leurs genoux et leurs bras nus sont gainés de boue. Ils ne parlent pas. A quelque distance, un quatrième compagnon, debout près d'un treuil où s'enroulent des câbles et surveillant de l'œil l'aiguille d'un manomètre, est prêt à manœuvrer ses leviers. C'est le sondeur. Au signal, les hommes se sont relevés. L'un d'eux lève la tête et fait un geste du bras auquel répond l'homme-matelot perché dans sa hune. Des engrenages rugissent et la plate-forme vibre comme le pont d'un torpilleur qui force de vitesse. Le travail vient de reprendre.

Lattimer approche sa bouche de mon oreille :

— Changement de trépan! hurle-t-il. On fait ça ici deux ou trois fois par jour!

— Pourquoi? dis-je de toute la force de mes poumons.

— A cause des dents qui s'usent en attaquant la roche!

Il a vociféré d'autres mots encore, mais je ne comprends pas ce qu'il explique et je préfère tendre le cou pour essayer de voir. Tout commentaire assourdi par les grincements de la machine m'apparaît pour l'instant inutile.

Solidement coincée par des griffes de fer, une tige creuse émerge du trou au pied des trois hommes tandis qu'au-dessus de leurs trois têtes descend avec rapidité l'énorme crochet auquel sont suspendus des étriers. Les *rough necks* [1] s'emparent de ce clavetage qui se balance doucement. Ils agrafent les étriers à l'extrémité de la tige, puis la dégagent de ses coins, qui sont aussitôt rejetés sur la plate-forme. Epiant leur manœuvre, l'homme du treuil embraye instantanément ses leviers, et la tige de forage est extraite lentement du trou, lavée de boue liquide. On vient d'en sortir une longueur d'environ 30 mètres en comptant trois joints, puis, lorsque

1. Littéralement : cous rugueux. On appelle ainsi les ouvriers qui travaillent sur la plate-forme d'un puits.

l'extrémité supérieure du tube arrive au niveau du balcon aérien, le mouvement ascensionnel s'arrête. Les agrafes d'acier sont replacées et coincent de nouveau la tige pour l'empêcher de redescendre. On la cravate à trois tours d'un câble de chanvre dont un bout est amarré à un cabestan. Le cabestan tourne, le joint se dévisse et le tronçon de 30 mètres, suspendu en l'air, est happé à ses deux extrémités pour être rangé verticalement dans un angle du derrick, à côté des autres tiges déjà extraites du sol. Il y en a une centaine d'autres à retirer avant de récupérer le trépan.

Lattimer m'a fait signe de le suivre. Il veut me montrer les trois Diesel de 1 500 chevaux et toute la machinerie avec ses énormes pignons entraînant les doubles chaînes à rouleaux dont les maillons sont aussi gros que le poing. Tout ici n'est que rotation. Au lieu d'être émietté comme autrefois sous la pression répétée d'un lourd burin à bout tranchant, semblable à ceux qu'on voit au musée de Titusville, le roc est aujourd'hui perforé par le trépan, qui tourne comme la fraise d'un dentiste, à 3 kilomètres sous terre.

— On vous le montrera tout à l'heure!

Je hoche la tête.

Les hommes me semblent jouer ici avec des engins mécaniques dont le poids et les dimensions exigent d'eux une attention incessante. Ce qu'ils manient de leurs mains gantées, ce qu'ils vissent et dévissent à l'aide d'un outillage spécialement adapté leur est présenté ou enlevé par de monstrueux robots dociles à leur volonté, mais qu'une fausse manœuvre suffirait à transformer en ennemis redoutables. Le danger règne là, camouflé, mais permanent. On ne peut s'en protéger que par des réflexes eux-mêmes déclenchés par une vigilance extrême de la pensée. Ce matériel de clés massives, de pinces, de leviers, de filins est si lourd qu'en le laissant échapper, l'un de ces hommes risquerait d'écraser le pied ou de fracturer la jambe de son voisin. Aussi le mouvement de l'un, ajusté avec précision, prolonge-t-il le geste de l'autre. Nulle hésitation. On se comprend d'un hochement de tête ou d'un clignement d'œil, et quand l'équipe s'empare d'un lourd tube d'acier, elle est dirigée avec précision par l'homme du treuil qui soulage la charge au moment opportun ou laisse filer doucement quelques pouces de câble pour qu'on la repose à terre sans heurt, près du faisceau des autres tiges.

Nous revenons sur la plate-forme. La sonde est à présent presqu'entièrement sortie du trou. On l'a dévissée par sections de trois tubes, et un paquet d'acier haut de trente mètres s'accote, amarré verticalement aux flancs du derrick.

— Et maintenant, regardez bien! dit Lattimer.

Ruisselant de boue, le trépan vient d'émerger, informe dans sa gangue de mastic bleuâtre. Le treuil stoppe, arrêtant l'ascension de l'outil à une hauteur d'épaule d'homme au-dessus de l'orifice à présent dégagé. Le bloc usé est aussitôt dévissé de son socle et remplacé par un trépan neuf.

— Chacune des trois mâchoires coniques de cette fraise d'acier, dit Lattimer, est mobile autour d'un axe. (Il les fait bouger du doigt.) La rotation de la tige de forage en faisant tourner le trépan entraîne ces cônes dont les crocs rongent la roche et la réduisent en poussière. Pour accentuer la morsure, on exerce sur l'outil une pesée exactement calculée d'après la nature de la formation dans laquelle on travaille. Autrement dit, on pèse plus en terrain dur et moins en terrain mou.

— Et les déblais ? dis-je.

***

Dame, lorsqu'un terrassier creuse un trou, il lui faut fréquemment abandonner la pioche pour rejeter à l'extérieur les déblais avec sa pelle. Encore opère-t-il dans une excavation où ses mouvements sont libres, et non dans un boyau dont le diamètre est plus étroit qu'un corps d'homme, et dont on poursuit la sape à des kilomètres sous la terre.

La technique du forage exige des années d'études théoriques et pratiques. Mais sans entrer dans les détails, on peut en comprendre le principe. Lattimer soulève le lourd trépan qu'on vient de retirer du trou et qui gît encore sur le plancher. Les dents d'acier en sont usées, leurs arêtes aplaties. Il me désigne les ouvertures qui s'ouvrent sous les mâchoires comme des ouïes. L'outil est creux.

— La tige de forage également, dit-il, et comme elle est reliée à une pompe dont vous apercevez le tuyau flexible accroché à la charpente du derrick, on injecte dans le creux de la tubulure une boue fluide qui descend jusqu'au fond du trou, traverse le trépan, ressort par dessous et remonte, grâce à la forte pression qu'elle subit, dans l'espace annulaire compris entre la tubulure et les parois du trou.

Et comme je le regarde sans mot dire :

— Au début, dit-il cordialement, j'étais, comme vous, assez surpris de voir un trou rempli d'eau boueuse. Mais le rôle que joue cette eau dans toute opération de forage est essentiel.

— Pour quelle raison ?

Pour trois raisons qu'il va me donner. D'abord, la rotation du trépan et de la tige dégage une chaleur considérable. Il faut combattre cet échauffement par une circulation incessante de liquide. Ensuite, cette boue sous pression entraîne les déblais de roches pulvérisées par le trépan et les fait remonter en surface, où elles sont déversées dans un bassin de décantation. Cette même boue, enfin, injectée dans les fissures, colmatera les terres au bord du trou et les empêchera de s'ébouler.

— Je suis bien forcé de vous croire sur parole, dis-je avec un sourire, puisqu'on ne peut rien voir !

— Voir, voir... Tous les visiteurs sont les mêmes. Comment leur montrer ce que nous ne voyons pas nous-mêmes. On travaille en aveugle dans un puits de pétrole, ou, plus exactement, grâce aux observations d'appareils que vous connaîtrez un jour et qui sont scientifiquement

interprétées. Ce S.H.14 peut très bien se révéler « sec ». Si le trépan n'atteint que la calotte supérieure du gisement, il ne fournira que du gaz ; si la sonde perfore la roche sous le gisement de pétrole, il ne fournira que de l'eau salée. Croyez-moi... tout hasard n'est pas encore totalement écarté de ce jeu-là. C'est ce qui en fait d'ailleurs l'intérêt.

Tandis qu'il parle, le tubage regraissé, revissé est rengainé dans le sol, élément par élément, comme une lame dans son fourreau. L'opération sera longue et nous n'aurons pas le temps d'attendre qu'elle soit terminée. J'en verrai d'autres ailleurs.

Lorsque tout sera remis en place et que le trépan reposera au fond du trou, la pompe remise en marche injectera sa boue dans le tubage jusqu'à ce qu'elle ressorte et coule dans le bassin de décantation. A ce moment-là, les trois moteurs seront embrayés, les chaînes de transmission se raidiront, entraîneront les pignons, et le plateau du rotary commencera de tourner avec la tige carrée à laquelle est vissée toute la tubulure. Celle-ci agira sur le trépan dont les fraises d'acier recommenceront à grignoter leur chemin dans l'épaisseur du roc...

Le crépuscule nous enveloppe de son opacité terne. Nous avons quitté la plate-forme et pataugeons dans la boue du chantier. Mais avant que la nuit ne soit complètement venue, voici que, brusquement, le décor s'illumine et que le derrick étincelle de tous ses feux, comme pour une fête. Sous le cône des projecteurs, une éblouissante clarté fait reluire le métal de la plate-forme, où des ombres s'agitent. Près de nous, dans la cabane de planches, un ingénieur travaille, penché sur des chiffres. Puis la route est balayée par un faisceau de lumière et l'on entend gronder le moteur d'un camion. Il amène à pied d'œuvre les hommes de la relève et ramènera à Hobbs ceux de l'équipe descendante lorsqu'ils auront passé les consignes. Chaque équipe de 7 hommes fait ses huit heures. La nuit n'interrompt rien! Le travail est continu.

— Dites-vous bien que c'est un effectif minimum, précise Lattimer. Le sondeur, et l'homme du treuil, les trois compagnons affectés au tubage, le gabier de la hune et le préposé à la chaudière suffisent lorsque rien d'anormal ne se produit. Mais il ne se passe pas de jour où un incident technique ne retarde l'avancée du trépan. Chaque minute d'arrêt coûte alors beaucoup d'argent et, dans certains cas, il est plus économique de faire venir une équipe de secours composée de dépanneurs entraînés.

Revenu près de la voiture, je demeure immobile, saisi par la grandeur du spectacle. Le S.H.14 répand ses feux dans la nuit et, détournant mon regard, je vois à présent des centaines d'autres derricks ancrés dans cet océan de ténèbres comme autant de tourelles cuirassées. Chacune d'elle est une sonde plantée dans l'épiderme terrestre pour en sucer l'énergie planétaire.

— Il y a 2 000 forages dans la région, dit Lattimer.

Et il ajoute posément :

— A 21 hommes par plate-forme, cela fait un effectif de 42 000 tra-

vailleurs. Un derrick comme celui-ci, capable de descendre le trépan à 12 000 pieds, coûte environ 250 000 dollars. L'exploitation du gisement dans son ensemble a donc exigé dans ce secteur une première mise de fonds de 500 millions de dollars. Ajoutez, pour chaque derrick, 1 500 dollars de frais par jour en main-d'œuvre et en matériaux. Ces chiffres varient, naturellement selon la profondeur des puits. Drake a trouvé le pétrole, en 1859, à 27 mètres. Mais aujourd'hui, la sonde perfore jusqu'à plus de 5 000 mètres.

— Et pourra-t-on descendre plus loin encore?

Lattimer hésite à me répondre. L'avenir l'apprendra. Pour l'instant, la résistance des tiges de forage ne permet guère de dépasser les records atteints. Il faudrait, en outre, étudier un treuil et tout un équipement mécanique beaucoup plus résistant.

— Songez que 5 000 mètres de tiges de forage pèsent un peu plus de 100 tonnes et que tout ce poids doit être suspendu par des câbles d'acier aux poulies du treuil. Il y a dix ans, ce que nous réussissons couramment aujourd'hui eût paru irréalisable, mais la résistance de certains aciers permet aujourd'hui d'envisager un jour une descente jusqu'à 6 000 mètres.

Hobbs est encore à 40 kilomètres ; nous devons y dîner et y retenir notre chambre pour la nuit. Lattimer regarde sa montre.

— Partons-nous?

Il n'a pas l'intention de rester plus longtemps l'estomac vide et de coucher ici, en rêvant à la belle étoile.

DANS LE DOMAINE DE L'OPAQUE

Pourquoi le doigt de la Fortune s'est-il posé dans cette région du Texas Ouest plutôt qu'ailleurs? Un Français débarqué de son vieux continuent formule tout d'abord cette question un peu amère. Mais elle semble mal posée.

Lorsqu'on examine une carte pétrolière du Nouveau Continent, les taches vertes ou rouges qui représentent des gisements d'huile ou de gaz naturel marbrent l'ensemble du territoire des Etats-Unis, aussi bien au Texas qu'en Californie, en Louisiane qu'en Pensylvanie et dans une quinzaine d'autres états de la Fédération. Or, elles sont localisées précisément dans des régions qui, toutes, à des âges plus ou moins reculés, ont été baignées par les eaux des mers antérieures.

— Comment expliquez-vous, ai-je demandé à un géologue texan, puisque le pétrole exsude des roches sous-marines, qu'on l'ait découvert sous un continent?

— Parce que, m'a-t-il répondu, les continents ne sont que relativement fixés. Leur configuration actuelle n'est pas celle d'autrefois et ne demeurera pas immuable. L'Amérique du Nord, par exemple n'a modifié pas moins de quinze fois sa structure au cours de 500 millions d'années.

Et pour me convaincre, il m'en fait voir aussitôt cinq cartographies

différentes. Ce ne sont, en vérité, que des ébauches de profils supposés à différents âges, mais on peut en conclure que le visage « ordovicien » des États-Unis (vieux d'environ 400 millions d'années) n'offre aucune ressemblance avec son visage « quaternaire », qui est encore celui de nos jours ; et qu'une vaste mer reliant alors les deux océans n'y laissait émerger à peine, à ces époques reculées, qu'un dixième des terres actuelles.

— Imaginez, dit-il, que, soulevé par des plissements mécaniques, le fond de cette mer se soit, au cours des temps, insensiblement exhaussé et vous comprendrez que le pétrole qu'il contenait, de sub-océanique soit devenu sub-continental.

Cette constatation ramène la pensée à des processus d'ordre géologique dont il est indispensable que le lecteur ait quelque notion pour comprendre d'abord que la présence du pétrole dans le sous-sol d'un pays ne tient pas du miracle ; ensuite, qu'il n'est pas exclu d'en découvrir dans beaucoup d'autres régions disséminées sous toute la surface de l'écorce terrestre.

***

On m'avait dit naguère que la formation du pétrole s'expliquait par la distillation en vase clos de boues organiques enfouies à de grandes profondeurs sous le plancher des mers.

On me dit à présent que les mers se sont retirées, que le plancher a émergé et est devenu continental...

— Ceci ne m'explique toujours pas comment cette sueur d'hydrocarbures s'est rassemblée en nappes de pétrole exploitable!

Mais le mot de « nappe » est malheureux. Il menace d'arrêter net les propos de mon géologue américain. C'est une hérésie qu'il ne faut plus que je commette à l'avenir. Le pétrole n'existe jamais en nappes. Il imprègne des gisements.

— Prenez en main ce bloc de grès, dit-il, en déficelant un sac où se trouvent rassemblés quelques échantillons minéraux, ne vous semble-t-il pas dur et solide?

— Sans aucun doute.

— Eh bien, détrompez-vous, car si l'on en prélève une coupe pour l'examiner au microscope, on constate que ce grès est, en réalité, une éponge de pierre dont le tiers du volume est formé d'alvéoles où peut se loger un liquide. Il en est de même pour toutes les roches sédimentaires. On les appelle ainsi parce que, sous la formidable pression des sédiments qui se sont accumulés pendant des centaines de millions d'années, les couches les plus basses de ces boues organiques sont devenues peu à peu dures et compactes. Diminuant de volume, elles ont expulsé mécaniquement tout le fluide dont elles étaient imprégnées. En imperceptibles gouttelettes, ce fluide n'a pu s'échapper qu'en s'infiltrant à travers les parois de roches moins dures ou moins compressibles, plus sableuses

ou formées par des myriades de microfossiles noyés dans le ciment des matériaux détritiques.

Expulsé toujours plus loin par les pressions qui le sollicitent en poussant derrière lui d'autres molécules, mobile en raison des gaz qu'il contient en dissolution, entraînant avec lui l'eau salée qui l'accompagne dans son voyage, le pétrole, grâce à sa densité plus faible, cherche à s'évader vers le haut et poursuit ainsi une marche aveugle, orientée dans l'axe des moindres résistances à travers l'épaisseur de la croûte terrestre.

Approchant de mon nez le morceau de grès, je l'ai instinctivement flairé :

— Il sent le pétrole, dis-je.

— Parce qu'il en contient. Les grès, les calcaires, les sables sont d'excellents réservoirs où le pétrole peut trouver un refuge parfois à des distances considérables du lieu où il s'est formé, après une lente migration qui ne connaîtrait point de fin si elle n'était le plus souvent interrompue par un obstacle. Qu'une couche d'argile, ou de marne, ou de toute autre roche imperméable oppose à cet exode son veto, et c'en est fait du voyage. Ne pouvant plus revenir en arrière puisqu'il continue à subir les pressions qui l'on amené jusque-là, mais ne pouvant pas davantage s'échapper en haut ou en avant devant une paroi qui lui interdit tout passage, le pétrole reste bloqué dans un cul-de-sac.

— Pendant combien de temps?

— Si l'on peut, à la rigueur, évaluer l'âge géologique de la prison, grâce à l'examen des fossiles qui se trouvent cimentés dans les parois, il est presque impossible de fixer la date à laquelle le prisonnier s'est laissé prendre au piège. De plus, sous l'influence des plissements ou des effondrements de l'écorce terrestre, les murailles ont pu se disloquer. Le pétrole s'est alors déplacé. Parfois même, il s'est échappé par des failles naturelles pour apparaître spontanément à la surface de la terre sous la forme de suintements qui sont des indices... Le plus souvent, comprimé dans son éponge de pierre et pressant sur son couvercle imperméable, il attend qu'on vienne le délivrer. Qu'on perce le couvercle et le pétrole, libéré, jaillira avec force, entraînant parfois avec lui gaz et eau salée... Notre rôle, à nous, est de déterminer avec le plus d'exactitude possible l'endroit où devrait se faire la ponction, car un forage de profondeur moyenne coûte aujourd'hui plusieurs centaines de milliers de dollars. Il faut enfouir dans le sol, par tonnes, de l'acier, du ciment, des acides, des boues. Une machinerie compliquée (nous l'avons vue), que surveillent jour et nuit des équipes d'ouvriers spécialisés, plonge, suspend, retire des kilomètres de tubes et de tiges. A mesure qu'on *descend*, il faut aveugler les voies d'eau, vaincre la pression des gaz, colmater, cimenter, ausculter la roche, isoler une couche d'une autre et n'aventurer le trépan à la verticale qu'en sachant exactement où il va, la nature des formations qu'il pénètre, les obstacles qui peuvent faire dévier sa route ou arrêter sa progression.

Reconnaissance d'aveugles. Aux géologues modernes qui travaillent, non seulement avec leur petit marteau, mais au microscope, à l'oscillographe et aux instruments électroniques, de guider le cheminement de la sonde dans l'inconnu des ténèbres. Ils vous dessineront aujourd'hui un portrait du sous-sol avec autant de précision qu'un paysage de surface. Privilège de spécialistes.

J'en ai vu auxquels la lecture d'une cote ou le décrochement d'un profil, lorsqu'ils suivaient le contour de collines, de vallées et de plateaux souterrains, donnaient des émotions d'explorateurs.

A suivre ainsi, à la pointe du crayon, un filon rocheux ou la crête d'une montagne, ils voyageaient, par imagination, dans le royaume de l'opaque. Ils dressaient la carte de l'invisible.

DES HOMMES NOUVEAUX

C'est le mot qui vient aux lèvres lorsqu'on prend contact avec les habitants de cette région qui est baptisée par les géologues du pétrole : le bassin permien.

Mais d'abord, où sommes-nous, en surface, s'entend? Dans une immensité plate et qui, à cette époque de l'année, est plus dénudée qu'une steppe. Pas un vallonnement dans cette partie du Texas. Pas un mamelon boisé. Rien que de l'espace qu'on parcourt à 100 à l'heure sur une piste de ciment.

De distance en distance : une ville. Mais là encore, il faut s'entendre sur les termes. La ville est, ici, une route qui continue et au bord de laquelle des maisons ont soudain apparu. Maisons basses à deux étages, de briques ou de bois, rapidement construites, pavoisées d'enseignes et dont les rez-de-chaussée ne sont que vitrines où s'entasse un amas de pacotille étincelante. Tout n'est ici que bois neuf et ciment frais, que vernis et céramique. D'un lotissement sont nées (la veille, semble-t-il) des transversales qui découpent un damier de rues encore sans façades, mais dont les caniveaux sont déjà équipés de câbles, de conduites et de fils téléphoniques. La rapidité de l'essor est ahurissante.

En 1940, Midland, pour prendre cet exemple, ne comptait que 9 000 habitants. Aujourd'hui, sa population a quadruplé. Hôtels, garages, parkings, parcs à essence, *drugstores* se sont coagulés à tous les carrefours. On me montre un fronton de staff décoré de rampes au néon : le futur théâtre. Lorsqu'on en franchit le seuil, on entre dans un terrain vague. L'envers du fronton n'est qu'un gigantesque écran de cinéma à ciel ouvert. Ni salle, ni orchestre; ce qui n'a aucune importance puisqu'on regarde la projection du film sans sortir de sa voiture.

Quelques villas encadrées de pelouses et bâties à grands frais ébauchent une sorte de quartier résidentiel. La plus jolie appartient à la veuve d'un éleveur, sur les prairies duquel ont été forés cinq puits de pétrole depuis dix ans. C'est la plus ancienne citoyenne de Midland, ce qui

ne signifie pas grand-chose, car la ville, plus jeune qu'elle, en est encore au stade de l'adolescence.

Devant la magique effervescence de cet accroissement urbain, le nouveau venu est envahi d'idées contradictoires. Il cherche à définir les habitudes des nouveaux citadins. Logent-ils dans ces chantiers ? Où sont donc leurs bureaux ? Quels sont les lieux de leur travail ou de leurs plaisirs ?

On me répond que la plupart des habitants de ces jeunes villes, dont la population a augmenté depuis quelques années de 200 p. 100, logent, pour la plupart, dans des *tourist cabins*, sortes de baraquements provisoires à deux chambres, édifiés au bord de la route et qui se louent à la journée pour 2 ou 3 dollars, à ces citadins non encore fixés. Arrivés la veille, ils peuvent, en effet, repartir le lendemain. Leur séjour n'est fonction que de leur travail. Humanité jeune, ardente, mobile qui ne se rassemble que dans les restaurants ou le patio style néo-mexicain des hôtels, pour se disperser de bon matin, après un rapide breakfast, à 50 ou 100 kilomètres à la ronde, là où les appelle le *business* de chaque jour.

Ce *business*, c'est le pétrole.

***

La prospérité, ici, jeune de trente ans est née du rapport des géologues qui ont reconnu un jour que le bassin permien du Texas-Ouest, débordant sur la frontière orientale de l'État de New-Mexico, était une structure pétrolifère de premier ordre devant se révéler rapidement très productive.

Comment l'ont-ils su ? Ceci est une autre histoire que nous aurons l'occasion de nous faire raconter par la suite. N'en retenons ici que la conclusion. Une région, considérée jusqu'alors comme demi-stérile en surface, se révèle, après avoir été auscultée, grâce aux méthodes modernes de la géophysique, contenir en profondeur des gisements considérables de pétrole dans des couches de sédiments accumulés pendant 250 millions d'années sur le fond d'un ancien plancher marin. L'épaisseur comprimée par l'énorme pesée du temps est fantastique. Les Compagnies sont alertées. On procède aux premiers *wildcats* ou forages d'exploration. Ils confirment les espérances. Déjà, le pays est sillonné en tous sens par des agents dont le rôle est d'obtenir l'octroi de concessions.

Or, à qui appartient le sous-sol aux États-Unis ? Au propriétaire du sol. Une nuée de courtiers, de démarcheurs, d'agents ou de mandataires s'abat sur l'immense pays. Il faut sans délai se mettre en rapport avec les tenanciers du sol et s'efforcer de leur faire signer un contrat aux termes duquel ils accorderont à une Compagnie ou à une entreprise le droit de perforer leur terrain pour en extraire l'huile précieuse.

Ainsi se délimitent les champs de production, de superficie variable,

où se plantent les premiers derricks, et la naissance de ces chantiers va commencer à bouleverser la structure du pays.

A ce pays, en effet, il faut à présent de grandes routes solides capables de supporter le charroi des tonnes d'acier que nécessite le forage. Il lui faut des hommes pour incruster dans le sol ces géants suçoirs, et non seulement des manœuvres, mais des ouvriers spécialisés importés des régions voisines. Il faut des contremaîtres pour commander ces hommes, des ingénieurs pour diriger les opérations, des géologues et des chimistes pour en apprécier les résultats.

Où vont donc vivre tous ces gens-là? Comment vont-ils se nourrir, se vêtir, se distraire? En un mot, s'établir? Beaucoup d'entre eux entendent se fixer pour de longues années. Ils ont fait venir leur femme et leurs enfants. Celles-là ne peuvent se contenter longtemps des *tourist cabins ;* ceux-ci doivent aller à l'école.

Ainsi tous les problèmes se posant à la fois à l'ombre des derricks vont accélérer la métamorphose. Mais à qui incombe le soin de les résoudre? Est-ce à l'État? Au Gouvernement du Texas ou de New-Mexico? De quels budgets disposeraient-ils donc pour mettre en valeur une richesse encore hypothétique?

Toutes ces questions, le voyageur, ici, les pose pour se distraire de la monotonie des longs rubans de route asphaltée qu'ourle le cuivre pâle des fils du télégraphe.

Lattimer, au volant de sa voiture, près de moi, y répond. Mais plus éloquemment encore que lui, certaines pancartes, certaines clôtures entrevues au passage. La région, ici, est étiquetée au nom de la *Humble*, de la *Shell*, de la *Texas*, de la *Gulf*, dont les quartiers divisionnaires ont posé en plein bled leur bloc de briques neuves. Dans ces bureaux, où les secrétaires, les dactylos, les téléphonistes, les cartographes travaillent comme en ville, s'élaborent les programmes de production, d'habitation, d'alimentation, de distribution, de distractions.

Toujours le pétrole. Ayant drainé dans le secteur 210 000 habitants nouveaux en moins de trente ans, il lui faut résoudre les problèmes que pose cet afflux de population.

Pas de vieillards, heureusement. Rien que des économiquement forts, pourvus d'une fonction, d'une activité, d'un *job* qui les font vivre et bien vivre.

Grâce à leur présence laborieuse, un *no man's land*, où rien n'existait jadis, se métamorphose un peu plus chaque jour en un pays prospère, avec une accélération qui est le propre de la vitalité américaine.

GEORGES LE FÈVRE

LES AVENTURES D'ADOLPHE DE MARBOT

TOUT le monde connaît Marcellin de Marbot, l'auteur des *Mémoires*. Ce brillant cavalier de la Grande Armée nous a laissé des souvenirs — peut-être pas toujours très exacts, ni très modestes — mais qui comptent parmi les documents les plus précieux de notre histoire militaire. Si, à la dernière page de son œuvre, on consulte ses états de service, il semble que cet intrépide hussard fut un être exceptionnel, qui courait le monde sans arrêt, cherchant partout plaies et bosses.

Et pourtant, parmi les siens, Marcellin de Marbot passait pour un gros garçon calme, rangé, peu aventureux. La tête folle, le diable à quatre, l'authentique casse-cou, c'était son frère Adolphe, le prodigieux voyageur. Qu'était-ce, en effet, que l'Europe et les quelques centaines de lieues que parcourait chaque année la Grande Armée pour ce Français déchaîné qui n'hésitait pas à faire le tour du monde chaque fois qu'il y avait des coups à échanger.

C'est dans les *Mémoires* que le maréchal Canrobert dicta à Germain Bapst que l'on trouve les seules pages qui puissent nous renseigner sur ce Marbot inconnu. Marcellin de Marbot, lui, ne nous parle qu'une fois ou deux, et tout à fait incidemment, de son frère dans ses *Mémoires*. Il semble même en être quelque peu gêné. C'est qu'Adolphe, il convient de le reconnaître, avait pris dans la vie militaire un assez mauvais départ qui le rendait plus que compromettant.

A l'heure où son père et son jeune frère se rendaient à Gênes, où bientôt ils allaient être bloqués sous les ordres de Masséna, et où le premier devait mourir, Adolphe de Marbot, que l'on destine à l'Ecole Polytechnique, s'évade de la pension et va s'engager. Pour ses débuts, il servira sous les ordres de Lefebvre, le mari de la célèbre madame Sans-Gêne, qui a connu son père au début de la République. Intelligent, vigoureux et beaucoup plus instruit que la moyenne des recrues, Marbot est bien vite sous-lieutenant. Bernadotte, qui estimait beaucoup le général Marbot père, le prend comme aide de camp. Le futur roi de Suède a alors son

quartier général à Rennes, où il poursuit, par ordre du Premier Consul, la pacification de la Vendée, nécessaire à la conduite de la guerre extérieure, et spécialement de la campagne du Saint-Bernard qui va se terminer par la victoire de Marengo. Que va faire le jeune Marbot, dans cet enchevêtrement de conspirateurs, de coups de fusils, de négociations et de trêves armées? Sans qu'il ait jamais voulu en convenir, il est certain que, lui aussi, s'enfonça jusqu'au cou dans les complots et les tractations secrètes.

Bernadotte et Moreau avaient mis sur pied un mouvement insurrectionnel contre Bonaparte. A ce moment se massaient, dans l'ouest de la France, d'importants renforts destinés à l'expédition de Saint-Domingue, notamment l'ancienne garnison de Mayence à qui les termes de la capitulation de cette place interdisaient de reprendre du service contre l'Autriche et ses alliés. La perspective de traverser l'océan pour aller se battre loin de la France souriait fort peu aux soldats comme aux officiers, qui considéraient cette mesure comme une véritable déportation. Dans l'entourage immédiat de Bernadotte, l'occasion parut belle de mettre à profit ce mécontentement en provoquant une sédition de l'armée, et les officiers de son état-major reçurent chacun leur mission. Prudemment, leur chef était parti pour Paris, annonçant qu'il allait y proclamer la déchéance du Consulat — en réalité, pour se créer un alibi en cas d'échec. Le lieutenant Marbot, pour sa part, devait, lui aussi, gagner Paris en apportant dans ses bagages des milliers d'exemplaires d'une proclamation qu'il eût été dangereux de faire imprimer dans la capitale.

Comme tous les « grands complots » où les conjurés se comptent par centaines, celui-ci échoua. A son passage à Versailles, le jeune aide de camp fut courtoisement invité par des policiers à ouvrir les coffres de son cabriolet, qui étaient bourrés de tracts annonçant la chute de Bonaparte et la prise du pouvoir par Bernadotte et par Moreau.

Ce dernier plaida l'ignorance. Chef de l'armée d'Allemagne, toujours sur le Rhin, ne songeant qu'à battre l'ennemi, il récusait l'abus que Bernadotte avait fait de son nom. Au surplus, il ignorait totalement l'existence de ce lieutenant Marbot. Le coupable venait de l'armée de l'Ouest, du quartier général de Bernadotte, et c'était à ce général à fournir des explications.

Madame de Marbot, mère de l'inculpé, s'était rendue sur l'heure auprès de Bernadotte pour le supplier d'intervenir. Aussitôt, ce général déclara qu'il allait immédiatement se rendre aux Tuileries et tout avouer à Bonaparte, mais que, dût-il lui-même être arrêté, le fils de son vieil ami Marbot, qui s'était compromis pour sa cause, ne resterait pas une heure de plus en prison, et immédiatement, en effet... il courut faire atteler sa calèche et s'esquiva aux eaux de Plombières, où il ne donna pas signe de vie pendant deux mois.

Epouvantée, madame de Marbot, qui venait de perdre accidentel-

lement son troisième fils, se présenta elle-même à Bonaparte, en qualité de veuve de son ancien ami, le général de la République mort à Gênes, pour plaider la cause de son fils. Le Premier Consul fut parfait. Il consentit très vite à faire relâcher le jeune Adolphe, non sans quelques conseils de prudence politique pour l'avenir. Mais lorsqu'il apprit les promesses de Bernadotte, il ne put se tenir de s'esclaffer :

— Comment, madame, vous avez fait fond un seul instant sur les vantardises de ce Gascon ?

— Mon Dieu, général... comme les Marbot sont de Cahors...

Se mordant les lèvres, le Premier Consul la reconduisit jusque chez elle, et une heure après, son fils venait l'y rejoindre. Il était resté un mois en cellule, enchaîné, comme criminel d'Etat — ce qui, du reste, devait lui arriver à nouveau trois fois au cours de sa vie.

Mais si Napoléon pardonnait parfois, il n'oubliait jamais. Marcellin de Marbot, dans ses *Mémoires*, nous rapporte « qu'il avait une mnémonique particulière, et grava probablement dans sa tête ces mots : Marbot, aide de camp de Bernadotte, conspiration de Moreau ». Tout en ne contestant pas les mérites de l'armée du Rhin, des héros de Wissembourg, des survivants de ce siège de Mayence, où le froid fut encore plus vif et plus meurtrier que pendant la retraite de Russie, des combattants de Biberach et de Hohenlinden, il conserva toujours un faible pour ses soldats d'Italie et d'Egypte, au point d'en être même injuste pour les autres. Et tous ceux qui, de près ou de loin, avaient touché à Moreau lui demeurèrent suspects. Quels que fussent leurs mérites ultérieurs ou leurs actions d'éclat.

Les Marbot en eurent une preuve décisive, le jour où Augereau prit le hussard Marcellin dans son état-major. Au cours d'une revue, Napoléon posa brusquement à l'officier cette question :

— Marbot?... Est-ce vous qui?...

— Non, ce n'est pas moi qui...

— Ah! oui! Tu es le bon, toi! Tu es celui de Gênes et de Marengo!

Augereau, le soir même, convoqua les deux frères.

« Vous avez entendu... s'il y en a un bon, c'est que l'autre est mauvais. Donc, mon garçon, il faut lever le pied, et point à demi. Il a une dent contre vous, c'est clair! »

On était alors au début de 1803. Decaen, un des généraux de l'armée du Rhin, qui, lui aussi, sentait qu'il n'avait aucun avenir en Europe, allait s'embarquer à la tête d'un corps expéditionnaire en partance pour l'île de France et Pondichéry. Comme la paix d'Amiens restituait à la France ses anciennes colonies, Napoléon s'empressait de les réoccuper. On formait alors à Lorient un corps bizarre : les Cipayes, dont le bataillon comprenait quelques Hindous ramenés par les armateurs de Nantes et de Saint-Malo, une bonne quantité de nègres de Saint-Domingue, anciens esclaves qui avaient suivi leurs maîtres après le désastre de l'expédition

Leclerc, et surtout pas mal d'aventuriers. L'effectif devait être complété sur place, en engageant surtout des Sikhs et des Mahrattes, ennemis des Anglais.

Mais dès les premiers jours, il apparut que les Cipayes étaient un assemblage assez turbulent, totalement indiscipliné, et difficile à mener. Et c'est ici que se révèle pour la première fois une des caractéristiques les plus cocasses du destin de Marbot. Ses camarades de l'armée française se battront toujours à la tête de troupes en belle ordonnance, grenadiers et voltigeurs scrupuleusement brossés et astiqués sur le champ de bataille comme pour les revues du Carrousel, grognards qui entraient dans les capitales en habit à la française, culotte courte et guêtres blanches, Adolphe de Marbot, par contre, ne connaîtra jamais comme soldats que des « déguisés ». De même, ses adversaires seront presque toujours des irréguliers, voire parfois des brigands. Il n'y a dans toute l'armée qu'un seul bataillon de va-nu-pieds avec pagnes et yatagans, mais il est fatal qu'Adolphe de Marbot en fasse partie.

Les Cipayes! Mot magique qui évoque alors Dupleix, La Bourdonnais, le bailli de Suffren, Tippoo-Sahib et Haider-Ali entourés de ces soldats empanachés, casqués, cuirassés de cottes de mailles, porteurs de longues arquebuses à mèches ou d'arcs qui nous ramènent au temps de Crécy! Régiment fabuleux où le colonel passe ses revues à dos d'éléphant, où la paye se fait en roupies, où l'on fait la soupe avec du buffle, de la tortue ou du chien paria!

C'est là qu'entre Marbot, en qualité de « gemnadar » ou lieutenant, avec le curieux uniforme de l'armée : habit de drap vert, gilet et culotte blanche, large ceinture bleue roulée autour du corps et volumineux turban. Le 5 mars 1803, il quitte Brest à bord du *Marengo*, vaisseau de 74 qui bat pavillon de l'amiral Linois.

L'aventurier est définitivement parti pour l'aventure.

***

Après une escale à l'île de France, la petite escadre est arrivée, à la fin d'une véritable odyssée, en vue de Pondichéry. Là, coup de théâtre : les Anglais ont bien laissé débarquer nos troupes, mais ils se refusent obstinément à nous rendre la citadelle. Tandis que Decaen discute, un aviso vient lui apporter le mot de l'énigme : la paix d'Amiens est rompue, l'Angleterre et la France sont à nouveau en guerre, une flotte anglaise nombreuse et puissante qui croise dans le golfe du Bengale peut faire son apparition d'un instant à l'autre et ouvrir le feu. Toutes ces tergiversations n'ont pour but que de retenir Decaen et son convoi, en attendant l'arrivée de la flotte ennemie.

Linois lève l'ancre avec les quelques compagnies qu'il a pu rembarquer à la hâte, obligé d'abandonner tout le matériel et une bonne partie du

personnel qu'il a mis à terre, et file vers Sumatra. Là, l'Angleterre possède quelques comptoirs isolés, dont la prise sera plus facile que la conquête de toute l'Inde et lui permettra de porter un coup sensible au commerce adverse.

Marbot, à la tête d'une compagnie de débarquement, fait sa jonction avec les Hollandais qui occupent l'île et qui ont entraîné avec eux des hordes de Malais armés de kriss et de lances. En quelques jours, les établissements anglais sont enlevés, les navires et les marchandises saisis, la victoire complète sur toute la ligne ; mais Marbot, blessé, est couché dans un hamac chez le rajah de l'endroit, avec de belles Malaises peu vêtues pour l'éventer et soulager sa fièvre.

« Seigneur, s'exclamait dans sa vieillesse le bon Adolphe, quelles gens, ces rajahs ! Des diamants plein leurs turbans, des rubis sur leurs poignards gros comme des œufs de poules, des colliers, des aigrettes de perles ! Et dire que c'étaient nos alliés, et que je n'ai pu en démolir un... j'étais riche jusqu'à la fin de mes jours ! »

En attendant les millions, il regagne l'île de France. L'expédition a fondu, plus d'ailleurs par la fièvre jaune et l'abandon forcé des troupes laissées à Pondichéry que par les batailles. Decaen forme alors les chasseurs de la Réunion, et Marbot y est versé avec le reste de ses Cipayes et de ses nègres, grossi de lascars, de métis de toute espèce et de frères la côte. Mutation toute naturelle pour ce militaire voué au pittoresque.

A l'heure où, en France, les recrues tremblent d'aller coucher « à la garde du camp » pour un bouton mal astiqué ou une torsade mal cousue, il aligne tant bien que mal ses affreux sacripants, qui ressemblent à tout, sauf aux soldats réguliers d'une grande nation. A nouveau, Marbot va prendre la mer pour ces îles fabuleuses, que jamais, en entrant dans l'armée, il n'avait rêvé de visiter.

L'Angleterre est maintenant en guerre avec l'Espagne, mais personne ne s'en doute aux antipodes. La nouvelle vient seulement d'arriver à Port-Louis, et il est urgent de prévenir le gouverneur espagnol des Philippines, avant que les Anglais ne se chargent de ce soin à coups de canon. C'est Marbot, maintenant chef de bataillon dans les chasseurs coloniaux, qui se propose pour cette mission. Il ne s'agit pas de se battre, mais d'aller vite. Les Anglais doivent avoir deux ou trois jours d'avance, mais l'île de France ne manque pas de marins hardis parmi les corsaires de Dutertre et de Surcouf. Avec une goélette rapide, il y aura peut-être moyen de rattraper le temps perdu. Ce n'est pas une petite affaire que de traverser l'océan Indien, à une allure de régates, sur un coureur bas sur l'eau, à la voilure phénoménale. De toute la vitesse de son navire, Marbot passe au sud de Ceylan, traverse les îles de la Sonde, double Singapour et arrive aux Philippines avec vingt heures d'avance sur les croiseurs anglais. Sans perdre son temps à chercher un port, il se jette à terre et tombe — pour rester fidèle à son destin — au milieu des sauvages. Des êtres « moitié espagnols, moitié nègres, moitié singes »,

selon sa propre expression. Mais coureurs rapides, malgré ce physique assez particulier, et qui vont sur l'heure remettre les lettres de Marbot aux troupes espagnoles. Alerté, le gouverneur arrive avec toutes ses forces, mais Marbot a dû soutenir l'attaque rageuse des Anglais devancés, et son frêle bateau a coulé glorieusement sous ses pieds, pavillon haut.

Blessé dans la rencontre, il assiste, à quelques jours de là, au Grand Conseil. L'Espagne est loin, la route du cap de Bonne-Espérance infestée d'ennemis, seul le vice-roi du Mexique peut secourir ses compatriotes. Marbot, qui va être obligé de rester allongé quelques semaines, voudrait-il aller le trouver et lui porter un pli, au nom de Sa Majesté Catholique et de son bon allié, l'empereur Napoléon? Marbot n'aurait garde de refuser. De quoi s'agit-il, en fin de compte? De traverser le Pacifique et de revenir, toujours aussi vite qu'il sera possible de le faire? Sans perdre un instant, il se met en quête d'un navire. Il y a, en rade de Cavite, un bâtiment battant pavillon des Etats-Unis. Marbot fait provision de biscuit, de porc salé et de bon vin, et, le soir même de son embarquement, il est au large.

A cette même date, sur l'autre face de la terre, la Grande Armée, massée à Boulogne, s'exerce pour la traversée du Pas-de-Calais. Lui, vogue vers les îles Hawaï, d'où il gagnera la Californie et, de là, à franc étrier, Mexico. La demande de secours du gouverneur des Philippines est fort pressante, l'éloquence de Marbot ne l'est pas moins. Bien vite convaincu, le vice-roi réunit des troupes, des munitions, de l'artillerie, que Marbot embarque sur des transports réquisitionnés. Il est facile d'imaginer quel fut le contingent de héros en sombreros, escopettes, panaches et éperons que Marbot fit partir pour les Philippines. Grands gaillards en guenilles galonnées, cohue bistre, café au lait, terre de Sienne ou noir cirage, qui eût fait tomber du haut mal un de ces fétichistes du règlement et de l'ordonnance qui avaient nom Soult ou Davout.

Si, à l'aller, l'officier a traversé sans orages tout le Pacifique, il joue de malheur pour revenir. A peine sorti du golfe de Californie, le brick qui le porte avec le dernier détachement est emporté par une bourrasque du Nord tout le long des côtes du Sud-Amérique. Après avoir vainement tenté de s'abriter au port péruvien de Callao, il va s'écraser à la côte près de Valparaiso. En quelques jours, le Français est abandonné de ses alliés mexicains, peu soucieux, après cette catastrophe, d'affronter à nouveau l'océan avec la perspective de se battre contre les Anglais si tout va pour le mieux, et rapidement, les naufragés s'acclimatent dans leur nouveau pays, et se résignent sans trop de peine à devenir des Chiliens de nouvelle roche. Mais Marbot, officier de France, doit poursuivre sa mission à travers toutes les difficultés. Il ne reverra plus les Philippines, mais prend passage à bord d'un baleinier qui, à travers les mers peu connues de l'Océanie, fait route vers la Nouvelle-Zélande. A la hauteur des îles Salomon, il le transborde sur un autre navire qui va en Australie. Là, un troisième navire le prendra, pour le déposer à l'île de France.

Lorsqu'il se présente au général Decaen et lui fait son rapport, cet homme flegmatique le félicite, lui serre la main et lui tend une enveloppe. Adolphe de Marbot salue et sort : c'est l'ordre d'aller au cap de Bonne-Espérance s'enquérir de l'amiral Linois, dont on est sans nouvelles. Et pour cause : le Cap a été enlevé à la Hollande, alliée de la France, par les Anglais.

Marbot, qui ignore tout de la situation, rencontre en pleine nuit la croisière de l'amiral Linois, qu'il prend pour une escadre anglaise bloquant la colonie. A force de précautions et de sens marin, le capitaine de son aviso parvient à forcer le blocus avant le jour, et lorsque, tout joyeux, l'émissaire français pénètre dans le port et débarque à quai, il est cueilli par une patrouille anglaise avec tous ses compagnons...

Quelques jours, Adolphe de Marbot ronge son frein, ivre de fureur contre la malchance et contre ce dénouement stupide. Mais comme il jouit d'une certaine liberté, et comme tout officier en mission isolée n'est pas démuni d'argent, à la faveur d'une promenade nocturne, sur le port, il se coule silencieusement à l'eau, se hisse à bord d'un navire américain, achète la complicité du capitaine et de l'équipage et se cache à bord. Le lendemain, il est au large. Le seul inconvénient de cette évasion, c'est qu'au lieu de faire voile vers l'île de France, où Decaen attend des nouvelles, Marbot file à grande allure vers Rio-de-Janeiro! Qu'à cela ne tienne, le général enverra un autre officier : pour lui, parti d'Amérique, il retourne en Amérique, ayant fait le tour du monde. Mais il ne s'arrêtera dans la baie de Rio que juste le temps nécessaire pour s'enquérir d'un passage. Il y a sur rade un trois-mâts américain qui va prochainement faire route pour Boston en passant par les Antilles. Une fois aux Etats-Unis, Marbot saura bien trouver quelque moyen de passer en France sur un quelconque navire neutre. Et déjà, il caresse des projets de séjour en famille, il rêve d'un congé bien mérité après tant de navigations. La mer est superbe et calme, le vent favorable, voici déjà la Martinique... et une frégate anglaise, trop forte pour qu'on lui résiste, et qui emmène Marbot à Halifax.

***

Entre le Canada et l'Afrique australe, il n'y a qu'une différence négligeable, c'est que l'eau y est terriblement plus froide. C'est à cela que songe l'enragé commandant Marbot en tirant sa coupe au milieu du port. Naturellement, à la première occasion, il a sauté à l'eau, et cette fois, c'est un Norvégien qui lui donne asile, gros navire de bois pour les tonneliers bordelais. Cela valait bien la peine de claquer des dents une heure ou deux et de monter à bord ruisselant d'eau et écorché par les glaçons, puisqu'à ce prix Marbot s'offrira la joie de remonter la Gironde six semaines après et de noyer tous les mauvais souvenirs dans les grands crus de Bordeaux, en un de ces festins qui comptent dans la vie d'un

homme. Certes, Bordeaux a l'habitude de voir les équipages des longs courriers se décarêmer, mais ce n'est point tous les jours que débarque un officier qui, sans être marin, vient de bourlinguer au Cap, aux Indes, à Sumatra, au Mexique, en Chili, en Australie, au Brésil, à Terre-Neuve, et Dieu sait en combien d'autres lieux encore!

Toutefois, la France est encore en guerre. Marbot n'hésite pas : après un détour de quarante-huit heures par Cahors pour rassurer les siens, il court à Paris, se fait affecter à l'état-major d'Augereau où figure son frère Marcellin, qu'il sera bien aise de revoir, et, le lendemain, il part à cheval rejoindre ce maréchal aux frontières de la Pologne. Non sans sacrer et pester à loisir : sous les tropiques, il a pris l'habitude d'un climat plus doux, et la Prusse et la Silésie, où il gèle à pierre fendre, lui rappellent désagréablement son plongeon dans les eaux canadiennes. D'autre part, après les souples et rapides goélettes se berçant sur la vague, les chevaux de poste allemands ont le trot plutôt dur. Mais tout arrive à qui sait attendre et Marbot rejoint l'armée la veille de la bataille de Golymin, juste à point pour recevoir une balle.

Peu après, c'est Eylau. On connaît le récit poignant qu'en a fait Marcellin de Marbot, et comment il sauva l'aigle du 14e de ligne avant de s'écrouler blessé dans la neige, tandis qu'à plein galop passaient sur lui les quatre-vingts escadrons de Murat se ruant à la charge. Adolphe, pour sa part, n'a pas eu une journée moins mouvementée : il a été brutalement renversé sous son cheval, atteint d'un boulet de canon en plein poitrail. Quand on le ramasse, il hurle et frappe du poing, et prend le ciel et la terre à témoins que ce n'était point la peine de faire une fois et demie le tour du monde sans seulement prendre le temps de souffler, et de chevaucher ensuite de Bordeaux jusque chez les Cosaques pour venir se faire estropier ici par des maladroits!

L'état-major d'Augereau a d'ailleurs « encaissé » ferme. Presque tous les colonels sont tués, quatre sur six des généraux de brigade sont par terre, les deux généraux de division également, et le maréchal lui-même a reçu deux balles. Marbot se calme, non sans mauvaise humeur.

Il aimerait bien, une fois de plus, mettre quelques centaines de lieues entre lui et ce Napoléon à la mémoire si longue, mais le soldat ne fait pas toujours ce qu'il veut. C'est Masséna qui maintenant remplace Augereau, blessé à la tête du Ve corps, et Adolphe se résigne à servir sous ses ordres.

Somme toute, Marbot n'est pas si mécontent. Après ses années d'aventures, il est rentré dans l'ordre et la discipline. Voici enfin des armées qui savent se battre. C'est un réconfort, après avoir fait si souvent le coup de feu dans d'inimaginables embuscades où l'on se sent plus braconnier qu'officier, que d'entendre une fusillade soutenue et une canonnade bien roulante.

Seulement... le dernier jour de la campagne, au lendemain de Fried-

land, Marbot a une rencontre avec les Cosaques. Il en revient haché de coups de sabres, absolument furieux et scandalisé :

« Je croyais avoir vu mon comptant de toutes les espèces de sauvages, nègres, Malais, Papous et Patagons, et voilà que je viens me faire abîmer par des Kalmoucks de Khirghizie ».

Décidé à renouer avec la civilisation, il demande immédiatement à passer en Espagne, où la guerre s'est rallumée. Au moins, là, il aura affaire à des chrétiens, fils des nobles hidalgos.

Comme il n'a pour ainsi dire jamais commandé de troupes régulières, et serait certainement fort embarrassé pour le faire, et que, d'autre part, il est malgré tout officier supérieur, on ne trouve à l'employer qu'à l'état-major général, comme aide de camp du maréchal Berthier. Là, c'est pour un temps la vie rêvée, l'Espagne des guitares et des sérénades, les sourires des jolies femmes aux officiers chamarrés d'or qui chevauchent derrière le maréchal. Marbot approuve, il connaît quelques semaines de répit, et ses blessures ne le font plus souffrir. La chance a tourné et, si ce n'est plus la guerre en dentelles, c'est du moins une lutte correcte entre gens de bonne compagnie.

Cela dure jusqu'à la prise de La Corogne. Au soir de ce fait d'armes. Berthier le fait appeler.

« Commandant, voici des dépêches pour le quartier général de Burgos. Partez tout de suite, mais prenez une escorte : le pays n'est pas sûr. »

Voilà Marbot lancé à travers les gorges de la Galice, accompagné de vingt-cinq lanciers polonais. Il ne tarde d'ailleurs pas à vérifier que les routes ne sont pas sûres : un peu après Astorga, des coups de feu éclatent, isolés d'abord, puis plus nombreux. Un lancier culbute, un second... les autres mettent pied à terre. Impossible de charger dans ces montagnes aux pentes semées de blocs de pierre, et hérissées de broussailles, où les montagnards de la guérilla du « Capuccino » courent en espadrilles, sans bruit, comme des furets, pour vous lâcher à l'improviste un coup de carabine ou de tromblon.

Au bout d'une heure de combat, Marbot estime que les événements tournent mal. Il bat mélancoliquement le briquet, fait entre deux pierres un petit feu de brindilles et brûle ses dépêches. Peu à peu, les Espagnols se rapprochent et, tous ensemble, sautent sur leurs ennemis. Marbot, se rendant compte de l'impossibilité de résister, n'a même point tiré son sabre. Les quelques Polonais survivants, qui n'arrivent à se faire entendre ni en français, ni en espagnol, sont littéralement dépecés au couteau ou grillés à petit feu. En Marbot, les guerilleros ont reconnu un chef : ses grosses épaulettes, son dolman aux brandebourgs d'or, ses armes, sa bourse, sa montre, tout cela est de bonne prise. En un clin d'œil, il est en chemise, pieds et poings liés, et assis dans la neige.

Il aura une lueur d'espoir le lendemain, lorsqu'il sera conduit devant le général espagnol Della Romana, mais celui-ci ne lui offre une capti-

vité confortable qu'en échange de renseignements précis et exacts sur les positions des forces françaises. Sur son refus, Marbot est jeté à la rue, enchaîné, dépouillé même de sa chemise et mis en route à coups de crosses. En cet équipage, il traversera toute l'Espagne du Nord au Sud, jusqu'à Cadix.

A chaque étape, on attache sa chaîne à quelque anneau du marché aux bestiaux, et il couche dehors, qu'il pleuve, qu'il vente ou qu'il gèle. Pendant le jour, le soleil brutal de l'hiver a vite fait de le transformer en Peau-Rouge. Les habitants, auxquels on le dépeint comme un des plus féroces soudards de Napoléon, lui lancent des pierres et des ordures. Aux portes de Séville, on veut le massacrer, et son escorte a peine à le conserver vivant, mais l'épreuve la plus rude est encore de défiler, en costume d'Adam, devant toute la haute société du lieu, qui le regarde passer avec la même curiosité insolente que s'il s'agissait d'un animal exotique.

C'est enfin Cadix. Il semble que Marbot devrait être accablé par l'annonce de son internement à bord du lugubre ponton *La Vieille Castille*, véritable enfer flottant, mais, au contraire, il rayonne de joie : on vient de lui donner une chemise en loques et un caleçon de grosse toile.

Nous connaissons bien, par les récits des survivants, ce que fut la vie des captifs à bord de ces terribles prisons qu'étaient alors les pontons anglais. Ceux de Cadix ne s'en différencient nullement. C'étaient d'anciens vaisseaux de guerre dégréés, la plupart français ou espagnols, échappés au désastre de Trafalgar. Mais, plus meurtrière que les brumes de Portsmouth, la chaleur torride de l'Andalousie y faisait germer les épidémies les plus redoutables.

Là, le typhus règne en maître, la moyenne des morts est d'une vingtaine chaque matin. Défense de les jeter à la mer : les corps, allant s'échouer à terre, risqueraient d'infester Cadix. Comme on ne les enlève que le dimanche, ils restent au milieu des vivants, vrais foyers d'infection sous la chaleur impitoyable, et parfois huit jours entiers. Depuis la capitulation de Dupont, les drapeaux espagnols portent brodée la légende :

« Aux vainqueurs des vainqueurs d'Austerlitz. »

Les Espagnols qui combattirent à Baylen portent au bout d'un ruban la décoration de deux épées croisées soutenant l'aigle de l'Empire pendue par les pattes !

Adolphe de Marbot fait en rageant le tour de son ponton, puis va s'asseoir dans un coin. Dans la foule, il a retrouvé un ami, Jean de Turenne, aide de camp de Kellermann. Dès le premier soir, il lui déclare :

« Je m'en vais. »

Turenne est sceptique. Il connaît bien cette réaction : d'autres ont dit cela avant Marbot. Mais l'évasion n'est pas aussi simple que le pourraient croire les nouveaux arrivants. Des chaloupes armées ne cessent de circuler entre les pontons et la côte, et, tout autour de la rade, les sentinelles des forts fusillent sans jugement tout prisonnier évadé.

Un mois après, Marbot sait tout ce qu'il voulait savoir. Il a appris l'existence à Cadix d'un prêtre partisan des Français et du roi Joseph, un *afrancesado* — un collaborateur, selon l'expression actuelle. Il n'y a qu'à sauter à l'eau et à aller se cacher chez lui. Rien de plus simple. Quant au risque de se noyer ou d'être tué d'un coup de fusil, Marbot veut l'ignorer délibérément : n'a-t-il pas sauté une première fois au cap de Bonne-Espérance, une seconde fois au Canada ? A la première nuit sans lune, Turenne et lui se laissent glisser sans bruit du ponton et arrivent sans encombre chez l'abbé Sirviantes.

Asile bien précaire, car l'hôte est à bon droit suspect, et bientôt les patrouilles fouillent sa maison. Mais Turenne et Marbot sont déjà loin, sur une petite barque de pêche. Quand le vent tombe, ils rament à pleins bras vers la côte marocaine. Enfin, leur canot touche la plage... et toute une troupe de Maures barbus en longs burnous, brandissant des sabres et des « moukhalas » aux canons interminables, se rue sur les deux Français, les rosse à mort et les entrave comme du bétail. Les deux prisonniers sont conduits devant le caïd, et celui-ci leur annonce, le plus simplement du monde, qu'à la demande du consul d'Angleterre, le sultan vient de décider de faire couper la tête à tous les Français qui se trouvent au Maroc, et tout particulièrement à ceux qui s'évaderaient de Cadix ! Après cette audience, grande fantasia et « danse de moricauds », et l'on explique aux deux évadés l'art de faire voler artistement une tête. L'un des Arabes pousse même l'amabilité jusqu'à leur faire une démonstration sur le corps d'un mouton prêt à rôtir.

Heureusement, un vieux renégat espagnol parvient à persuader le caïd qu'il serait dangereux de s'attirer la colère de l'empereur Napoléon. Marbot et son compagnon sont conduits à Tanger et de là, après des négociations épineuses, embarqués sur un corsaire français qui les porte à la côte d'Espagne, au milieu des troupes du maréchal Victor.

Sauvé une fois de plus ! Quarante-huit heures plus tard, Marbot s'achemine vers le Portugal, où il reprend sa place d'aide de camp de Masséna, aux côtés de son frère Marcellin. Il a grade de chef d'escadron, alors que le brillant hussard des *Mémoires*, qui n'a cessé de faire le coup de sabre sur tous les champs de bataille de l'Europe, n'est encore que capitaine. Ainsi, à courir le monde, l'ancien lieutenant disgracié de Bernadotte, non seulement a rattrapé son frère, mais l'a même dépassé. Dans ses souvenirs, Marcellin ne peut se tenir d'en laisser paraître quelque aigreur.

La campagne de Portugal, par la légèreté de Junot, l'âge et l'affaiblissement de Masséna, l'ambition de Soult, qui voudrait être roi, échoue lamentablement. Contre Napoléon, à Busaco, à Fuentès d'Onoro, à Torres Vedras, on voit se dresser peu à peu celui qui, un jour, sera son grand adversaire : Wellington. En juillet 1811, Marbot est de retour à Paris. Il en profite pour passer quelques mois dans cette ville que, depuis bien des années, il n'a fait que traverser une fois ou deux à la course, et mener joyeuse vie. En 1812, il repart à la suite du roi de Naples.

Encore la Russie! Marbot en a gardé mauvais souvenir, il a ses raisons personnelles d'en vouloir aux Cosaques. A la bataille de Vitebsk, il les charge avec fureur à la tête des chasseurs et des hussards de la division Bruyères. Cerné, il abat au sabre de nombreux ennemis, mais à la fin, son cheval est tué, et lui-même pris sous sa monture. Hurlant de joie, les Cosaques le piquent à qui mieux mieux de leurs lances — « lardé comme un vrai filet de bœuf », selon sa propre expression. Il ne reçoit pas moins de onze blessures, dont deux lui traversent la poitrine et ressortent par le dos. Et la cérémonie d'Espagne recommence : les « sauvages » arrachent sa montre et ses bottes, sa bourse et son bel uniforme chamarré, et le laissent tout nu dans une mare de sang.

Le Bon Samaritain se manifeste peu après sous la forme d'un officier parlant français qui fait panser ses blessures et surtout, joie ineffable, le gratifie d'un pantalon. Redevenu décent, Marbot prend la file dans un grand convoi de prisonniers qui s'achemine à pied vers l'Est. Par les grandes immensités couvertes de neige, les captifs s'en vont sous le ciel bas et gris, harcelés sans trêve par les Cosaques qui les poussent du fouet, du plat de leur sabre et du bois de leur lance. Trop blessé pour continuer, Marbot reste à Saratov.

Là, il a été reçu humainement par le gouverneur qui l'a logé dans une isba assez confortable. Ses blessures sont cette fois trop graves pour qu'il songe à s'évader. « Et puis, comme il l'expliquait plus tard avec bonhomie, je ne me suis jamais sauvé par voie de terre. »

Rendu à la France, après deux ans de captivité, il reprend du service pendant les Cent Jours, mais bientôt, c'est la chute de l'Aigle, la paix en Europe. Pas partout toutefois : en Espagne, les idées républicaines semées par les soldats de l'Empire ont fait du chemin, et le roi de France va y envoyer des troupes commandées par le duc d'Angoulême. A cette nouvelle, Marbot demande un congé. Il explique le plus sérieusement du monde au ministre qu'ayant pris l'habitude de courir d'un hémisphère à l'autre, il ne peut plus à présent tenir en place. Sa santé en dépend : pour vivre, il est contraint et forcé de voyager.

La vérité, c'est qu'il a appris que les libéraux de France, sous les ordres d'Armand Carrel et du colonel Fabvier, se regroupent clandestinement derrière la Bidassoa, autour du drapeau tricolore. Marbot n'a jamais pu admettre les Bourbons, qui viennent d'exiler son frère Marcellin, coupable de s'être battu à Waterloo. Lui aussi franchit les Pyrénées, mais pour recevoir encore un coup de lance, au premier engagement de cavalerie. Cette fois, son rôle actif est fini. Cependant, après la Révolution de Juillet, il sera nommé, avant de prendre sa retraite, colonel du 14e de ligne, le régiment dont son frère a sauvé le drapeau à Eylau.

***

Alors, comme le Phœbus de Chateaupers de Victor Hugo, Adolphe de Marbot fit « une fin tragique » : il se maria. Lui, le coureur d'aven-

tures, le bel homme dont les succès féminins ne se comptaient plus d'un bout de la terre à l'autre, le joyeux gaillard toujours le verre en main, il épouse une jeune veuve, madame de Chardebœuf, qui lui apporte, ce qui n'est pas négligeable, une des plus grosses fortunes de sa province. Une fois marié, il ne voyage plus, il se fixe au pays, dans cette petite ville de Saint-Céré, en Quercy, d'où presque tous les siens sont originaires. Bientôt, ses parents et ses amis, auxquels il conte le soir ses aventures, vont le solliciter d'écrire, lui aussi, ses *Mémoires*, à l'exemple de son frère. Il commence, mais se dégoûte vite de cette besogne. S'il eût persisté, nous aurions aujourd'hui un document de premier ordre sur ce qui se passait tout autour du globe terrestre, à l'heure où le grand embrasement se concentrait autour de Napoléon. Un jour, l'écrivain annonce que son gros chien de Terre-Neuve a dévoré et déchiqueté son premier cahier, et que, découragé, il a posé définitivement la plume.

Nous ignorerions presque tout d'Adolphe de Marbot si, pendant les Cent Jours, sa famille ne lui avait envoyé à Paris un enfant de neuf ans qui se destine à l'état militaire, le jeune Certain de Canrobert. Entre les deux vieux soldats, le jeune homme va grandir et devenir un jour l'honneur des siens et de leur petit pays de Saint-Céré. C'est lui qui, dans ses notes, nous a conservé les propos et le souvenir de son parent. A chacun de ses retours à la maison paternelle, il a retrouvé les deux Marbot, toujours pareils, bourrus et bienfaisants, qui approuvent et critiquent sa conduite — au fond immensément fiers de lui. Certain jour, après s'être couvert de gloire, le jeune Canrobert reviendra avec la chéchia, le turban, la veste turque et les vastes culottes rouges du nouveau corps des zouaves. Quelle émotion pour Adolphe de Marbot, qui crut voir revivre en lui un de ses Cipayes de Pondichéry!

PIERRE MÉLON

TROIS PAYSAGES DE BOURSE

ERNEST Feydeau (qu'il ne faut pas confondre avec son fils Georges, l'auteur de *La Dame de chez Maxim*) est un personnage attachant. Quand il eut vingt ans, il s'employa chez Laffitte et y commença l'apprentissage du métier de Bourse. Peu après, il publia *Les Nationales*, mince recueil de vers dans le genre héroïque auquel on ne prêta guère attention.

Feydeau ne manquait point d'ambition. Il avait formé un grand dessein : s'enrichir à la Bourse et conquérir la gloire grâce aux Lettres, à moins que ce ne fût l'inverse. Mais il n'était pas très âpre au gain et, après avoir gardé le silence pendant plus de dix ans, il eut la singulière idée d'éditer une *Histoire générale des Usages funèbres et des Sépultures des Peuples anciens*.

On aurait pu croire son aventure terminée si, quelques mois plus tard, ce même Feydeau n'avait sorti *Fanny*, qui eut un immense succès. « C'est la fille du XIXe siècle », disait sans modestie de son héroïne l'auteur. Et la souriante, la capiteuse créature lui vaut notoriété, faveur mondaine, aisance pécuniaire.

Dès lors, le sort en était jeté. Feydeau demeura à la Bourse, s'établit coulissier et continua à écrire des livres. Il semble qu'il accomplit avec sérieux ses tâches. Et c'est de leur alliance que se compose peu à peu la figure originale du personnage. L'homme d'affaires est présent dans *Daniel*, *Catherine d'Overmeyre*, *Un Début à l'Opéra* ; le romancier promène sur la Bourse un regard attentif, où l'ironie le dispute à la curiosité, et il en parle avec une tendre amertume, un cynisme honnête.

Voilà justement ce qui nous intéresse. Ce moraliste, par ailleurs professionnel de la finance, a vécu toute une époque de la Bourse. Il a vu naître et se développer une des plus formidables spéculations qui aient soulevé le marché : la spéculation sur les chemins de fer ; il a connu les « crises », la révolution, la paix et la guerre, il a franchi le tourniquet ridicule où l'on payait 20 sous le droit d'entrer chez Mercure, il a suivi la Coulisse du Tortoni [1] au passage de l'Opéra, et du boulevard des Italiens au péristyle de la Bourse, il a participé au duel des Rothschild et

1. Le marché de la Coulisse s'est tenu d'abord au café Tortoni, sur le boulevard.

des Pereire, il a assisté à la timide apparition de nains qui deviendront des géants : l'impôt sur les valeurs mobilières, le Crédit Lyonnais, la Société Générale...

L'année même de sa mort, c'est-à-dire en 1873, il nous livrait le fruit de son expérience sous la forme des *Mémoires d'un Coulissier*, savoureux et sereins.

Ayant entrepris ici de présenter un tableau rétrospectif de la vie de la Bourse depuis quarante ans, nous ne saurions mieux faire que de nous imaginer en sa compagnie. Dès le seuil du temple, ce revenant averti sera sensible aux différences ; il saisira les directions imprimées aux courants de capitaux ; il déchiffrera peut-être l'avenir à l'aide des signes depuis tant de lustres familiers.

***

Imaginons donc qu'il nous suive à la Bourse en un quelconque jour de l'année 1909. Deux détails le frapperaient certainement sitôt engagé sur la place. Son regard s'étonnerait de ne plus trouver au monument la forme qu'il lui connaissait ; il lui paraîtrait à la fois plus vaste et plus tassé, augmenté des deux ailes qui ont transformé en 1903 le quadrilatère primitif en une croix trapue. Et le bouillonnement de la Coulisse sous le péristyle Ouest exalterait sa fierté professionnelle. « Voici qui est de bon augure, penserait-il ; si l'on a agrandi la Bourse et si la Coulisse fait tant de bruit, c'est que le métier prospère. » Impression qui se renforcerait quand Feydeau apprendrait que la Bourse est à présent consacrée aux seules valeurs mobilières, les courtiers de commerce l'ayant quittée pour l'ancienne Halle au Blé.

Puis il pénétrerait dans le palais. Et les souvenirs de jaillir à flots. Ici se tenait Rothschild, entouré de sa cour, épié à distance par Émile et Isaac Pereire. Là opérait Mirès. Sur ce strapontin s'asseyait parfois Aguado. Dans ce coin, feignant de s'ignorer, jouaient un Anglais et un Allemand qui devaient duper magistralement les intermédiaires de l'époque.

Tout le monde a disparu. Mais en se perpétuant et en se renouvelant. La Maison Rothschild est toujours solide comme un roc. Les hommes des grandes banques d'affaires — telle la Banque de Paris — surveillent et orientent leurs marchés. Des opérateurs hardis (Camondo, Cahen d'Anvers, Élie Léon) excitent l'arbitrage, forment, poussent et dénouent des syndicats sur maintes valeurs. Leur efficacité à tous est sensible.

La Corbeille des agents de change n'a pas bougé. Les travées fourmillent d'une foule plus dense que jamais. Et tout autour de la grande salle se tiennent, dos au mur, immobiles, ces spectateurs muets qui intriguaient déjà Feydeau adolescent.

Dans cette cohue, cependant, il est un type de clients dont Feydeau ne retrouverait plus l'équivalent : l'Anglais et l'Allemand auxquels je faisais allusion tout à l'heure. Leur tactique était ingénieuse et aisée : l'un achetait tout ce que vendait l'autre, le gagnant empochait ses diffé-

rences et le perdant ne les payait pas. En réalité, du vol pur et simple, mais que la loi ne sanctionnait pas du vivant de Feydeau. Il avait fallu le terrible désastre boursier de 1882 (krach de l'Union Générale), la mauvaise foi avérée de toute une cohorte d'opérateurs pour que les Pouvoirs publics se décidassent à légaliser enfin les marchés à terme.

C'était là une réforme capitale, dont les effets se firent sentir peu à peu en profondeur. Feydeau ne l'aurait évidemment pas discerné en entrant dans la Bourse ; il n'aurait pas tardé à en déceler les bienfaits.

D'autant que la loi de 1885 avait été le point de départ d'une série de décisions opportunes. En 1890, un décret avait doté le marché officiel du statut annoncé par l'article 90 du Code de commerce et différé depuis quatre-vingts ans au prix de regrettables équivoques. En 1898, des règlements d'administration publique avaient parfait l'œuvre constructive.

Quant à la Coulisse, si elle demeurait en marge, elle était quasi « reconnue ». La loi instituant l'impôt de Bourse n'avait-elle pas habilité les coulissiers à percevoir la dîme, un *modus vivendi* n'était-il pas intervenu entre Parquet et Coulisse, à l'instigation de M. Caillaux, personnage consulaire ?

En 1909, au point de vue légal, la Bourse se trouvait donc puissamment armée ; le législateur la soutenait sans l'entraver, la guidait sans l'écraser.

Elle était, de surcroît, fort riche. Alors qu'en 1870, le portefeuille français valait une trentaine de milliards, il représentait, en 1909, 104 à 107 milliards, dont 35 à 37 en valeurs étrangères.

Si l'on considère que les titres étrangers comportaient 80 p. 100 environ de fonds d'État, on constate une énorme prédominance des valeurs à revenu fixe sur les valeurs à revenu variable.

Phénomène qui n'était pas le résultat d'un hasard. La France dépensait moins qu'elle ne gagnait : bon an, mal an, elle économisait 4 milliards, dont 1 milliard et demi à 2 milliards s'investissaient inlassablement en valeurs de placement. A tel point que les émissions françaises n'y suffisaient plus et que l'épargne s'extravasait à l'étranger.

Comme ces valeurs avoisinaient pour la plupart le pair, elles formaient une masse énorme, cohérente et stable, une espèce de plate-forme robuste portant sans effort la Bourse et reposant elle-même sur une monnaie forte, un équilibre presque absolu des prix de gros. La circulation, en effet, était abondante, mais non excessive (4 949 millions au 12 août 1909), gagée à plus de 90 p. 100 en or et en argent, tandis que les prix de gros, inscrits en 1892 dans les *Index Numbers* de Sauerbeck pour 72, se retrouvaient à peine changés, en août 1909, à 75.

Les valeurs à revenu variable étaient, ai-je dit, en nette minorité par rapport aux valeurs à revenu fixe, mais elles constituaient la partie vraiment active, vraiment vivante de la Bourse, travaillées avec discernement par des animateurs, des spéculateurs professionnels possédant des moyens étendus. Leurs opérations revêtaient le plus souvent une

certaine importance et intéressaient des titres dont les cours étaient véritablement substantiels : au 12 août 1909, la Banque de France cotait 4 200, la Banque de Paris 1 642, le Nord 1 687, l'Omnibus 1 335, la Compagnie Française des Métaux 694, le Suez 4 745, le Printemps 503... Opérations aboutissant à des manipulations simples et claires. En sorte que le courtage s'établissait à 1 p. 1 000 seulement.

La fiscalité demeurait fort modérée ; l'impôt de Bourse était également de 1 p. 1 000 et l'impôt sur le revenu des valeurs mobilières se tenait à 4 p. 100 depuis 1890. Quant à l'impôt général sur le revenu, il n'existait qu'à l'état virtuel. (Voté le 9 mars 1909, l'application en était encore lointaine.)

On voudra bien m'excuser d'accumuler tant de chiffres ; ils sont indispensables pour nous replacer dans la réalité et, si peu qu'on les médite, ils acquièrent une éloquence admirable.

Ceci posé qu'aurait, en définitive, pensé Feydeau de la Bourse en 1909 ? Après avoir souri des éternels travers humains : âpre polémique de Lysis et de Testis autour des établissements de crédit, scandale Rochette, il aurait, sans nul doute, conclu à la santé et à la puissance du marché parisien, fortement organisé, très achalandé, possédant des assises inébranlables, grâce à ses valeurs à revenu fixe, diligemment et utilement traité en ses valeurs à revenu variable, servi par une monnaie jouant à plein son rôle d'étalon, faisant vivre confortablement tout son monde, rayonnant sans limites par la libre circulation des biens et des personnes.

***

De prime abord, la Bourse de l'été 1929 aurait paru à Feydeau fort ressemblante à celle de 1909. La turbulence de la Coulisse l'aurait pareillement accueilli au débouché de la rue Vivienne. A l'intérieur, il se serait absorbé dans la foule toujours vibrante, toujours impérieuse, avec le sentiment sans doute d'une trépidation plus intense encore, d'une fébrilité accrue. Il aurait entendu des cris, comme jadis, et aussi des rires et des applaudissements.

Son regard se serait porté alentour. Il aurait admiré les nouveaux tableaux actionnés par des commandes électriques et reproduisant les cours des principales valeurs du marché à terme. Puis il se serait arrêté sur des lignes incompréhensibles : les cotes des changes. Feydeau aurait lu : Londres 123,93, New-York 25,56, Belgique 355, Espagne 361, Suède 685,25, Suisse 491,75 (cours du 26 juin 1929)... Que signifiaient de tels chiffres ? Impossible, n'est-ce pas, d'imaginer qu'ils pussent exprimer fidèlement le rapport de la monnaie nationale avec les devises étrangères ? Et pourtant l'inconcevable était la réalité. Une grande guerre, survenue en 1914, avait soumis la France, pendant plus de quatre ans, a une pression implacable. La circulation fiduciaire y avait sextuplé. Il avait fallu emprunter 23 milliards en bons de la Défense nationale et

52 milliards et demi en rentes, 893 792 immeubles et 9 332 usines avaient été détruits, 2 millions d'hectares se révélaient impropres à la culture.

Drame d'une ampleur sans analogue, engendrant un autre drame non moins pathétique, le drame de la monnaie, qui venait de bouleverser l'existence de toute une société!

Feydeau — le moraliste, le boursier — ne se serait pas lassé de se faire raconter les péripéties du combat sans merci : le déclenchement mystérieux de l'offensive contre le franc dans la journée du 14 novembre 1923, l'écrasement de la spéculation internationale obtenu en quelques jours par la Banque Lazard, les imprévisions de la Trésorerie et les illusions de M. Herriot en 1925, le réveil de l'incendie, les folies boursières et cambistes de 1926, l'intervention providentielle de Poincaré, la volte-face des joueurs exotiques et leur acharnement inouï à pousser la hausse du franc aussi loin qu'ils en avaient poursuivi la baisse, la querelle entre partisans et adversaires de la stabilisation, l'exaltation des titres nationaux, que sais-je encore?...

Mais la guerre n'avait pas seulement déterminé une inflation dont les conséquences s'étaient manifestées dès son achèvement, elle avait encore exigé, durant qu'elle s'accomplissait, un ensemble de mesures brutalement restrictives.

En effet, les hostilités n'avaient même pas commencé que le marché à terme se trouvait virtuellement supprimé : il ne fonctionnera plus jusqu'en 1920. Puis c'était, en 1915, l'exclusion de toute opération pour compte étranger sur le marché de Paris. L'année suivante apparaissait le cours unique au comptant. L'État, ensuite, empruntait des valeurs argentines, canadiennes et américaines pour payer ses approvisionnements extérieurs. En 1917 était institué et imposé le répertoire des opérations de change. Le 3 avril 1918, enfin, était abolie la faculté pour les Français d'expatrier leurs capitaux.

Tout ceci revêtait un caractère aussi insolite, aussi inopiné que le glissement monétaire qui succéderait au conflit. Tout ceci était ressenti comme un rêve. On y croyait, certes, mais ainsi qu'à quelque manifestation magique dont l'action doit être forcément limitée et qui s'effacera sans laisser d'empreintes.

De fait, la réglementation de guerre s'était rapidement disloquée. Trois mois après l'armistice, le cours unique avait été abrogé. Le 22 août 1919, la Chambre syndicale autorisait tous donneurs d'ordre à opérer sur le marché de Paris. Huit jours plus tard, l'État restituait les valeurs étrangères qu'il avait empruntées en 1916. Le 2 janvier 1920 s'ouvrait à nouveau le marché à terme, rentes exceptées toutefois. Le 10 janvier 1928, enfin, avait été abrogée la loi du 3 avril 1918 sur les exportations de capitaux. Et avec elle disparaissait le dernier vestige de la réglementation de guerre.

La volonté de renoncer à une législation d'exception, de rendre à la Bourse la plus grande liberté possible avait donc été manifeste.

Quant au trouble monétaire, il n'avait, lui aussi, duré qu'un temps. Depuis le 25 juin 1928, la stabilisation légale du franc était acquise et l'or affluait dans les caves de la Banque de France. Notre devise était en passe de devenir la plus forte du monde.

La guerre, cependant, avait eu une troisième conséquence, qui ne s'effaçait point, celle-là. Par l'énormité des dépenses consommées, elle avait provoqué un raidissement extrême de la fiscalité. Les augmentations décidées pendant et après les hostilités avaient porté l'impôt cédulaire sur le revenu des titres français à 18 p. 100, celui des valeurs étrangères non abonnées à 25 p. 100, l'impôt sur les lots à 36 p. 100. L'impôt général sur le revenu, accomplissant la prophétie de Jaurès, prospérait comme une plante tropicale. La taxe de transmission, basée sur le cours moyen de l'année précédente, s'avérait terriblement onéreuse en période de gonflement des cours. Le courtage lui-même avait triplé par rapport à 1909.

Qu'importait, au demeurant, puisque la Bourse supportait allègrement cette aggravation de charges? L'ultime entrave suscitée par la guerre était tombée. La monnaie s'avérait solidement assise. L'on pouvait donc s'associer sans retenue à l'épanouissement de l'économie, lequel était sans conteste magnifique. Tout vibrait, tout s'amplifiait. C'était, en quelque sorte, une fête perpétuelle, la fête de la prospérité. Dans un ciel radieux montait le rêve, fastueux, de la conjoncture sans crises. Car les Américains ne croyaient plus aux crises, ni nous non plus.

Une clientèle immense concourait à la multitude des opérations. Les vieux animateurs avaient cédé le fonds à de dignes successeurs : Homberg s'affairait autour de ses valeurs coloniales, Kreuger ambitionnait de conquérir l'univers par les allumettes et inondait les places financières de Kreuger and Toll, Lœwenstein, depuis peu disparu, laissait derrière lui un frémissant sillage, Oustric et Gualino raflaient des assurances, des blanchisseries, des affaires d'alimentation, de chaussures, d'automobiles, la Banque de Paris vulgarisait la T.S.F., la Banque de l'Union Parisienne pénétrait jusqu'au cœur de l'Europe centrale, la Banque Nationale de Crédit prenait un essor extraordinaire...

Le doute n'est pas permis : Feydeau, malgré son expérience, malgré son ironie, aurait épousé l'exaltation de la Bourse et partagé ses illusions. Il l'aurait vue à nouveau puissante, libre, courtisée. Il lui aurait prédit un grand destin. En d'autres termes, il n'aurait pu discerner ce que nul ne distinguait à ce moment-là et que le temps seul a dévoilé.

Qu'est-ce à dire? Eh bien! voici en deux points ce qu'il eût été convenable de penser pendant la séance du 26 juin 1929. Premier point : la guerre moderne étant une guerre totale implique une réglementation rigide de la Bourse. La guerre de 1914-1918 constituait à cet égard un précédent redoutable. Si un conflit armé venait à se rouvrir, la Bourse recevrait assurément un second statut de guerre. Et

l'on ne témoignerait probablement pas cette fois du même empressement à l'en délivrer.

Second point : l'inflation, par les séquelles qu'elle laisse après elle, ne disparaît jamais complètement. Pour commencer, elle est le signe, puis devient la cause d'une perte de substance à peu près irréparable. A la veille de la guerre, la fortune mobilière de la France représentait 115 à 120 milliards de francs-or ; en 1925, elle n'équivalait plus qu'à 72 milliards de francs-or. Mieux encore — ou pis — les experts ont calculé qu'un placement de 200 000 francs effectué en 1913 et réparti sur les meilleures valeurs *françaises* types se trouvait, en 1926, amputé de 89 p. 100 de sa valeur-or. La conséquence d'une telle déperdition est claire : cette masse de valeurs à revenu fixe, sur laquelle reposait la Bourse en 1909, s'est évidée, le plancher n'offre plus la même solidité, les assises du marché ont cessé d'être inébranlables. L'inflation, enfin, suscite des réflexes de défense qui se multiplient à mesure que l'insécurité monétaire se prolonge. L'âpre recherche d'un refuge amène aux valeurs à revenu variable, considérées comme valeurs réelles, un nombre toujours plus grand de dévôts. On croit, du point de vue des intermédiaires, pouvoir s'en réjouir ; ces inquiets, ces agités ne sont-ils pas autant de clients inopinés ? Hélas, les avant-derniers et les derniers de la troupe sont de moins en moins riches ; ils posent sur les guichets des sommes de plus en plus faibles ; ils provoquent involontairement une fragmentation excessive de la matière négociable, une dissémination qui, passée une certaine limite, risque de devenir mortelle pour les maisons de courtage.

En 1929, on n'en était pas encore là. Cependant, le marché avait, *successivement*, subi une réglementation de guerre puis connu l'inflation ; il n'était plus, il ne pouvait plus être, en dépit de son éclat, le marché de 1909. Mais comment l'homme de 1873 qu'était Feydeau aurait-il été capable de saisir la différence quand les contemporains l'apercevaient à peine ?

***

Et voici maintenant qu'en compagnie du coulissier-romancier, nous nous acheminons vers la Bourse par une venteuse après-midi de cet hiver 1949.

La réaction de Feydeau en arrivant devant le monument serait sans nul doute très nette. Surpris par son aspect désertique, par le silence qui l'enveloppe, il s'écrierait :

— Vous vous trompez ; la Bourse est fermée aujourd'hui.

— Mais non, la Bourse fonctionne en ce moment comme elle fonctionne tous les jours.

— Alors, la Coulisse a disparu !

— La Coulisse existe toujours ; incorporée au marché officiel, elle opère désormais à l'intérieur de la Bourse.

Détail matériel qui lui paraîtrait à coup sûr l'indice d'une évolution

considérable, peut-être même le symbole d'un retournement total. Son étonnement s'augmenterait d'ailleurs quand il pénétrerait dans le palais, quand, au lieu de la foule compacte et frémissante qu'il était accoutumé à y trouver, il découvrirait un espace presque trop vaste, sillonné par des gens vaquant apparemment à leurs occupations en toute tranquillité.

— C'est que l'accès de la Bourse n'est plus libre, lui expliquerait-on ; seuls, certains professionnels agréés par les Chambres syndicales responsables et nantis d'une carte ont droit d'entrée. Un grand progrès a été ainsi réalisé en ce qui concerne l'ordre, la commodité, voire la moralité.

Feydeau n'estimerait-il pas que cet ordre, cette commodité sont quelque peu funèbres ? En tout cas, il verrait là un second signe de changement profond. Et il ne se tromperait pas. Une autre guerre a ravagé le continent, et ses effets, répétés de la précédente, mais à un degré supérieur, ont consommé la fin de la Bourse, telle du moins que la Bourse était conçue naguère par des esprits réfléchis.

Nous avons vu que la Bourse de 1929, ayant reconquis tous ses droits, s'élançait en prenant appui sur un franc stable. La monnaie fut la première à céder. De 1931 à 1936, la dette publique augmente de 67 milliards. Une loi du 1er octobre 1936 dispense la Banque de France de convertir en or ses billets, fixe la valeur du franc entre 49 milligrammes, maximum, et 43 milligrammes, minimum, crée un Fonds de Stabilisation des Changes. C'en est fait désormais de la sécurité monétaire.

La dernière mesure restrictive prise pendant la guerre 1914-1918 avait été, on s'en souvient, celle prohibant les exportations de capitaux français (loi du 3 avril 1918). Et il avait fallu dix années pour que cette défense pût être levée. Aussi, par une nécessité inverse, mais logique, est-ce la première décision arrêtée lors du conflit de 1939. La guerre est déclarée le 3 septembre ; dès le 10, un décret interdit les sorties de capitaux, institue le contrôle des changes, dont l'exercice est confié à un Office des Changes.

Pourtant, la réglementation ne s'aggrave pas sur le moment. C'est que la guerre est une drôle de guerre, c'est que M. Reynaud est un libéral dans l'âme. Jusqu'au 10 juin 1940, et sous réserve de l'arbitrage, la Bourse fonctionne librement, normalement, tant au comptant qu'à terme. Mais le 10 juin, les armées allemandes sont à proximité de Paris. La Bourse clôt ses portes. Les choses, dorénavant, iront très vite pour elle.

Tout d'abord, il n'est plus question de marché à terme. La reprise du 15 octobre 1940 limite les transactions à un comptant ne comportant que les rentes et obligations françaises, auxquelles s'ajoutent les seules actions françaises le 19 mars 1941. Il n'y a donc plus de terme, plus de valeurs étrangères, plus de public admis autour de la Corbeille ou des groupes, fort peu de professionnels...

Et sur cette Bourse mutilée pèse une soupçonneuse inquisition. On n'y veut point de spéculation, même au sens honnête du terme. Chaque valeur

est suivie avec une vigilance implacable. Les marges de hausse autorisées sont, en principe, de 3 p. 100, mais ramenées parfois à 1 p. 100, ce qui fausse absolument le jeu de l'offre et de la demande.

Par ailleurs, le Gouvernement légifère en matière de tantièmes et dividendes, de forme et négociation des actions, de cessions directes. Ce sont, et de loin, les textes relatifs à la forme des actions qui revêtent pour la Bourse la plus grande importance. La loi du 28 février 1941 pose le principe de la nominativité des actions, avec le tempérament suivant : les actions françaises traitées sur un marché pourront être maintenues au porteur à condition de demeurer en dépôt dans les caisses d'un établissement agréé. Disposition complétée par la loi du 18 juin 1941 créant la *Caisse Centrale de Dépôts et de Virements de Titres*, à laquelle les établissements agréés verseraient les actions conservées par eux, en vertu de la loi du 28 février. Création lourde de conséquences techniques et psychologiques !

Dans l'ensemble, c'était un véritable étouffement. Personne ne s'y trompa. La Bourse lutta farouchement pour ne pas succomber à l'asphyxie.

Quant à l'inflation, elle se développait sous des formes insidieuses, née du premier créditement des frais d'occupation.

Pour freiner les achats de valeurs à revenu variable, on avait imaginé de porter à 5 p. 100 l'impôt de Bourse les concernant. On sait ce qu'il advient de semblables intentions ; non seulement l'impôt de Bourse ne fut pas réduit, mais il fut par la suite élevé jusqu'à 6 p. 100 et s'appliqua aux ventes comme aux achats.

Si limitée que parût la chose, elle est absolument significative de la situation qui se révéla après la Libération ; aucune des contraintes ne fut relâchée ou, quand on consentit à un aménagement indispensable, on le balança par une aggravation intimement liée audit aménagement. Ce qui fut le cas pour la recotation des valeurs étrangères : on les admit aux transactions, tout en prescrivant leur dépôt obligatoire par une ordonnance du 7 octobre 1944.

Dès lors, on discerne fort bien le processus qui a amené la Bourse de 1949 aux antipodes de celle de 1909. Une réglementation de guerre s'est perpétuée par delà la guerre, complexe, paralysante, hostile. Alors que vingt-cinq ans plus tôt, elle était en majeure partie tombée sitôt la paix et s'était effacée devant l'inflation, elle a persisté cette fois et combiné ses effets à ceux de l'inflation. Car l'inflation a repris son œuvre au point où elle l'avait laissée. C'est-à-dire qu'elle a continué à liquéfier la substance du portefeuille français et poursuivi la fragmentation des valeurs à revenu variable. La Banque de Paris, dont la capitalisation boursière représentait 66 800 000 dollars-or en 1914, ne valait plus, en 1949, que 5 103 000 dollars-or. Et la dispersion des actions est telle que nombre d'opérations cessent d'être payantes pour l'intermédiaire les exécutant, malgré la révision des courtages. On dirait que le marché

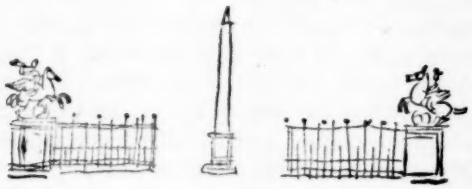
est tombé en poussière. Il travaille sur une matière avilie dans des proportions incroyables, divisée à l'excès, il a été privé pendant neuf ans de ce terme qui le vivifiait par son perpétuel brassage de capitaux importants. C'est d'ailleurs aussi bien l'absence du terme que la politique anticapitaliste des gouvernements successifs qui a entraîné la disparition des « animateurs ».

Le gonflement d'une fiscalité atteignant son point de saturation est l'un des aspects de cette politique anticapitaliste ; n'a-t-elle pas, par le jeu de l'impôt général sur le revenu, des impôts cédulaires, de l'impôt sur les successions, des taxes, pour effet de s'opposer à la formation des épargnes ? D'où un tarissement qui, joint à la misère de la monnaie, a ruiné la valeur à revenu fixe, en a fait un objet de dédain, de pitié. Or, l'ensemble des valeurs à revenu fixe constituait, dois-je le rappeler, le plancher puissant sur lequel la Bourse pouvait rebondir sans crainte. Hélas ! la plate-forme est aujourd'hui à demi pourrie, presque effondrée.

La Bourse souffre donc d'un mal extraordinairement profond dont la gravité s'est augmentée sans relâche et a atteint son point culminant en 1947, quand les nationalisations furent achevées, quand les réquisitions de valeurs étrangères furent prononcées, quand aucun espoir d'allégement ne semblait permis. Et récemment encore, la crise se manifestait par une grève sans précédent, prolongée durant trois pleines semaines, revêtant extérieurement l'apparence d'un banal conflit de salaires, mais dont la solution ne fut si malaisée à trouver que parce que patrons et commis avaient, chacun de leur côté, raison dans une commune infortune.

Pourtant, entre 1947 et 1949, une révolution s'est amorcée, très nette, encore que lente (suppression de principe de la C.C.D.V.T., reprise limitée du marché à terme, regroupement obligatoire des actions...). Une phase de transition se déroule avec discrétion. On serait actuellement en droit, je pense, de parler remèdes. Mais ceci exigerait autant de pages qu'il m'en a fallu pour analyser la progression morbide. Je me bornerai à dire qu'ils tiennent en quatre mots, soufflés par Feydeau à mon oreille : raison, stabilité, travail, liberté...

ALFRED COLLING



IMAGES DE PARIS

YVONNE SARCEY

Il y a quelques semaines se fêtaient par une grande réception dans les salons du *Figaro* les quatre-vingts ans de madame Adolphe Brisson, née Yvonne Sarcey. Jamais octogénaire ne montra plus de vaillante grâce à recevoir, durant plus de trois heures, les félicitations de cette foule d'amis et d'admirateurs qui piétinaient devant elle, dans l'attente jamais déçue qu'elle mît un nom sur un visage, fît un compliment sur un talent, une remarque sur une notoriété. Non pas assise mais debout, droite et souriante, elle demeura d'une inlassable gentillesse, et n'eût-on rien su de celle dont on célébrait cet imposant anniversaire qu'à la voir pendant cette fête, on aurait deviné que cette longue vie fut tout entière d'activité intelligente.

Fille de Francisque Sarcey, le grand critique dramatique du XIXe siècle, elle fut élevée à Paris au cours Knoerdzer, où elle remportait toujours le prix de composition française. Son père, qui l'intimidait fort, ne sut pas sans doute encourager ses dons littéraires : les meilleurs critiques se trompent parfois. Aussi à treize ans elle opta pour la musique et entra au Conservatoire d'où elle sortit bientôt avec un premier prix de piano.

Elle avait dix-neuf ans, elle était professeur de piano quand elle rencontra et épousa peu après Adolphe Brisson, qui tout comme son fils Pierre Brisson, devint célèbre et redoutable comme critique dramatique. Union heureuse de deux êtres liés par une profonde intimité, et pour mieux partager la vie de son mari, madame Brisson abandonna la musique pour le journalisme et les lettres. En 1883, le ménage fondait la revue des *Annales*, hebdomadaire qui eut d'abord le format d'un quotidien, ce qui ne s'était jamais encore fait, et dont le but était une vulgarisation de la littérature, tant imitée depuis. Ce fut un succès, le journal tira bientôt à cent mille, s'installa dans un hôtel particulier de la place Saint-Georges, et madame Brisson commença d'y écrire ces billets fameux signés Cousine Yvonne. S'adressant au lecteur avec une familiarité qu'expliquait le

pseudonyme choisi, ces lignes alertes reflétaient le bon sens d'une femme clairvoyante sur toutes les questions. Adolphe Brisson n'entreprenait rien sans la consulter. « Elle est mon talisman », disait-il. Il savait que sa modestie cachait une fierté intérieure qui la rendait digne de donner les plus sûrs conseils. Il l'admirait de ne jamais regarder en arrière et de ne considérer, comme les esprits constructifs, que les problèmes présents. Son imagination allait toujours de l'avant, et quand elle décida de faire couvrir le petit jardin de l'hôtel des Annales pour en faire une salle de conférences, Adolphe Brisson dut sûrement l'approuver aveuglément. Une table, une lampe, un verre d'eau, des chaises volantes et voilà fondée, en 1906, l'Université des Annales. Deux conférences par semaine, bientôt une tous les jours, et il fallut alors construire une vraie salle, bâtir une estrade, installer des rangées de fauteuils. (Tout cela est devenu maintenant le théâtre Saint-Georges.) Et du même coup le *Journal de l'Université des Annales*, qui s'est appelé plus tard *Conférencia*, devint nécessaire et commença de paraître.

Mais madame Brisson avait quatre enfants, dont trois filles. Elle se préoccupait de leur éducation et voulait faire de celles-ci ce qu'elle appelait « la femme idéale », c'est-à-dire des épouses capables de fonder et diriger un foyer, d'être les associées de leur mari et non pas uniquement des créatures brillantes et cultivées. Aussi adjoignit-elle aux conférences sur l'histoire, la philosophie, les arts, les lettres, la musique, des cours pratiques de cuisine, de mode, de coupe, de puériculture, de dactylographie. Toutes les amies des amies de ses filles s'inscrivirent à une université dont l'enseignement varié était un jeu nouveau et captivant. Et les gloires de la littérature, les membres chevronnés de l'Institut durent peut-être à l'apprentissage de ces futures mères de famille, ce public dont la fraîcheur et l'éclat fut un des premiers charmes de leurs sérieuses conférences.

Madame Brisson qui pensait à tout, même aux divertissements, réunissait maîtres et élèves chez elle rue Saint-Lazare. Des jeunes filles ravissantes, à la fin des grands dîners, venaient servir le café. Un soir d'Annunzio était là, en habit, tenant ses gants blancs à la main selon l'usage d'alors. Il en fit tomber un, une jeune personne le ramassa et le lui tendit : « Gardez-le », dit-il superbement à l'innocente interdite. Des bals costumés animèrent aussi l'hôtel des Annales de leur chatoyante fantaisie. Jean Richepin, ayant fait une série de conférences sur les *Contes* de Perrault, y vint une fois en Roi de Féérie, suivi de Petits Chaperons Rouges, Belles au Bois Dormant et Belles tout court. Isadora Duncan et Mounet-Sully, Edmond Rostand — époque *Chantecler* — et bien d'autres célébrités firent encore de glorieuses entrées. Pierre Brisson, dans son prochain livre *Autre Temps*, va raconter les souvenirs de cette époque fertile, cocasse, heureuse, où ses parents draînaient les personnalités et les talents autour d'eux, aussi bien dans leur appartement de la rue Saint-Lazare que l'été dans leur propriété de Gagny, en Seine-et-

Oise, où la maison ne désemplissait pas. La prodigieuse activité de madame Brisson, qui ne s'est jamais ralentie, la faisait organiser goûters sur déjeuners, soirées sur dîners, tout cela au milieu des soucis et des tracas de ses affaires.

Puis vint la guerre, la première des grandes guerres. L'hôtel des Annales est transformé en hôpital et madame Brisson et ses filles s'y dépensent avec dévouement. Quelques conférences se donnent encore devant les blessés, mais la véritable Université des Annales émigre au Colisée, puis enfin là où elle est toujours, à la Salle Gaveau. (En 1940, madame Brisson, qui tient à son indépendance, ferma les Annales. En 1945, elle-même, à soixante-quinze ans, entreprit et réussit à « relancer » les conférences.)

Cependant, en 1914, Paris est menacé, voire bombardé par les Gothas. Madame Brisson songe aux enfants qui ne doivent pas courir les risques des alertes et des abris précaires, et c'est alors qu'elle imagine ces *Maisons Claires* qui seront leurs refuges. Sans tarder, elle organise un exode vers des logements campagnards de fortune. Mais dès 1917, avec l'aide des Américains que son idée émeut, elle installe à Varennes-le-Grand, près de Châlons, à Fougues, en Meurthe-et-Moselle et à Tarnos, dans les Landes, des demeures définitives, accueillantes à l'enfance malheureuse. Aujourd'hui ces *Maisons Claires*, fondées par madame Brisson il y a trente-deux ans, subsistent encore sous son efficace surveillance, et elle songe à en faire « quelque chose de mieux ». La Sécurité Sociale ayant multiplié les colonies de vacances, elle s'est dit que les enfants des villes sont maintenant aidés, protégés et qu'il convient de penser à ceux de la campagne. Pourquoi ? Pour leur donner le goût d'y rester, de cultiver leurs champs, d'aimer leur terre. Et elle est en train de transformer ces logis charitables en écoles d'agriculture ou d'arboriculture. Elle veut faire de chacune un foyer rural, leur adjoindre une bibliothèque pour l'esprit, un stade pour le corps. Pour madame Brisson il n'est jamais trop tard pour entreprendre et toujours trop tôt pour se reposer.

Levée tous les jours à six heures du matin, elle tient à faire elle-même « pour sa santé », dit-elle, le ménage de sa chambre, et à deux heures elle se rend à son bureau où elle surveille, dirige, ordonne. Les réponses qu'elle fait immédiatement aux innombrables lettres qu'elle reçoit chaque jour sont toutes tracées de sa main, d'une écriture rapide et ferme. La machine à écrire est inutile pour elle et ses amis savent qu'ils ne peuvent en user sans la désobliger. C'est une femme pour qui la courtoisie est un réflexe et la réalisation d'un projet exempte de tout intérêt personnel. Mais cette parfaite éducation, ces habitudes d'un noble naturel auraient pu céder au surmenage d'une vie si remplie, et aux ambitions légitimes d'un être d'exception si madame Brisson n'avait possédé une vertu capitale : la générosité. Donner, c'est le seul objectif de cette existence exemplaire. Temps, expérience, talent, tendresse, amitié, bonté, dévouement, elle a tout prodigué. Mais dépenser sans compter tant de qualités de cœur et d'esprit, c'est prouver que celles-ci sont inépuisables.

ORPHÉE

Jean Cocteau, chacun sait cela, a une imagination fertile. Mais ce sont toujours les thèmes connus, les mythes et les légendes qui fécondent le mieux son talent. C'est qu'il a l'esprit prompt à saisir les ressemblances entre hier et aujourd'hui, à transposer le merveilleux dans le quotidien, et qu'il croit à l'éternel retour des jeux du destin.

La fable d'*Orphée* lui avait déjà, il y a vingt-cinq ans, inspiré une pièce. Il vient de la reprendre pour en faire un film que l'on verra le mois prochain sur les écrans parisiens. Cependant il a déjà permis à deux ou trois amis intimes d'assister à sa projection au studio Francœur. Projection de travail, avec de longues interruptions entre chaque bobine de pellicule, pour permettre à l'auteur de discuter avec le monteur de l'opportunité d'une coupure, ou avec l'ingénieur du son de l'intensité d'une réplique, de la clarté d'un mot. Projection destinée surtout à Georges Auric qui fera la musique de ce nouvel *Orphée* et qui en suivait les différentes séquences avec attention, avant de commencer à composer sa partition. Donc, ce que Jean Cocteau montrait ce jour-là à ces quelques privilégiés, c'était en quelque sorte un film nu, pas même sonorisé, dépouillé de son enveloppe musicale et vidé de tous les bruits qui lui donneront une atmosphère vivante. Il n'y avait que les images et le dialogue, la coquille creuse mais solide d'une œuvre exceptionnelle.

« Où se passe cette histoire et à quelle époque ? Comme il vous plaira : c'est le privilège des légendes d'être sans âge », dit Jean Cocteau. Pourtant, malgré cette déclaration, le film commence bien comme une aventure d'à présent. Une terrasse de café, des poètes en chemises écossaises, des jeunes filles en chandails, une princesse étrangère avec un jeune homme soûl, une dispute, une rixe : est-ce à Saint-Germain-des-Prés ? Non, c'est aux Lilas, et cela veut être dans quelque ville de province idéale. La police arrive pour apaiser la bagarre, la jeune homme soûl s'échappe en courant, il est renversé par deux motocyclistes vêtus et casqués de noir. La princesse (Maria Casarès) fait transporter le corps dans son automobile, oblige Orphée (Jean Marais) à y monter, et son chauffeur Heurtebise (François Périer) démarre à toute vitesse, cependant que les policiers prennent en chasse les motocyclistes. Début rapide, dont la violence dramatique annonce une succession de mystères. Dans la voiture, l'énigmatique princesse, malgré ce cadavre entre elle et Orphée, met la radio en marche. On entend alors des phrases sybillines, semblables aux messages clandestins que diffusait la radio anglaise pendant l'occupation : « Le silence va plus vite à reculons... Un seul verre d'eau éclaire le monde... » ou encore, et c'est de l'Apollinaire : « L'oiseau chante avec ses doigts. » Orphée, qui écoute passionnément, murmure : « Je traque l'inconnu. » Soudain les tueurs à motocyclettes rejoignent l'auto et la princesse se penche à la portière et leur crie amicalement : « Salut . » Le malaise d'Orphée aussi bien que celui du spectateur grandit. Et

l'arrivée du triste cortège chez la princesse l'augmente encore. La belle, l'élégante princesse habite un chalet délabré (c'est celui du golf de La Boulie). Un vestibule, comme après un déménagement ou un cambriolage, paille par terre, très peu de meubles, conduit à un escalier de bois vermoulu. Mais en haut de ces marches, la chambre de la princesse est d'une extrême mais bizarre élégance. Tout y est accroché, jeté, étoffes et fourrures. Un divan, une radio, une coiffeuse couverte de brosses et de flacons, des lampes d'une lumière douce. A côté, est-ce un cabinet de toilette ? une pièce où il y a un grand miroir à trois faces. Le corps saignant du jeune homme est étendu par terre. La princesse, d'un geste, le ressuscite et l'interroge : « — Vous savez qui je suis ? — La Mort. — Bon, vous êtes désormais à mon service. En route. » Et, suivie du nouveau Lazare, elle pénètre dans le miroir où les deux motocyclistes s'engouffrent derrière elle. Orphée, qui a surpris cette scène étonnante, se jette contre le miroir, s'y cogne, s'évanouit, la figure écrasée contre la glace... et se ranime au petit jour, le visage au bord d'une flaque d'eau où boit un cheval. Et c'est le retour en pleine réalité, dans la demeure d'Orphée, simple et charmante, où dans le confortable « living-room », Eurydice, son amie Aglaonice (reine des Bacchantes, ligue de femmes !) et un commissaire de police s'inquiètent comme de simples mortels de l'absence d'un mari qui, bien que poète glorieux et fêté, n'a pas pour habitude de découcher. Et lorsqu'il rentre enfin, ramené par Heurtebise, il refuse avec mauvaise humeur de répondre aux questions d'Eurydice. Cocteau a fait de ce couple fameux un jeune ménage comme tant d'autres, où la femme douce, amoureuse et pas très intelligente, devient importune à un compagnon dont les préoccupations échappent à son faible entendement. Mais Heurtebise, tout chauffeur de bonne maison qu'il soit est aussi leur ange gardien. Connaissant leur triste destin il ne peut cependant — c'est le jeu du libre arbitre — les empêcher d'aller au-devant de leur malheur et... bref, ce merveilleux et ce quotidien que Cocteau sait si bien mélanger, il ne l'a jamais mieux dosé que dans son dernier film. A des séquences réalistes, voire d'un comique presque bouffon, comme celle ou Orphée ramenant Eurydice des Enfers n'a pas la permission de la regarder, ce qui l'irrite : « On se représente mal, dit-il, la tension d'esprit qu'exige une pareille bêtise » et oblige le couple à un jeu de cache-cache risible (qui finira mal car en auto Orphée voit dans le rétroviseur — toujours les glaces — Eurydice assise derrière lui), à ces séquences donc en succèdent d'autres pleines de grandeur et chargées de significations profondes. Dans celle de la mort d'Eurydice, et du désespoir d'Orphée, à la question que lui pose Heurtebise : « Désirez-vous rejoindre Eurydice, ou la mort ? », il répond : « Les deux », traduisant toute l'inquiétude humaine devant les problèmes de l'Au-delà ou du Néant. Que la Mort soit cette jeune femme à la beauté rassurante : « Vous attendiez-vous à me voir travailler avec un suaire et une faux ? Mais si j'apparaissais aux vivants comme ils me représentent

ORPHÉE

Jean Cocteau, chacun sait cela, a une imagination fertile. Mais ce sont toujours les thèmes connus, les mythes et les légendes qui fécondent le mieux son talent. C'est qu'il a l'esprit prompt à saisir les ressemblances entre hier et aujourd'hui, à transposer le merveilleux dans le quotidien, et qu'il croit à l'éternel retour des jeux du destin.

La fable d'*Orphée* lui avait déjà, il y a vingt-cinq ans, inspiré une pièce. Il vient de la reprendre pour en faire un film que l'on verra le mois prochain sur les écrans parisiens. Cependant il a déjà permis à deux ou trois amis intimes d'assister à sa projection au studio Francœur. Projection de travail, avec de longues interruptions entre chaque bobine de pellicule, pour permettre à l'auteur de discuter avec le monteur de l'opportunité d'une coupure, ou avec l'ingénieur du son de l'intensité d'une réplique, de la clarté d'un mot. Projection destinée surtout à Georges Auric qui fera la musique de ce nouvel *Orphée* et qui en suivait les différentes séquences avec attention, avant de commencer à composer sa partition. Donc, ce que Jean Cocteau montrait ce jour-là à ces quelques privilégiés, c'était en quelque sorte un film nu, pas même sonorisé, dépouillé de son enveloppe musicale et vidé de tous les bruits qui lui donneront une atmosphère vivante. Il n'y avait que les images et le dialogue, la coquille creuse mais solide d'une œuvre exceptionnelle.

« Où se passe cette histoire et à quelle époque ? Comme il vous plaira : c'est le privilège des légendes d'être sans âge », dit Jean Cocteau. Pourtant, malgré cette déclaration, le film commence bien comme une aventure d'à présent. Une terrasse de café, des poètes en chemises écossaises, des jeunes filles en chandails, une princesse étrangère avec un jeune homme soûl, une dispute, une rixe : est-ce à Saint-Germain-des-Prés ? Non, c'est aux Lilas, et cela veut être dans quelque ville de province idéale. La police arrive pour apaiser la bagarre, la jeune homme soûl s'échappe en courant, il est renversé par deux motocyclistes vêtus et casqués de noir. La princesse (Maria Casarès) fait transporter le corps dans son automobile, oblige Orphée (Jean Marais) à y monter, et son chauffeur Heurtebise (François Périer) démarre à toute vitesse, cependant que les policiers prennent en chasse les motocyclistes. Début rapide, dont la violence dramatique annonce une succession de mystères. Dans la voiture, l'énigmatique princesse, malgré ce cadavre entre elle et Orphée, met la radio en marche. On entend alors des phrases sybillines, semblables aux messages clandestins que diffusait la radio anglaise pendant l'occupation : « Le silence va plus vite à reculons... Un seul verre d'eau éclaire le monde... » ou encore, et c'est de l'Apollinaire : « L'oiseau chante avec ses doigts. » Orphée, qui écoute passionnément, murmure : « Je traque l'inconnu. » Soudain les tueurs à motocyclettes rejoignent l'auto et la princesse se penche à la portière et leur crie amicalement : « Salut . » Le malaise d'Orphée aussi bien que celui du spectateur grandit. Et

l'arrivée du triste cortège chez la princesse l'augmente encore. La belle, l'élégante princesse habite un chalet délabré (c'est celui du golf de La Boulie). Un vestibule, comme après un déménagement ou un cambriolage, paille par terre, très peu de meubles, conduit à un escalier de bois vermoulu. Mais en haut de ces marches, la chambre de la princesse est d'une extrême mais bizarre élégance. Tout y est accroché, jeté, étoffes et fourrures. Un divan, une radio, une coiffeuse couverte de brosses et de flacons, des lampes d'une lumière douce. A côté, est-ce un cabinet de toilette ? une pièce où il y a un grand miroir à trois faces. Le corps saignant du jeune homme est étendu par terre. La princesse, d'un geste, le ressuscite et l'interroge : « — Vous savez qui je suis ? — La Mort. — Bon, vous êtes désormais à mon service. En route. » Et, suivie du nouveau Lazare, elle pénètre dans le miroir où les deux motocyclistes s'engouffrent derrière elle. Orphée, qui a surpris cette scène étonnante, se jette contre le miroir, s'y cogne, s'évanouit, la figure écrasée contre la glace... et se ranime au petit jour, le visage au bord d'une flaque d'eau où boit un cheval. Et c'est le retour en pleine réalité, dans la demeure d'Orphée, simple et charmante, où dans le confortable « living-room », Eurydice, son amie Aglaonice (reine des Bacchantes, ligue de femmes !) et un commissaire de police s'inquiètent comme de simples mortels de l'absence d'un mari qui, bien que poète glorieux et fêté, n'a pas pour habitude de découcher. Et lorsqu'il rentre enfin, ramené par Heurtebise, il refuse avec mauvaise humeur de répondre aux questions d'Eurydice. Cocteau a fait de ce couple fameux un jeune ménage comme tant d'autres, où la femme douce, amoureuse et pas très intelligente, devient importune à un compagnon dont les préoccupations échappent à son faible entendement. Mais Heurtebise, tout chauffeur de bonne maison qu'il soit est aussi leur ange gardien. Connaissant leur triste destin il ne peut cependant — c'est le jeu du libre arbitre — les empêcher d'aller au-devant de leur malheur et... bref, ce merveilleux et ce quotidien que Cocteau sait si bien mélanger, il ne l'a jamais mieux dosé que dans son dernier film. A des séquences réalistes, voire d'un comique presque bouffon, comme celle ou Orphée ramenant Eurydice des Enfers n'a pas la permission de la regarder, ce qui l'irrite : « On se représente mal, dit-il, la tension d'esprit qu'exige une pareille bêtise » et oblige le couple à un jeu de cache-cache risible (qui finira mal car en auto Orphée voit dans le rétroviseur — toujours les glaces — Eurydice assise derrière lui), à ces séquences donc en succèdent d'autres pleines de grandeur et chargées de significations profondes. Dans celle de la mort d'Eurydice, et du désespoir d'Orphée, à la question que lui pose Heurtebise : « Désirez-vous rejoindre Eurydice, ou la mort ? », il répond : « Les deux », traduisant toute l'inquiétude humaine devant les problèmes de l'Au-delà ou du Néant. Que la Mort soit cette jeune femme à la beauté rassurante : « Vous attendiez-vous à me voir travailler avec un suaire et une faux ? Mais si j'apparaissais aux vivants comme ils me représentent

ils me reconnaîtraient et *cela ne faciliterait pas ma tâche* » ; qu'elle vienne à travers les miroirs : « Regardez-vous toute votre vie dans une glace et vous verrez la Mort travailler comme des abeilles dans une ruche de verre » ; qu'elle soit jugée par un tribunal d'enquête, où les juges sont trois comme les Parques, pour *avoir fait preuve d'initiative*, et « mise en liberté provisoire », tout cela représente de belles idées de poète, et le baiser qu'elle échange avec Orphée est le symbole des amours désespérées. Mais quand elle se sacrifie, s'arrache des bras d'Orphée pour le rendre à la vie, à Eurydice, en lui conférant ainsi l'immortalité ou plutôt « l'ennui mortel de l'immortalité », se venge-t-elle inconsciemment de la perte d'une si belle proie ? Et lorsqu'Orphée et Eurydice qu'un rêve seulement a troublés, reprennent le cours de leur vie conjugale faite des gestes, des mots, des soucis de tous les jours, Heurtebise alors résume la situation en disant : « Il *fallait* les remettre dans leur eau sale. »

« C'est une belle histoire », murmurait Cocteau, repris par le mythe qu'il venait d'illustrer. Et d'ajouter en riant : « Orphée, ou on ne saurait penser à tout. » Lui par contre a su penser à tout et le cinéma, dont il connaît mieux que personne les possibilités de *truquages*, l'a admirablement servi. Bien sûr, que la robe de la princesse quand elle arpente comme un fauve la chambre où Eurydice est morte, change de teinte en même temps que ses paroles se nuancent de mépris ou de colère, que les miroirs traversés sans être brisés par les gants de caoutchouc de la Mort soient faits d'une immense cuve de mercure, ou que du square Bolivar aux Buttes-Chaumonts on débouche dans les halles de Boulogne pour aboutir sous les arcades de la place des Vosges, ce sont là miracles, habituels au cinéma. Mais c'était plus difficile de réaliser la zone intermédiaire entre la vie et la mort (« les morts sont si longs à mourir ») où Heurtebise et Orphée errent comme Dante et Virgile aux Enfers, le premier avançant immobile, au même rythme, grâce à un jeu de glace, que le second qui le suit à grandes enjambées pénibles. Promenade singulière dans un lieu étrange, semblable à quelque Pompéï vu en rêve, aux rues vides entre de hauts murs démolis, balayées par un vent mystérieux et violent, traversées par quelques silhouettes sans visages qui s'y meuvent légèrement.

« — Quel décor », disait-on à Cocteau. « — Mais ce sont les ruines de Saint-Cyr », répondait-il. Évidemment, mais il fallait y penser, et entre tant de trouvailles surprenantes, celle-ci est une des plus significatives de son ingéniosité poétique, de son génie à trouver les rapports secrets de l'humain avec l'éternel.

***

LES BEAUX MÉTIERS DE PARIS

La vitrine de Jansen, rue Royale, est une de celles qui comptent à Paris. On y voit de beaux meubles, anciens, rares, précieux. Pourtant Jansen n'est pas un antiquaire, c'est une maison de décoration fondée

en 1883 et installée là où elle est encore par un Hollandais naturalisé Français. Si cet étranger de naissance a choisi Paris pour y exercer son métier, c'est qu'il avait reconnu la suprématie de l'ouvrier français et la variété des ressources que le génie de notre artisanat offraient à son talent. En outre, il a souhaité que tout, dans les installations qu'on lui commanda bientôt dans le monde entier, sortît de mains qu'il pouvait diriger, contrôler, inspirer. Aussi les ateliers Jansen, rue Saint-Sabin, sont-ils uniques en leur genre. Ils réunissent dans un même et vaste immeuble toutes les industries ayant trait à la décoration. On y sculpte le bois, on y forge le fer, on y cisèle le bronze, on y peint, on y dore, on y brode, on y fait de la tapisserie, de la quincaillerie, de la menuiserie, de l'ébénisterie, de la serrurerie, et même des lustres. On y crée, on y copie, on y répare : il y a une infirmerie, un hôpital pour les meubles ou les boiseries d'autrefois.

Vestige des corporations, chaque atelier a son climat particulier, son odeur, ses usages et ses coutumes. A l'heure du déjeuner se mêle aux senteurs diverses du bois, du vernis, de la colle, le fumet des gamelles qui chauffent sur un réchaud à alcool. Car bien qu'ils aient un réfectoire, les ouvriers préfèrent manger sur un coin de leur établi, par une vieille tradition à laquelle ils sont attachés, aussi bien qu'à toutes celles dont dépend leur métier. Métier dont les gestes, toujours les mêmes, depuis plusieurs siècles, sont l'aboutissement d'un long apprentissage manuel que seules l'habitude et l'adresse peuvent perfectionner. Et c'est émouvant, par exemple, de voir les doreurs sur feuilles frotter sur leur joue ou leurs cheveux, tout comme le faisaient les prédécesseurs de leurs prédécesseurs, le pinceau qui leur sert à étendre la pellicule d'or : on n'a jamais trouvé un meilleur moyen pour qu'il l'étale sans la froisser.

Les sculpteurs sur bois usent chacun de cent cinquante à deux cents gouges : elles leurs sont personnelles et jamais leurs mains n'hésitent à choisir celle qui leur permettra de parfaire une fleur, une volute, une crossette, une moulure. Les ciseleurs sur bronze, les brodeuses et celles qui font ou réparent les tapisseries sont, avec ceux-là, ces artistes anonymes dont la technique impeccable n'exclut pas la personnalité. Mais du plus important au plus modeste de ces artisans, une seule chose compte pour tous : achever, accomplir un travail dont la perfection à laquelle ils auront contribué sera vue encore davantage par le patron que par le client. Ce patron, chez Jansen, c'est maintenant Pierre Delbée. Depuis son adolescence il est dans la maison et s'occupe de décoration, et les ouvriers savent bien ce que veulent dire ses compliments quand il est satisfait d'eux.

Certains de ces ouvriers exceptionnels sont maintenant âgés et irremplaçables. Les jeunes gens n'ont plus la patience ni l'envie d'apprendre ces métiers délicats, où l'esprit d'équipe prime l'ambition individuelle, où le talent se déploie dans l'ombre, où les œuvres ne sont pas signées. Et les clients eux-mêmes, en restera-t-il bientôt pour commander ces

travaux manuels, si lents et si chers? Quel dommage si la machine un jour doit remplacer par du « tout fait » ce qui était l'ouvrage appliqué de doigts sensibles et déliés...

En étroite connection avec la Maison Jansen, la Maison Boudin fabrique des passementeries. Refuge, elle aussi, des vieilles traditions de l'artisanat français, elle est installée dans l'hôtel Gouthière. C'est une belle maison du XVIIIe, au fond d'une cour, où les boiseries, les dallages, les parquets sont intacts et ajoutent au sentiment de pérennité que donne l'art charmant des passementiers.

Dans la bibliothèque d'acajou à colonnes du ciseleur du Roy, sont conservés les modèles anciens de franges, de galons, de glands dont la diversité est si grande qu'on ne peut que les copier sans rien y modifier. Leurs noms pittoresques sont toujours ceux-mêmes que l'on emploie aujourd'hui. Les franges ont des crêtes à nœuds, des gérolines, des arcades, des chardons. Leurs effilés, ou plutôt leurs jupes, sont à grilles, à migrets, à jasmins, à torsades. Les galons sont à marabouts ou à cannetilles, les glands à poires croûtées ou cariotées.

L'ancien jardin recouvert d'un vitrage sert d'atelier, vaste atelier où l'activité est grande mais silencieuse. Nulle machine n'y bourdonne ; les métiers sont en bois, tout pareils à ceux du XVIe siècle et ressemblent à des orgues de Barbarie (muettes), avec leurs rouleaux de carton perforé reproduisant le dessin technique à suivre, qui glissent doucement devant l'ouvrier. Celui-ci, penché en avant et soutenu aux épaules par de larges bretelles suspendues qui évitent la fatigue qu'entraînerait sa position, tout en pédalant, pique une soie à travers les trous du carton. Il fait ainsi environ trente centimètres de galon par heure... Ailleurs, mais à la machine, on en fait vingt mètres par jour!

Devant des fils de soie tendus sur un cadre de plusieurs mètres de long, un autre ouvrier va et vient, tel un cordier faisant sa corde : il retord les fils à la main. Il est à présent le seul qui sache encore le faire, et boucher depuis son mariage avec une bouchère, consent encore à accorder quelques heures par jour à son art!

Les écheveaux, les bobines de toutes couleurs chatoient comme des sucres d'orge sur les tables des ouvrières, qui montent les têtes de glands à l'aiguille, au point de Milan, et les cousent aux cartisanes, fleurs de passementerie que l'on posera au coin d'un coussin ou d'une embrasse.

Tout ce travail minutieux, lent et difficile, est le raffinement, l'élégance, la dernière touche subtile de l'œuvre du décorateur et du tapissier. L'on voudrait que ceux-ci ne cèdent jamais aux clients pressés, et continuent à soutenir contre l'industrialisme d'un art si français les procédés hérités du goût et de l'ingéniosité des siècles précédents.

DENISE BOURDET

Ce que les dernières semaines de l'année 1949 ont ôté au théâtre est plus grand que ce qu'elles lui ont apporté. Charles Dullin n'a survécu que bien peu de temps à Jacques Copeau. Georges Pitoeff était mort le premier, au moment où le rideau se levait sur un drame plus sanglant que ceux de Shakespeare. Baty, moins « homme de théâtre » — on n'est pas pleinement un homme de théâtre si l'on n'est d'abord un acteur — est retourné aux marionnettes avec une sorte de soulagement : il n'avait jamais été très satisfait d'avoir à compter avec le texte et avec les interprètes. De la brillante école dont Copeau fut le premier maître, de l'insurrection qui se leva contre le réalisme d'Antoine et qui imposa son style à l'art dramatique français du dernier quart de siècle, Jouvet seul reste. Jouvet, et des metteurs en scène plus jeunes, dont les uns se sont imposés déjà, dont d'autres sont en voie de le faire : Jean-Louis Barrault, élève de Dullin, Jean Vilar, élève de Dullin.

Dullin fut un grand acteur qui, pour ceux qui l'ont vu dans *l'Avare*, dans *le Roi Lear*, dans *l'Archipel Lenoir*, restera inoubliable. Il fut un grand metteur en scène : l'animation, la vie, la vérité, les éléments complexes d'intérêt qu'il réussissait à susciter dans une pièce aussi ennuyeuse, raide et rébarbative que *Cinna* méritaient une admiration sans réserve. Il fut un grand professeur d'art dramatique. Il fut, en vérité, dans toutes les acceptions, un grand serviteur du théâtre, avec une ardeur au travail, un désintéressement, une abnégation, un fanatisme sans limites. Il était, pour le service du théâtre, capable de ruse — lui qui était naïf —, d'avarice — lui qui dédaignait l'argent —, de cruauté — lui qui était bon (à certaines heures, un metteur en scène doit être implacable). Il est dommage qu'il ait eu, il y a cinq ou six ans, l'imprudence de quitter l'Atelier, ce théâtre charmant dont l'exiguïté, la pauvreté ascétique, la poésie convenaient à son génie. A la fin de sa vie, il n'avait même plus une salle à Paris ; ce n'est pas à notre gloire.

***

Marcel Achard est du petit nombre de ces écrivains de théâtre qui ont signé avec le succès un pacte durable. Il y a près de vingt ans, il était déjà, dans le répertoire de Jouvet, l'auteur le plus rentable : aujourd'hui, il

compte avec Anouilh et Salacrou, et plus sûrement qu'eux peut-être, parmi les privilégiés voués à la « trois centième » à chacune de leurs œuvres nouvelles. Seul de la jeune génération, André Roussin, avec une manière assez proche de la sienne, est venu lui disputer son public. Mais il y a place pour deux. Un certain type de comédie légère, à mi-chemin de l'amertume et de la fantaisie, de l'invraisemblance un peu folle et du réalisme bourgeois, de la sentimentalité et de l'ironie, un certain art, tout à fait « moderne », d'atteindre l'originalité à travers la convention, constituent pour le grand public (pour la meilleure partie du grand public) la forme la plus recherchée du divertissement théâtral.

La Demoiselle de petite Vertu a été moins bien accueillie par la critique qu'*Auprès de ma Blonde* ou *Nous irons à Valparaiso*. Je ne vois pas de raisons bien précises à cette différence de traitement, sinon que les critiques sont sans doute portés parfois, par la crainte qu'ils ont de se répéter, à des mouvements de sévérité quelque peu gratuits envers leurs favoris. En fait, les éléments de *la Demoiselle de petite Vertu* sont tout aussi ingénieusement agencés en vue du divertissement que ceux des comédies antérieures, et le reproche le plus souvent fait à l'auteur — de n'avoir pas su choisir entre le rire et l'émotion — me semble tout à fait injustifié, puisque c'est précisément à nous présenter le rire (discret) et l'émotion (discrète) unis dans un enchevêtrement inextricable que Marcel Achard s'est appliqué. Traiter dans la manière du vaudeville un thème qui est, en principe, celui d'un drame, puisqu'il comporte mort d'homme, peut paraître, certes, un jeu gratuit. Mais nous avons vu, depuis vingt ou trente ans, bien d'autres jeux, tout aussi gratuits, sur le théâtre, et celui de Marcel Achard est moins gratuit qu'il ne semble, puisque son propos a précisément été de nous montrer une « petite âme », une âme incapable de s'élever à la dignité tragique, une de ces âmes qui, par leur manière de se comporter dans l'existence, font immédiatement descendre sur le plan du vaudeville les événements les plus respectables. J'avoue avoir suivi non sans plaisir les aventures d'Amanda, femme légère, responsable involontaire de la mort d'un amant qui prend son amour trop au sérieux, s'installant dans son veuvage illégitime avec un excès de douleur qui est encore une forme de la coquetterie, et une ressource de l'égocentrisme, faisant vœu de chasteté perpétuelle et tombant dans les bras du frère jumeau du mort à la première occasion. Divers comparses, auxquels l'auteur ne nous demande pas de croire trop sérieusement, et qui ne sont le plus souvent que des fantoches de répertoire, viennent faire galamment leur numéro dans cette galante aventure et, à travers la comédie, court une satire de l'amour qui, sans être aussi véhémente que celle d'Anouilh dans *Ardèle*, atteint parfois à l'amertume. Comme l'action est située dans le quartier français de La Nouvelle Orléans vers 1890, nous avons droit à une certaine couleur exotique et aux dessous vertigineux des dames, et une attendrissante cocasserie enveloppe toute l'aventure.

Il ne me semble pas que madame Françoise Christophe constitue pour

Amanda l'interprète idéale. Madame Françoise Christophe est très belle et très bonne comédienne, mais elle est faite pour jouer les grandes dames ou les bourgeoises distinguées, et il faut qu'elle évoque pour nous une dame galante du quartier des courtisanes dans une ville créole, avec un langage assez vert, une féminité de l'espèce provocante, des manières très directes et un charme canaille. Elle joue son rôle avec intelligence et humour, mais elle le joue de l'extérieur.

***

La reprise de *l'Homme de Joie*, de Paul Géraldy et Spitzer, nous a donné l'occasion de voir ou de revoir une comédie « de boulevard » très adroitement agencée qui porte sur elle quelques rides. Le personnage de cet *homme de joie*, de ce jeune et sympathique séducteur professionnel qui vit des femmes et à qui aucune femme ne résiste, n'est pourtant ni plus faux, ni plus vrai aujourd'hui que dans l'entre-deux guerres. Ce n'est pas une peinture de caractère, ni une étude de mœurs : c'est un « personnage de comédie », avec la part de convention que cela comporte, aussi bon pour notre temps que pour un autre. Nous sommes gênés, dans la pièce, par je ne sais quoi d'un peu lourd, d'un peu mécanique, d'un peu insistant dans ces bonnes fortunes successives du jeune mâle bien conformé qui finit par éprouver un amour véritable et sauver la paix menacée d'un ménage. De jolies filles paraissent sur la scène, et M. Jean-Pierre Aumont est un comédien très sympathique.

***

Le théâtre des Mathurins a monté la première pièce de M. Roger Vailland, *Héloïse et Abélard*, qui a été accueillie avec des mouvements divers. L'effet de surprise, admirative chez les uns, scandalisée chez les autres, que cet ouvrage a produit doit être lui-même un sujet d'étonnement si l'on songe que la pièce de Roger Vailland avait été éditée en volume, il y a peut-être un an. Le livre doit être une tribune de moins bonne résonance que la scène.

M. Roger Vailland est un écrivain intelligent, qui apporte à la défense de ses positions politiques une violence dure, une passion froide assez remarquables. (On sait, ou on ne sait pas, qu'il est de ceux qui sont venus au communisme militant par les chemins de la révolte surréaliste.)

Il me paraît que l'histoire d'Héloïse et d'Abélard a séduit M. Roger Vailland, auteur dramatique, par deux de ses aspects : cette aventure amoureuse au dénouement tragique comportait la revendication du bonheur individuel par un couple révolté et persécuté, en face de la tyrannie sociale et religieuse (et cela d'autant plus qu'Abélard peut passer pour avoir été, philosophiquement parlant, et même politiquement, un « progressiste »). D'autre part, il est certain que le châtiment que subit

Abélard par les soins de l'oncle de sa bien-aimée est de ces malheurs qu provoquent chez le spectateur — à tort ou à raison, et probablement à tort — un apitoiement quelque peu ironique. On reconnaît qu'il n'y a pas de quoi rire, mais on est tenté de le faire. Ecrire une sorte de tragédie sur un tel sujet était donc une gageure, — gageure qui a tenté M. Roger Vailland. Sur ce point, il faut lui donner partie gagnée — encore qu'il n'ait pas osé faire reparaître Abélard sur la scène après sa mutilation. La situation du troisième acte, avec l'apparition d'Héloïse, veuve d'un mari vivant, en face de l'oncle Fulbert, est dramatique et émouvante.

Mais elle est bien vite gâtée par un grand réquisitoire d'Héloïse contre la religion chrétienne en général, et les cathédrales en particulier, qui est absolument invraisemblable dans la bouche du personnage et dans la situation du personnage. C'est l'auteur lui-même, c'est M. Roger Vailland lui-même qui vient, invisible, écarter son Héloïse du coude et parler aux spectateurs, comme d'une tribune. Bien entendu, M. Roger Vailland a le droit strict d'estimer que les cathédrales sont affreuses, et même de penser qu'elles ont été édifiées dans la peur et qu'elles témoignent de cette peur (encore que ce soit là une critique piquante dans la bouche d'un communiste). Mais ce que M. Roger Vailland, auteur dramatique, n'a pas le droit de faire, c'est de signifier quelque chose autrement que par les moyens dramatiques, c'est de sortir du cadre de sa propre pièce pour nous faire un discours. J'ajoute que si ce discours est littérairement assez bien venu, les pensées qui le nourrissent appartiennent à une philosophie antireligieuse sommaire, et même primaire.

Cette erreur est d'autant plus regrettable que M. Roger Vailland pouvait nous dire ce qu'il voulait nous dire par d'autres moyens : sa pièce ne manque pas de vertu dramatique ; certains de ses personnages : son Fulbert, ignoble avec une sorte de grandeur parce qu'il poursuit une vengeance en quelque sorte désintéressée ; son prince d'Anjou, beau portrait du « privilégié » désinvolte, généreux, capable de beaux mouvements, mais incapable de penser sérieusement à une chose sérieuse ; son Héloïse surtout, tendue, violente, absolue et pourtant réaliste, féminine, matérialiste même, ont une épaisseur et un relief dramatiques. Abélard, lui, est sans consistance, et comme neutralisé avant la lettre.

Telle quelle, la pièce ne nous satisfait pas réellement. Elle témoigne d'un talent véritable, mais d'un talent qui n'est pas, ou qui n'est pas encore adapté entièrement aux lois de l'expression dramatique. Elle traite habilement un beau thème théâtral, elle comporte de belles scènes, elle nous lasse pourtant à certains moments ou nous irrite — elle ne parvient pas à nous conquérir tout à fait. J'ajoute que la volonté de *provocation* qui se manifeste dans la dernière scène me paraît, elle aussi, une faiblesse. Elle est d'ailleurs conforme à la tradition du premier surréalisme plus qu'aux consignes communistes, infiniment plus souples et prudentes

en matière de propagande antireligieuse : ce que M. Roger Vailland s'est fait dire en termes assez clairs par le critique dramatique de *l'Humanité*.

***

M. Roger Vailland a voulu jouer une difficulté. M. Jean-Bernard Luc a voulu en jouer une autre. Il a écrit une pièce qui ne comporte qu'une scène à deux personnages, et avec laquelle il prétend tenir en haleine le spectateur pendant près d'une heure et demie. Cette sorte de prouesse ne comporte-t-elle pas aussi une facilité? Ne tend-elle pas à créer chez le spectateur, au départ, une sorte de préjugé favorable : « Quelle audace d'avoir tenté cela! Quelle virtuosité de l'avoir réussi, ou presque réussi! » Le fait est que *la Nuit des Hommes* se voit sans ennui, mais avec un certain agacement.

Deux hommes parlent d'une femme qui a trompé le premier avec le second et — peut-être — trompé le second avec un troisième. Ils parlent de leur amour et s'interrogent sur lui pendant toute une nuit. Mises au point sentimentales et sensuelles : — T'aimait-elle plus que moi? — Moins que moi? — T'aimait-elle *physiquement* plus que moi? Etc. Lorsque des femmes s'occupent interminablement à ce jeu de société, on l'admet encore. Lorsque ce sont des hommes, ils nous semblent dater de 1910. Pour comble, la discussion a lieu dans une ville occupée par l'ennemi, la nuit même où elle se libère, et l'un des interlocuteurs joue ou devrait jouer un rôle actif dans l'insurrection. Je reconnais que les mouvements de la bataille, dans la coulisse, soutiennent l'intérêt. Mais ils rendent la discussion, qui fait le fond de la pièce, tout à fait déplacée et presque saugrenue. On a envie de dire à Jacques Dumesnil, excellent, et à Michel Vitold, qui a trouvé là le meilleur de ses rôles : « Il y a temps pour tout ».

THIERRY MAULNIER

LES LIVRES D'HISTOIRE

PLAIDOYERS POUR DES VICTIMES

Qu'un maître du barreau parisien découvre un document capital et le verse au dossier de l'Histoire, nul ne s'en étonne quand la découverte résulte d'un hasard heureux. Mais en publiant *Appel de Louis XVI à la Nation* [1], maître Jacques Isorni montre plus de hardiesse : il prend en défaut les érudits qui, dès avril 1837, avaient imprimé ce texte sans en reconnaître l'auteur, l'attribuant à un certain avocat, assez obscur, Grouber de Groubentall ; il le restitue au père véritable, c'est-à-dire Louis XVI lui-même ; il prouve, dans une introduction de quatre-vingts pages menée comme une plaidoirie d'assises : 1° que l'*Appel à la Nation* ne peut être de Groubentall ; 2° qu'il ne peut être que de Louis XVI.

Cette démonstration, solide, impeccable, éclatante, entraînerait les jurys les plus éclairés, mais, par son brio même, met légèrement en défiance les esprits critiques. Ils savent qu'un prestigieux avocat excelle à escamoter, si l'on ose dire, les « trous » d'une affaire, à réparer la tapisserie d'une main si habile que l'on n'aperçoit plus les raccords, à concentrer tous les feux sur des points précis afin de nous fasciner. Dès la page 33, un simple détail, un mot dit en passant, nous alerte. « N'est-ce pas, écrit maître Isorni, la Constituante qui a empêché Louis XVI, par la force, d'aller passer les fêtes de Pâques à Saint-Cloud, en 91, qui, quelques semaines plus tard, qualifia de « fuite » son voyage à Varennes ? » Voyez comment a joué le réflexe de l'avocat : d'instinct, et bien que le fait soit en dehors de la cause, il minimise ce qui peut constituer une charge à l'encontre de son illustre et lointain client. « Fuite » est

1. Flammarion.

bien le mot propre et, seul, « évasion » serait plus précis ; cependant, maître Isorni, comme s'il se trouvait à la Convention, en janvier 1793, aux côtés des défenseurs de Louis XVI : Malesherbes, Sèze et Tronchet, repousse cette « fuite » qui suggère des idées d'émigration, de refuge à l'étranger ; il lui substitue le terme « voyage », qui n'évoque qu'images agréables et otieuses. Mais les historiens, je le crains, sursauteront : « *Voyage?...* Pourquoi pas *promenade?* » Avouons-le : si elles n'avaient l'approbation de M. Louis Madelin, les conclusions de maître Jacques Isorni nous paraîtraient encore douteuses, bien que son enquête et son argumentation soient fort impressionnantes, mais M. Louis Madelin est un garant qu'il est impossible de récuser. Il convient donc d'admettre — au moins provisoirement, car vraisemblablement cette énigme de l'histoire va rameuter les sphinx — que ces deux cents pages sont de la main de l'infortuné Louis XVI, et que Grouber en fut seulement l'éditeur clandestin.

Cela ne peut qu'ajouter un puissant intérêt à un document que la *Revue rétrospective*, en 1837, qualifiait déjà « un des plus importants, le plus important peut-être, que la *Revue* ait été jusqu'ici à même de publier ». Il contient, en effet, un exposé complet de la politique de Louis XVI, depuis son avènement au trône jusqu'au 10 août 1792. Apologie intelligente et sereine d'une attitude que les fidèles de la monarchie eux-mêmes n'ont pas toujours comprise, l'*Appel à la Nation* est également une attaque contre les fauteurs de la Révolution, une dénonciation motivée des manœuvres perfides accomplies par la *faction* dont Philippe d'Orléans fut l'âme damnée. C'est d'ailleurs cette connaissance profonde du rôle joué par Philippe d'Orléans dans la Révolution qui incline M. Louis Madelin à croire que ces pages sont bien de l'infortuné monarque : seules, à cette date, les « Tuileries » avaient des vues plongeantes sur le « Palais Royal ».

Mais si l'attribution est exacte, voilà un Louis XVI inconnu qui resurgit du passé : à la place du « bonhomme royal », gauche, faible, hésitant, se lève un souverain clairvoyant, ayant longuement médité sur les principes du pouvoir, nullement surpris par les événements, capable d'expliquer leur genèse et d'en prévoir le déroulement. En outre, un écrivain de haute lignée, habile à saisir, en des phrases quasi pascaliennes, les formes divergentes de la vérité ou à faire jaillir l'indignation et le mépris. Alors, il y aurait plus que la découverte d'un document : la révélation d'un homme.

Dans l'*Appel à la Nation*, Louis XVI s'attribue le mérite d'avoir, en 1787, convoqué l'Assemblée des notables et de lui avoir soumis un plan de réformes financières, tel que, s'il eût été adopté, une révolution fût devenue pour ainsi dire sans objet. Or, d'après M. Pierre Jolly, qui, pour la première fois, nous donne une biographie sérieuse de *Calonne* [1]

1. Plon.

ce plan était bien l'œuvre du Contrôleur général qui, dès le 20 août 1786, avait remis à Louis XVI son *Précis d'un plan d'amélioration des Finances* dont le programme présenté aux notables n'est qu'une copie. Il faut dire que Calonne n'avait pas tout inventé, qu'il avait pris son bien là où il le trouvait — et même, si l'on en croit maître Isorni, à Grouber de Groubentall : décidément, tout se tient.

N'empêche que Calonne n'apparaît nullement, dans l'étude très fouillée de M. Pierre Jolly, sous les traits que les historiens lui prêtent habituellement : léger, passablement cynique, prodigue des deniers publics, fossoyeur des finances de l'ancien régime. Sa réputation, mauvaise, semble lui être venue de ce qu'il était affable, souriant et spirituel. Qualités détestables chez un ministre des Finances qui doit à sa fonction de se montrer, même s'il ne l'est pas, grave, austère, hargneux. Mais M. Pierre Jolly, sans se constituer son avocat, établit par des témoignages certains que Calonne fut, sous des dehors frivoles, non seulement un grand travailleur, mais une intelligence lucide, l'une des rares « têtes financières » qui existât au XVIIIe siècle, plus subtil et plus perspicace sans doute que Necker. Si l'Assemblée des notables, précisément, avait adopté son plan, si Louis XVI, après avoir promis de soutenir son Contrôleur général, ne l'avait pas abandonné, il est possible que Calonne eût gagné une partie terriblement compromise. De Londres, où il vécut, d'abord comme réfugié, puis comme émigré, il suit attentivement les tribulations financières de la Révolution, et tandis que tous déraisonnent au sujet des assignats, lui seul a, sur ce mode d'inflation et ses effets, des vues originales, justes et fort en avance sur l'époque. S'il eût vécu au-delà de l'an 1802, il est possible que Napoléon, auquel il avait adressé un mémoire : *Pensées sur l'état de la France*, et qui l'avait autorisé à regagner Paris, l'eût agrégé aux commis d'ancien régime, les Mollien, les Gaudin, qui rétablirent les finances du pays, délabrées depuis un siècle.

Calonne eût figuré ainsi dans la phalange de « ralliés » qui mirent au service de l'Empereur leurs capacités ou leurs titres, au scandale et des républicains demeurés jacobins et des monarchistes restés fidèles à leurs princes. Sa pensée, Napoléon l'a fait connaître : « Je suis, déclara-t-il, le grand conciliateur. J'y mets mon bonheur et ma gloire. Je veux la France grande et calme, je la veux riche de tous ses enfants, de ceux qui peuvent la servir et l'ont autrefois servie avec honneur. Je dois planer sur les partis comme je plane sur les passions. » C'est M. Bessand-Massenet, dans *Les deux France* [1], qui rappelle cette profession de foi. Le livre, qui apporte une documentation nouvelle, puisée surtout dans les archives britanniques, retrace, avec précision et vigueur, les derniers épisodes de la lutte entre la chouannerie et la République. En fait, le 18 brumaire (l'apaisement qu'il apporta aux consciences des catholiques, les espoirs qu'il suscita chez les émigrés, joints à la lassitude

1. Plon.

de populations ravagées par le flux et le reflux des Blancs ou des Bleus, à la nostalgie ressentie par les exilés) marque la fin d'un combat qui avait duré dix ans, déchiré cruellement les Français dans leur âme et dans leur chair. Le premier Consul était apparu comme le liquidateur de la République jacobine — on oublie souvent qu'après « thermidor », il y eut « fructidor », violent coup de barre à gauche — et des jeux sanglants de la bascule politique. Les royalistes se demandèrent même si Bonaparte n'était pas un Monk qui restaurerait les fleurs de lys. Leur illusion fut brève : « Monk!... C'était Cromwell! » Mais quand ils s'aperçurent de leur erreur, il était trop tard ; le feu des guerres civiles était tombé, impossible de le rallumer.

Seuls, une poignée d'irréductibles, dominés par la haute figure de Georges Cadoudal, livra un combat sans espoir. M. Bessand-Massenet conte avec un sobre pittoresque et une exactitude irréprochable la dernière aventure du dernier chouan. Fameuse autrefois, elle s'estompait un peu dans la brume. Il est bon que les historiens la ravivent, car elle contient une leçon de sagesse qui peut se résumer ainsi : « Dans les luttes politiques, finalement ce sont les sincères et les petits qui pâtissent ; les opportunistes et les grands s'en tirent. » Cette leçon a-t-elle jamais perdu son actualité ?

NAPOLÉON, SA MÈRE ET SON FILS

Victor Hugo nous ayant enseigné, dès le collège, la campagne de Russie, c'est peut-être cette phase de l'histoire napoléonienne que nous croyons connaître le mieux — ou le moins mal. « Il neigeait... Moscou en feu... la retraite des spectres... vaincu par sa conquête. »

Au reste, tout est vrai, le poète n'ayant lâché la bride à l'imagination qu'après avoir minutieusement repéré son itinéraire, mais ce n'est qu'une partie et qu'une face de la vérité. Dans le douzième tome de son *Histoire du Consulat et de l'Empire*, M. Louis Madelin, de l'Académie française, retrace *La Catastrophe de Russie* [1] avec de si nombreuses retouches que, peu à peu, elle change d'aspect. Elle ne revêt plus le caractère fatal qu'on lui prêtait. La tactique russe de la dérobade, de l'effacement, de l'évanouissement n'apparaît ni préméditée, ni constante : les armées de Koutousov, qui prétendent barrer la route de Moscou, se font bel et bien écraser par Napoléon à la bataille de la Moskowa. Moscou ne constitue nullement un piège où l'on attire l'ennemi dans un brasier à retardement. Moscou brûle, mais Napoléon rentre dans la ville trois jours plus tard et y demeure un mois. Ce n'est pas uniquement le froid qui a décimé la Grande Armée ; les chaleurs excessives de l'été 1812, la faim et même les brèves délices de Moscou, où les vainqueurs firent ripaille, ont une part très importante dans sa ruine. Le passage de la

1. Hachette.

Bérésina n'eut rien de particulièrement désastreux ; il constitue, en lui-même, une opération remarquablement conçue et réussie. Napoléon n'a subi aucune défaite en Russie, et tout indique qu'il eût enveloppé et détruit l'armée russe s'il n'avait été quelque peu trahi par ses « alliés » d'Autriche. Son retour brusqué à Paris n'a jamais été considéré par l'armée comme un abandon. Bref, la campagne de Russie fut moins une catastrophe matérielle qu'une catastrophe morale : elle enhardit les satellites qui n'attendaient qu'un signe de faiblesse pour échapper à la poigne impériale. M. Louis Madelin va redressant, sans bruit, une foule d'erreurs consacrées par le temps, car son érudition n'est point tapageuse. Il en résulte, pour le lecteur, une impression, fort rare, de bien connu et de tout nouveau. Ainsi le voyageur qui revoit quarante ans plus tard le paysage familier où s'écoula son enfance.

On n'attend point d'un jeune historien, qui marche sur les traces de Lenôtre, les solides infrastructures auxquelles les érudits travaillent longtemps avant d'élever la moindre construction, mais M. Alain Decaux bâtit, légèrement et agréablement, avec des matériaux de qualité. La biographie de *Letizia, mère de l'Empereur* [1], qu'il vient de publier — et que robore une préface du prince Napoléon — s'appuie sur des travaux récents en ce qui concerne l'existence de la famille Bonaparte en Corse, mais elle demeure constamment intéressante et piquée de traits inattendus. Là encore, il faut corriger l'image traditionnelle d'une mère poule qui, ayant couvé des aigles, aurait réussi à maintenir sur eux une autorité matriarcale. A la vérité, Letizia Bonaparte s'employa à atténuer les heurts d'une famille agitée, mais, au fond, n'y réussit guère. Il est frappant qu'elle ne parvint, pour aucun de ses enfants, garçons ou filles, à empêcher un mariage qu'elle ne souhaitait pas, ou à imposer un mariage qu'elle désirait. Jugez de son action sur eux après que le mariage et la gloire les eurent émancipés !

Tous ces Bonaparte étaient terribles, il est vrai : d'une indépendance et d'une variété d'humeur surprenantes. Aucun de ses frères ne s'est réellement incliné devant la supériorité de Napoléon. Letizia même semble n'avoir admiré son impérial fils que dans la crainte ; son cœur la portait plutôt vers Joseph ou vers Lucien. Elle n'a pas cru peut-être à la longue durée de son extraordinaire aventure, mais elle s'est montrée habile et prompte à en tirer parti. Même quand tout s'effondra et qu'elle vieillit lentement dans Rome, elle ne fit pas litière de ses grandeurs. Elle tenait à ses titres et à son blason. En peu d'années, elle avait amassé une fortune si considérable qu'elle put subvenir aux besoins des siens sans se dépouiller elle-même, car Bonaparte fit pour sa mère plus que Louis XIV n'avait fait pour ses maîtresses : il la couvrit d'or, grognant parfois contre une avidité voisine de la rapacité. En lisant le livre de M. Alain Decaux, on s'aperçoit que Napoléon n'eut guère moins de difficultés à tenir en

1. Éditions Sfelt.

mains l'Europe qu'à régir son ingouvernable famille et à lui donner de substantiels apaisements.

L'histoire napoléonienne s'est enrichie d'un document précieux, grâce au journal du baron Jean-Charles de Moll, que vient de publier M. Pietro Pedrotti sous le titre : *La Fin du Roi de Rome* [1]. On connaissait l'existence de ces cahiers, où l'officier d'ordonnance auprès du duc de Reichstadt, durant les treize mois qui précédèrent la mort de celui-ci, avait consigné ses observations ; mais ils ne furent retrouvés que récemment par l'arrière-petit-neveu du baron de Moll. Malheureusement tronqués, ils ne concernent que les deux derniers mois (juin-juillet 1832), les plus pathétiques à vrai dire, de l'existence de l'Aiglon. Ils suffisent néanmoins pour reconstituer l'atmosphère véritable de Schœnbrünn et pour gratter le vernis dont la légende a recouvert l'histoire. S'il reste établi que Metternich voulait, pour des raisons de haute politique, exclure le fils de Napoléon de tous les trônes, et parvint à évincer Prokesch, soupçonné d'éveiller ou d'aviver les ambitions éventuelles du duc de Reichstadt, il apparaît bien que personne, à la cour de Vienne, ne désirait la disparition du frêle adolescent. Au reste, la tuberculose pulmonaire qui l'emporta avait été décelée depuis plusieurs années, mais « moitié par système, moitié par illusion, écrit le baron de Moll, il écarta toute idée de maladie de poitrine et parvint à se faire croire à soi-même et aux médecins que ses indispositions venaient du bas-ventre ». Irritable, autoritaire, fantasque, il fut un malade indocile, difficile, et contribua à hâter l'issue fatale. Mais ni les soins, ni la tendresse maternelle ne lui manquèrent. Marie-Louise, relevant à peine d'une maladie qui la laissait fiévreuse, accourut, le 24 juin, de Trieste à Schœnbrünn et se proposa pour « remplir les fonctions d'infirmière ». Elle rendit tous les jours visite à son fils qui désirait d'abord sa présence, mais, ainsi qu'il arrive aux grands malades, souhaitait vite son éloignement ; elle assista avec une émotion visible à l'agonie et à la mort du prince, agenouillée au pied de son lit, et fut à plusieurs reprises sur le point de s'évanouir. Cette triste histoire s'éloigne de l'épopée pour devenir plus humaine.

ORAGES EN COULISSE

Une phrase éclaire le titre — si inattendu qu'on le pourrait croire ironique — que M. Jacques Chastenet, de l'Institut, a donné à son dernier ouvrage : *Une époque pathétique : la France de M. Fallières* [2]. Celle-ci :

« Tandis que, sur le devant de la scène, les acteurs applaudis du public échangent, sur un ton véhément, de prévisibles répliques, dans la coulisse de mystérieux machinistes préparent déjà des changements de décor et font, de temps à autre, fulgurer des éclairs, retentir des tonnerres dont on ne s'apercevra qu'ils ne sont ni feux de Bengale, ni boîtes de zinc que lorsque le théâtre lézardé sera près de s'écrouler sur les spectateurs. »

1. Éditions Au Milieu du Monde.
2. Arthème Fayard.

Oui, le paisible septennat d'Armand Fallières (1906-1913), encadré par ces deux menaces prémonitoires qui ont nom Tanger et Agadir, est pathétique à la manière d'un drame qui se déroule dans une maison, à l'insu de ses habitants. D'autant plus pathétique qu'à en croire M. Jacques Chastenet, ces sept années ne constituent point le prolongement de l'époque 1900, mais, à l'opposé, l'aube d'une société nouvelle sur laquelle va s'abattre l'orage dévastateur. Le panorama, ample, brillant, spirituel, qu'il déroule met effectivement en lumière le renouvellement profond des esprits au début du XXe siècle, l'élan vers la vie — le dynamisme, comme on dira un peu plus tard — qui se montre partout : dans la philosophie, les sciences, les arts, les sports et même dans les mœurs. Au dilettantisme, au scepticisme morose des « fins de siècle » succède la foi dans les vertus et les puissances humaines ; c'est, au sens propre du mot, une renaissance. M. Jacques Chastenet ne s'étonne même pas de ce qu'à François Ier fasse ainsi pendant M. Armand Fallières, car il tient, sans doute avec raison, Armand Fallières pour l'un des plus fins et l'un des « meilleurs » présidents de la Troisième République.

Peut-être cette thèse originale sera-t-elle discutée : certains soutiendront qu'il y avait encore beaucoup de « 1900 » en 1906, que les germes de la renaissance étaient éclos bien avant que M. Fallières ne s'installât à l'Élysée, mais outre qu'il est toujours un peu arbitraire de tailler des « époques » dans le cours des âges, l'essentiel est que l'historien d'une société nous offre des cadres où notre méditation puisse s'inclure et nos rêves se cristalliser, on pourrait dire : qu'il « mette en scène » des faits, des événements susceptibles d'interprétations diverses. De ce point de vue, M. Jacques Chastenet apparaît comme un admirable metteur en scène : tout est en place, tous les rôles sont exactement distribués, tout prend un sens, le moindre détail concourt à l'harmonie du spectacle, on quitte le livre avec l'impression que l'on a tout compris, tout senti.

M. Georges Lecomte, de l'Académie française, par le livre de souvenirs qu'il a intitulé *Ma Traversée*[1], déborde largement de part et d'autre la France de M. Fallières. Il est vrai que cette traversée, encore éloignée, espérons-le, de son terme, est longue puisqu'elle commence à la fin du Second Empire et que le premier souvenir du mémorialiste se réfère aux obsèques de Lamartine, à Mâcon, en 1869. Il est donc possible que M. Georges Lecomte distingue avec moins de netteté que M. Jacques Chastenet les traits séparant les époques. D'autant que journaliste, écrivain, romancier, critique d'art, auteur dramatique — et douze fois président de la Société des Gens de lettres — M. Georges Lecomte fut toujours à la pointe des courants qui se dessinaient : auteurs du Théâtre libre, impressionnistes, Rodin et autres « renaissants ». Ce livre de six cents pages est si rempli de bonne humeur et d'indulgence qu'il donne l'impression d'être aérien. L'intérêt, l'inquiète sollicitude qu'a manifestés M. Georges

1. Robert Laffont.

Lecomte pour les artistes l'a mis en contact avec tous les personnages qui ont un nom dans le siècle. Quels cortèges funèbres n'a-t-il pas suivis? Combien de mains a-t-il serrées? Combien de comités a-t-il présidés? A combien de banquets a-t-il assisté? Les chiffres seraient vertigineux. Ministre, officieux et perpétuel, des Lettres et des Arts, M. Georges Lecomte a su sauver d'un métier ingrat et harassant une fraîcheur d'âme et une sensibilité poétique qui se traduisent, en son livre, par des scènes pittoresques ou émouvantes, par des anecdotes qui piquent parfois, mais n'écorchent jamais. Ce journal ne distille ni toxines, ni poisons; il est balsamique sans fadeur, acidulé plutôt qu'acide, indiscret avec une parfaite discrétion; les orages mêmes y sont harmonieux comme dans une symphonie de Beethoven.

Sans doute bien peu de ceux qui, entre les deux guerres, ont tenu le devant de la scène politique et occupé la tribune parlementaire se risqueraient à publier *in extenso* leurs discours. M. Henry Lémery, ancien ministre, est allé au-devant de cette épreuve redoutable, en publiant, sous le titre : *De la Paix de Briand à la Guerre d'Hitler* [1], le texte de ses interventions, hélas prophétiques! au Sénat, entre 1931 et 1939. Véritablement indépendant, sans se soucier de savoir si ses amis ou ses adversaires politiques étaient au pouvoir, il a joué le rôle, magnifique et honni, de Cassandre; secouant les ensommeillés, tympanisant des sourds volontaires, troublant la béatitude des optimistes, il a, sans se lasser, dénoncé l'imprudence d'une politique envers l'Allemagne dont le principe semblait être : « Les sacrifices sont toujours pour aujourd'hui, la confiance est toujours pour demain. » Très souvent applaudi, rarement suivi, parce que, on le sait, « les discours peuvent bien changer les opinions, mais pas les votes », il a eu l'amère satisfaction de voir l'orage éclater à l'endroit et dans les conditions mêmes qu'il avait prédits. La seule d'ailleurs, puisque, ainsi que l'écrit M. Albert Rivaud, de l'Institut, dans une substantielle préface, « ceux qui croyaient ou feignaient de croire à la bonne foi des Allemands, à la possibilité de nous entendre loyalement avec eux sont aujourd'hui les plus ardents à dénoncer ceux qui ne furent pas aveugles, sans doute pour effacer le souvenir de leur propre aveuglement ».

PIERRE AUDIAT

1. Jean Vigneau.

LE MOIS A PARIS

La Vie littéraire. — Un article de journal nous en a informés : la bibliothèque Sainte-Geneviève est devenue un Temple — « *un temple de l'admiration* » — depuis qu'on y a ouvert l'exposition André Gide. Il s'agit de célébrer les quatre-vingts ans de l'écrivain, de le proposer en exemple aux jeunes étudiants. Quand, las de lecture, ils veulent se distraire un instant, ils peuvent contempler la canne du grand aîné, ses manuscrits et ses photographies (Gide touriste, Gide au travail, Gide châtelain, Gide orateur populaire), une image de Wilde dédicacée à son ami Gide, des premières éditions et des lettres... Une grande vitrine abrite la correspondance Gide-Claudel, récemment parue dans *le Figaro Littéraire*, cette correspondance dont la publication représente un des plus saisissants triomphes qu'ait jamais remportés un écrivain. Car ces lettres, où Gide révèle qu'il ne désire pas sa femme parce qu'il a d'autres goûts, il craignait, lorsqu'il les écrivait, qu'elles fussent lues par des tiers. Les temps n'étaient pas encore venus. Depuis lors, la croisade de Gide en faveur des pédérastes a porté ses fruits, et l'écrivain lui-même, de son plein gré, a pu offrir à cent mille lecteurs les lettres qui jadis l'inquiétaient. Personne n'a fait la moindre objection, et l'Université elle-même (je suppose que la bibliothèque Sainte-Geneviève dépend de l'Université) a mis à l'honneur, au milieu du Temple, la correspondance qu'illustrent ces complaisantes confessions.

Gide est un grand écrivain. Nous en sommes tous convaincus. Ce que la postérité en pensera, c'est une autre affaire. Une affaire toujours mystérieuse. Mais ce qu'elle ne pourra méconnaître, c'est que de toutes les campagnes entreprises par Gide, celle-là seule, qui fut menée pour défendre Corydon, remporta un durable succès. La vénération pour le Lafcadio des *Caves du Vatican* et pour l'acte gratuit a fait son temps. Du communisme, on sait ce que Gide lui-même en pense aujourd'hui. Après

avoir brandi dans les cortèges un poing fermé, après avoir écrit : « *Communistes, Christ est des vôtres* » et, par prudence, « *le communisme bien compris a besoin de favoriser les individus de valeur* », il a publié *le Retour de l'U.R.S.S.* Sur ce plan-là, la seconde bataille a annulé la première. Dans le comportement anticolonialiste, Roosevelt et les communistes eux-mêmes ont, par leur action, relégué dans l'ombre *le Voyage au Congo*. Mais en ce qui concerne l'homosexualité, personne ne saurait ravir à Gide son titre de *libérateur*. Libérateur, non des personnes, mais des porte-plumes. On n'avait jamais songé chez nous, en effet, à mettre en prison Robert de Montesquiou, Charlus, ni Gide lui-même. Mais cette liberté ne suffisait pas. Il fallait que Corydon eût le droit d'affirmer ses inclinations en public, le droit d'en parler, le droit d'en écrire. Triomphe complet : la pédérastie occupe aujourd'hui des positions solides en littérature.

C'est une belle carrière, il faut en convenir. Le prix Nobel pour l'étranger ; en France, les hommages d'une nation extasiée. Dès 1890, Gide savait dans quelle voie il s'engagerait. « *Les lois et les morales sont pour l'état d'enfance. Nous devons essayer d'arriver à l'immoralité supérieure* », écrivait-il alors dans son journal. Conscient de sa valeur, il soupirait aussi : « *Je souffre ridiculement que déjà tous ne savent pas ce que plus tard j'espère être, qu'à mon regard on ne pressente pas l'œuvre à venir* ». Orgueil juvénile dont il ne s'est jamais départi et qu'il a su associer à l'amer plaisir de se contrarier lui-même et de troubler autrui.

Combien de jeunes gens jadis ont frémi en lisant dans *l'Immoraliste* cette phrase inspirée par le spectacle d'un vol : « *Je ne parvenais pas à me prouver que le sentiment que j'éprouvais alors fût autre chose que de la joie* ». Joie de voir renverser les autels de la morale. Joie de découvrir que le voleur, un jeune, un bel Arabe, était si bien doué. Joie de se sentir engagé, comme écrivain, sur la bonne route, car, ainsi que l'a écrit Gide dans le premier numéro de la N.R.F. de l'occupation : « *C'est avec les beaux sentiments qu'on fait la mauvaise littérature* ». (Passage de *Feuillets*, où l'on pouvait lire également : « *Le sentiment patriotique n'est du reste pas plus constant que nos autres amours — qui, certains jours, si l'on était parfaitement sincère, se réduisent à bien peu de chose — mais l'on ose rarement s'avouer le peu de place qu'ils tiennent alors dans nos cœurs* ». Remarque qu'on eût préféré ne pas voir publier le 1er décembre 1940.)

On pourra songer à tout cela en visitant l'exposition André Gide. On y songera avec amertume, car on eût aimé, parce qu'on a maintes raisons de l'admirer, pouvoir oublier celles qu'on a de ne l'admirer point. Pourquoi faut-il qu'il nous ait si vivement rappelé ces dernières en associant son apothéose d'octogénaire et sa victorieuse *propagande* en faveur de Corydon ?

C'est le mois de décembre qui, pour les auteurs, est le mois des lauriers. Le Goncourt a été attribué à Robert Merle pour *Week-End à Zuyd-*

coote ; le prix Renaudot à Louis Guilloux pour *Jeu de Patience.* Nous avons rendu compte de ces deux ouvrages en décembre. Le prix Femina a été décerné à Maria Le Hardouin pour son beau roman *la Dame de Cœur,* paru l'été dernier dans la *Revue de Paris.* C'est la voix d'André Corthis, présidente, qui a déterminé ce choix. Christian Murciaux avait obtenu sept voix, comme notre collaboratrice, pour les *Fruits de Canaan,* roman solide d'un beau style, mais un peu froid, évoquant la vie d'un groupe de puritains en Nouvelle-Angleterre à la fin du XVIIe siècle. Quant au prix de la Chronique, nous avons été particulièrement heureux de le voir attribuer à Denise Bourdet, pour ces charmantes *Images de Paris* que publie notre revue, et à Paul Guth, dont on a lu déjà ici plusieurs spirituelles interviews.

MARCEL THIÉBAUT

***

Les Expositions.— Chaque mois de Paris acquiert, dans le panorama des expositions, une physionomie particulière. Celui de décembre 1949, à la fin d'un demi-siècle riche en expérimentations de toutes sortes, en tentatives parfois absurdes pour trouver du neuf à tout prix, nous offre, dans certains de leurs éléments les plus valables, une sorte d'échantillonnage formant bilan de toute la gamme des tendances actuelles. On pourrait même, en y réfléchissant, trouver des indications précieuses sur ce que pourra être l'évolution de l'art moderne dans le demi-siècle qui va suivre.

D'abord, à la galerie Charpentier, la consécration d'un naïf, André Bauchant, le pépiniériste, a su nous imposer, après le douanier Rousseau, lancé par Apollinaire qui n'y croyait pas trop, sa conception primitive de la peinture. C'est avec un pinceau émerveillé qu'il peint les fleurs, la nature, qu'il évoque l'histoire de la création, et son métier est assez expressif, assez sûr pour qu'il puisse figurer parmi les maîtres d'un genre maintenant admis : « Les naïfs » ou peintres populaires de la réalité.

Le musée d'Art moderne a réuni, dans trois salles, une centaine d'œuvres de l'Alsacien Charles Walch, mort à cinquante ans, il y a un an. Walch n'était pas un naïf, mais il avait le goût de l'imagerie, et ses compositions, éclatantes de couleurs, sont traitées selon un expressionnisme plein de fraîcheur et de poésie.

L'abstrait est-il en voie de régression? Si Manessier, chez Caputo, continue de suggérer, par des accords de nuances d'une rare subtilité, le vent sur la plaine, le vol des oiseaux, l'Office des Ténèbres, Lapicque, à la galerie Denise Renée, abandonne franchement l'arabesque énigmatique pour un graphisme à la Raoul Dufy parfaitement lisible. C'est, en même temps, un retour au sujet : *la Bataille de Waterloo, la Rivière d'Auteuil, le Concours hippique,* grandes toiles aux actions simultanées, à la manière des Primitifs.

Alors qu'à la galerie Beaux-Arts, André Marchand montre également un souci plus grand de respecter, mais non, hélas, sans vulgarité, la forme humaine, une rétrospective Loutreuil, à la galerie Bernier, rend hommage à ce beau peintre mort trop jeune, à trente-neuf ans, alors qu'il commençait à être en possession de tout son talent.

En sculpture, nous avons, chez Maeght, Adam qui cherche vainement le monumental dans des formes monstrueusement géantes ; nous préférons ses tapisseries en noir et blanc et, au musée d'Art moderne, Henry Moore, le célèbre sculpteur anglais qui traduit l'expression profonde des êtres et des corps par les lignes essentielles. Il y parvient avec une sorte de grandeur primitive.

GEORGES PILLEMENT

Théâtre Lyrique. — L'importance que l'on attache à la réussite du plan de décentralisation lyrique — seul moyen de sauver la musique française des périls mortels qui la menacent — aurait fait souhaiter que la création de *Puck*, au théâtre des Champs-Elysées, par la troupe du théâtre municipal de Strasbourg, venue au complet, avec son orchestre et ses décors, obtînt un plein succès. L'expérience, il faut le reconnaître, n'a pas été probante. Au vrai, c'est moins l'ouvrage lui-même que les conditions matérielles de sa réalisation que l'on peut critiquer : la partition de M. Marcel Delannoy est digne du musicien qui l'a signée ; son défaut — et c'en est un — est d'avoir obéi aux suggestions d'un livret qui imposait un mélange de « parlé » et de chant, non plus comme dans l'ancien opéra-comique, où les « airs » alternaient avec les scènes dialoguées, mais dans le cours même d'un passage chanté. Il y a, dans ce procédé, quelque chose de choquant, et bien plus que dans les conventions autrefois admises. L'inspiration du compositeur en semble coupée tout net, et quand la mélodie reprend, on se demande la raison de cette « panne » de chant insidieuse. Le librettiste, M. André Boll, n'a point prétendu traduire *le Songe d'une Nuit d'Été*. Il eut raison de préférer l'adapter aux nécessités de la scène lyrique ; mais si c'était là marquer l'intention de moins trahir Shakespeare, ce ne pouvait être réalisé qu'à la condition de lui laisser toute son aérienne poésie. Intention encore, et nettement marquée, qui s'est manifestée par le choix d'un danseur — personnage muet pour le rôle de Puck ; intention dont le musicien a tiré meilleur parti que le librettiste, et que l'interprète, un très jeune homme, M. Roland April, a su rendre, grâce à sa souple agilité. Il est difficile de personnifier un lutin bondissant. Il a tenu la gageure ; mais ses camarades du chant n'ont pas eu le même bonheur, et l'ensemble s'est montré trop souvent insuffisant, vocalement et scéniquement. L'orchestre, sous la direction de M. Ernest Bour, a bien défendu la partition de M. Marcel Delannoy.

La mise en scène a parfois nui à l'ouvrage. Il est vrai que « matérialiser » un rêve est un jeu périlleux...

La reprise du *Marchand de Venise* à l'Opéra — encore Shakespeare, mais qui s'en plaindrait? — a au moins permis à M. Louis Noguera, qui succédait à M. André Pernet dans le rôle écrasant de Shylock, d'affirmer des qualités de chanteur et de comédien hors de pair. M. Pernet semblait avoir marqué le personnage d'une telle manière qu'on redoutait l'épreuve. Elle a montré qu'un artiste pouvait donner une image toute différente d'un même type, et pourtant aussi vraie, aussi humaine. La musique de Reynaldo Hahn a, elle aussi, triomphé de l'épreuve : les quinze ans écoulés depuis la création ne lui ont pas fait prendre de rides. Il n'est pas beaucoup d'ouvrages dont on en puisse dire autant ...

RENÉ DUMESNIL

Le Cinéma. — A l'occasion du prix Delluc, nous — c'est-à-dire deux douzaines de critiques — avons fait le tour de la production de l'année, sans oublier les films qui vont paraître en public dans quelques jours. Cette exploration nous a conduits à des remarques mélancoliques. L'année 1949 est médiocre.

Le jury du « Delluc » est résolument anti-académique de tradition, et il souhaiterait primer des recherches originales. L'originalité est de plus en plus rare. Elle ne s'est guère rencontrée, en France, que dans des « courts métrages », en particulier dans les deux films consacrés à des peintres par Alain Resnais : *Van Gogh* et *Guernica*, qui pourrait s'intituler *Picasso*.

La règle commerciale qui exige qu'un film « joigne les deux bouts » ne doit pas nécessairement décourager l'esprit de recherche. De même que Racine s'était accommodé du carcan des trois unités, l'Anglais Carol Reed a su faire, avec *Le troisième Homme*, un film à la fois personnel et largement payant.

Pourtant, il faut reconnaître que l'importance du « producteur » s'accroît avec celle du financement. L'argent n'étant pas très hardi, les auteurs sont bien obligés de composer avec sa prudence.

Il est amusant de rappeler l'histoire de *Jour de Fête*, le film de Tati. De tous les films de l'année, c'est celui qui a coûté le moins cher. Pour cela sans doute, il n'inspirait aucune confiance à ses bailleurs de fonds. On osait à peine le présenter, et on a commencé par une timide expérience dans quelque cinéma de Neuilly. Le succès fut immédiat et total. C'est un événement, car les auteurs comiques sont aussi rares dans nos studios que dans nos lettres. A vrai dire, avant Tati, nous n'avions guère que Noël-Noël.

Le prix Delluc n'a pas été donné à Tati. Mes confrères ont craint

d'essuyer quelque ridicule en découvrant un film que le public avait déjà découvert depuis plus de six mois. Ils lui ont préféré *Rendez-vous de Juillet*, de Jacques Becker, dont la sortie est prochaine.

Le talent de Becker est depuis longtemps connu et reconnu. Il a signé, pour ne citer que cela, *Goupi-Mains-Rouges* et *Antoine et Antoinette*. Son dernier film avait déçu à Cannes, où il était attendu avec impatience. Becker l'a remanié depuis. Je l'ai revu. De larges coupures en ont grandement amélioré l'équilibre et le rythme.

Il comporte quelques morceaux d'excellent cinéma, en particulier la scène qui se déroule au caveau du « Lorientais ». J'éprouve moins d'enthousiasme pour l'histoire. Becker a voulu nous montrer divers aspects de la jeunesse d'aujourd'hui. Il a dessiné d'un trait beaucoup plus ferme les personnages médiocres que ceux pour lesquels il a de l'estime. Ceux-ci restent flous, parfois un peu niais, généralement conventionnels. On espère que la jeunesse d'aujourd'hui vaut mieux que cela.

JEAN FAYARD

Le Music-Hall. — Au music-hall, un chanteur atteint à la grande classe lorsqu'il s'adresse avec bonheur à tous les publics et qu'il peut aborder tous les genres. Telle fut et telle est encore la force d'un Chevalier qui plaît aussi bien aux gars de Ménilmontant qu'au beau monde des beaux quartiers. Quand les faubourgs et le Faubourg donnent le ton, la partie est gagnée. C'est ce qui vient d'arriver à Yves Montand. Passy et la rive gauche se sont retrouvés à l'*Etoile* avec Belleville et le Marais pour fêter un grand gaillard tout de brun vêtu, qui avait su toucher les cœurs et les sens avec des chansons, des intonations et des gestes intelligemment choisis.

De ses origines plébéiennes, Montand a gardé sans mal ce côté légèrement canaille qui plaît tant aux bourgeois, mais il a su, d'autre part, s'élever jusqu'à Prévert pour flatter le populaire en l'épatant un peu. Sympathique, heureux de vivre, avec une voix chaude nuancée de gouaille qu'accompagnent de brusques détentes de félin et des déhanchements d'aristocrate marlou, il chante, jeune, des personnages jeunes, et celles de ses chansons qui ne sont pas gaies ont l'adresse de n'être pas vraiment dramatiques. Même quand ils meurent, ses héros ne sont jamais tout à fait malheureux. La diction n'est pas encore parfaite, mais quel grand mime! Quelle autorité dans les mains! Quel charme dans la gaîté ou la douceur voilée du regard! Et quelle habileté dans le paraphe du refrain!

SERGE VEBER

★ ★ D'APRÈS LA VARENDE ★ ★

Nos lecteurs se souviennent certainement de la nouvelle de La Varende publiée dans notre livraison du 1er novembre 1949. Par une coïncidence assez curieuse, les faits imaginés par notre collaborateur viennent de trouver une frappante correspondance dans la réalité. Qu'on en juge. *L'Avenir de Bernay* publie, dans son numéro du 1er décembre, l'information ci-après :

Balleroy. — Le château de Balleroy, classé comme monument historique et renfermant des objets de grande valeur, et notamment des tableaux de maîtres, a été visité par des cambrioleurs. Ceux-ci, apparemment des cambrioleurs amateurs, ont dédaigné des bibelots en or à leur portée et les tableaux de maîtres, pour se contenter d'objets en argent massif, en particulier de chandeliers, et de quelques toiles d'intérêt secondaire.

★ CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE ★

HENRY DUNANT

De récents ouvrages : *Aspects d'Henry Dunant* [1] de M. Alexis François, *Henry Dunant* [2] de M. Stephen Markus et un film : *D'Homme à Hommes*, de M. Christian-Jaque, ont porté sur le plan de l'actualité la figure attachante du fondateur de la Croix-Rouge.

Né à Genève en 1828 de parents protestants pour qui la charité était un élément indispensable de la vie affective, Henry Dunant, dès sa jeunesse, consacre son activité à de nombreuses sociétés philanthropiques. Aussi bien, son milieu, sa formation l'engagent-ils à entrer « dans les affaires ». Ses entreprises, dans ce domaine, devaient malheureusement se révéler désastreuses.

En juin 1859, les armées françaises sont victorieuses en Italie du Nord. Henry Dunant désire être reçu par Napoléon III de qui il espère une aide pour ses moulins d'Algérie. Il franchit les Alpes. Il est à Brescia. Non loin, autour de Solférino, la bataille fait rage. Dans le déchaînement de fer et de feu qui répand la mort sur vingt kilomètres de front, un homme, un homme tout seul, vêtu d'un blanc costume de voyage, un étranger, fils d'une nation au pacifisme légendaire, s'émeut. Quarante mille blessés sont à secourir et les moyens font tragiquement défaut. Le Genevois forme aussitôt des équipes de volontaires, sollicite l'Intendance... Premiers services de la Croix-Rouge qui ne porte pas encore ce nom.

Après le choc de Solférino, Dunant, qui a trouvé le sens de sa vie, médite son expérience et pense la Croix-Rouge. Son programme, qui est de « *constituer pendant une époque de paix des sociétés de secours dont le but serait de faire donner des soins aux blessés, en temps de guerre, par des volontaires zélés et bien qualifiés pour une pareille œuvre* », aboutit, après un prodigieux effort de propagande (son livre : *Un souvenir de Solférino* (1862), sa correspondance, ses voyages, ses entretiens avec les puissants du jour), à la signature, le 22 août 1864, de la fameuse « Convention de Genève pour l'amélioration du sort des militaires blessés dans les armées en campagne ».

Henry Dunant peut, avec un légitime orgueil, jeter un regard en arrière et se féliciter de l'œuvre qu'il a menée à bien, avec le concours du Comité International. Née en Suisse, la Croix-Rouge va conquérir le monde.

L'année 1867 consacre la ruine financière du généreux Genevois. Aussi bien, ses relations avec le Comité International deviennent telles qu'il doit lui remettre sa démission de secrétaire. Pendant des années, Dunant, misérable, voyage en Europe. Il séjourne notamment en France et en Angleterre. Les hommages, la fidélité ne lui font pas défaut : Renan l'assurera qu'il a « *créé la plus grande œuvre du siècle* » ; Napoléon III le soutiendra toujours ; mais il ne mange point à sa faim et ne peut que difficilement payer la chambre qu'il occupe. Il refuse l'union que lui offre une admiratrice, Mme Kastner, car il estime ne pas devoir se marier avec une personne possédant de grands biens de fortune. Cependant il poursuit son action humanitaire. Bien entendu, la guerre de 1870 ne laisse pas

1. Librairie de l'Université, Georg et Cie, Genève.

2. Les deux Sirènes, Paris.

indifférent le fondateur de la Croix-Rouge. Il presse le Gouvernement Impérial d'appliquer la Convention de Genève. Il obtient des Allemands la grâce de deux francs-tireurs. Il sauve la vie d'un de ses amis, le Baron de la Tuque, co-fondateur de l'Alliance Universelle.

Il prône « l'arbitrage international considéré comme un moyen de prévenir la guerre ». Il s'élève contre l'esclavage, la traite des nègres, la vivisection... Plus pauvre que jamais, il est à bout de forces et sur le point de sombrer dans la misanthropie. Mais il va être sauvé : il se fixe dans la petite ville suisse de Heiden où il trouve aide et réconfort. Désormais sa vieillesse se déroulera dans le travail et la sérénité. Les secours matériels lui parviennent enfin. Sa patrie reconnaissante lui donne le prix Binet-Fendt, sa famille, la Croix-Rouge Suisse, l'Impératrice de Russie, lui octroient des subsides.

Les honneurs aussi prennent le chemin de Heiden. En 1901, Dunant reçoit, de moitié avec Frédéric Passy, le pacifiste français, le premier prix Nobel de la paix. Il meurt à quatre-vingt-deux ans, le 30 octobre 1910, léguant au monde un pavillon qui flotte aux côtés des drapeaux de soixante-deux nations.

LUCIEN PSICHARI

□ □

MARMONT - ARDANT DU PICQ

par L. Nachin

Il est constant qu'après toutes les guerres de longue durée le peuple victorieux se désintéresse de son armée.

Le fait a été particulièrement frappant en France depuis cent cinquante ans.

Après l'épopée napoléonienne, dit M. Nachin dans son *Marmont*, nos institutions militaires furent en complète dégénérescence. Sous la IIe Restauration, « soumise à son odieux contrôle policier, décapitée de la plupart des chefs qui en avaient fait l'illustration, atrophiée, émasculée, traitée en suspecte bien plus qu'en instrument de défense nationale, l'armée perdit en quelques années les fruits de l'incomparable expérience acquise au cours d'un quart de siècle de campagnes prestigieuses ».

Au sortir de la première guerre mondiale, l'armée française perdit aussi peu à peu le prestige et la valeur qu'elle avait reconquis dans une lutte glorieuse : la nation, désireuse avant tout de jouir de la paix, ne voulut pas croire à la possibilité d'un nouveau conflit et mit toute sa confiance dans les conférences et les accords internationaux ; elle en vint ainsi à une indifférence quasi totale dans le domaine militaire.

Aujourd'hui encore, le même phénomène se reproduit : Gouvernements et Parlements n'ont pas encore trouvé le temps de doter le pays des institutions militaires qui lui sont cependant indispensables.

Pour lutter contre cette indifférence, pour réapprendre à la nation son devoir, que les élites françaises lisent ou relisent le *Marmont* et l'*Ardant du Picq*, que M. Nachin vient de faire paraître dans l'admirable collection des « *Classiques de l'Art militaire* » [1], dont il a pris la direction. Elles trouveront dans la lecture de l'*Esprit des Institutions militaires* et des *Etudes sur le Combat*, l'occasion de réfléchir sur les éternels principes qui assurent aux armées la puissance et la valeur, aux chefs la confiance et l'affection, aux nations le respect des autres nations.

L.K.

□ □

※ THÉÂTRE COMPLET ※ DE GEORGES FEYDEAU

Les Editions du Bélier ont entrepris d'éditer le théâtre complet de Feydeau. Deux volumes ont déjà paru. A l'heure où *Occupe-toi d'Amélie*, *Monsieur Chasse*, etc., remportent de nouveaux succès, cette publication est opportune. Peut-on dire, comme Marcel Achard, que Feydeau soit après Molière le plus grand auteur comique français? Sur ce point sans doute l'unanimité ne se ferait pas. On est en droit de soutenir que la grande comédie est plus psychologique et tire moins du côté du vaudeville. Mais quoi qu'il en soit on lira ou relira ces comédies étourdissantes de mouvement avec un vif amusement. La préface d'Achard rassemble des anecdotes pittoresques. Le directeur des *Nouveautés* était sur le point de faire faillite quand il rencontra Feydeau qui portait un manuscrit sous le bras. « — C'est une pièce qu'on vient de me refuser, dit Feydeau. — Laissez-moi la lire. — Non, elle est idiote. — Je verrai bien », dit Micheau. Finalement il l'emporta... et le lendemain même accepta *Champignol malgré lui* qui devait être joué mille fois.

M. T.

1. Editions Berger-Levrault, cinq volumes sont déjà parus : *Végèce*, *Sun Tsé*, *Montluc*, *Marmont*, *Ardant du Picq*.

Le Directeur-Gérant : Marcel THIÉBAUT

(Croquis et dessins de Drian, Grau-Sala, Christian Bérard, Malclès, Claude Tolmer et Paul Bret.)

IMP. CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 5411-12-49.

Avez-vous fait ce calcul ?

Si vous êtes acheteur

DE LA

REVUE DE PARIS

AU NUMÉRO

Vous déboursez chaque mois 140 Francs

Si vous êtes abonné, la livraison ne vous revient qu'à 108 Francs

et vous réalisez ainsi dans l'année une économie de 380 frs

Abonnez-vous chez votre libraire ou directement à la

REVUE DE PARIS

114, Avenue des Champs-Élysées - PARIS-8e

Si vous voyagez beaucoup

prenez un **ABONNEMENT**

CARTE-ABONNEMENT
remplaçant les billets au plein tarif
ou **CARTE**
permettant d'obtenir des billets
au **1/2 TARIF**

- sur un parcours déterminé
- sur les zones du réseau de la SNCF *(16 zones)*.

Il existe également des abonnements sur des zones autour de certaines grandes villes.

RENSEIGNEZ-VOUS DANS LES GARES

SNCF * SNCF * SNCF * SNCF

21-47

CALMANN-LÉVY

ARTHUR KŒSTLER

ANALYSE D'UN MIRACLE

L'étude la plus objective et la plus approfondie sur la naissance de l'État d'Israël, ce "miracle historique"

Un volume grand format.. .. .. 600 frs

JULES MARGOLINE

LA CONDITION INHUMAINE

Cinq ans dans les camps soviétiques

Un document capital sur la question de l'existence de camps de concentration en Russie

Un volume grand format.. .. .. 630 frs

PIERRE DESCAVES

MES GONGOURT

Le plus vivant témoignage sur l'Académie des Dix, précédée d'une préface sur LUCIEN DESCAVES tel qu'il fut

Un volume.. .. .. 360 frs

ON PEUT ÊTRE ASSURÉ

que de nombreuses valeurs sont actuellement à leurs cours les plus bas. Seule l'époque de leur hausse à venir est encore incertaine. Il convient cependant **de prendre position dès maintenant.**

Pour être renseigné, lisez chaque semaine

L'OPINION *ÉCONOMIQUE ET FINANCIÈRE*

"LE JOURNAL LE MIEUX INFORMÉ DE LA BOURSE"

Vous y trouverez :

Des **Editoriaux** de Ch. RIST, de l'Institut ; A. SIEGFRIED, de l'Académie Française ; L. BAUDIN et J. PERCEROU ; F. TRÉVOUX, H. HORNBOSTEL, P. VIGREUX, professeurs de Facultés de Droit ; J. de RINCQUESEN, ancien inspecteur général des Finances ; A. THIERS, Maître des Requêtes au Conseil d'Etat ; P. BRESSON, ancien élève de l'École Polytechnique ; H. BUFFANDEAU, etc ...

Des **enquêtes** sur la situation de l'Industrie et du Commerce ;

Trois revues complètes :

I. — **Bourse de Paris** : Parquet et Courtiers (avec de nombreuses appréciations sur les valeurs) ;
II. — Les titres qui se négocient **"hors cote"** ;
III. — Les actions qui sont cotées seulement dans les **Bourses régionales** ;

Une étude critique pour **chaque augmentation de capital** ;

Des indications sur certaines valeurs **susceptibles de hausse** ;

Des renseignements périodiques sur les **Emprunts étrangers en souffrance** ;

Une **cote complète** des Bourses de Paris et de Province.

L'OPINION, ***l'hebdomadaire le plus précis de la Presse financière,***

ne se vend pas au numéro.

ABONNEMENTS : Un an : **600** frs ; 6 mois : **350** frs — *Essai : Un mois :* **50** frs

Viennent de paraître : *(Édition illustrée)*

ROUBAIX-TOURCOING : 128 pages abondamment illustrées - Franco : **400** *francs*

FRANCHE-COMTÉ : 180 pages - Franco : **475** *francs*

LILLE ET LA FLANDRE : 144 pages - Franco : **475** *francs*

1, rue Saint-Georges - PARIS (9e) • Compte postal : PARIS 5110-71

PRIX
GONCOURT

ROBERT MERLE
Week-end à Zuydcoote

nrf

LOUIS GUILLOUX
Le Jeu de Patience

PRIX
RENAUDOT

HISTOIRE DE LA

PREMIÈRE ARMÉE FRANÇAISE

RHIN-DANUBE

par le

GÉNÉRAL DE LATTRE DE TASSIGNY

★ ★ ★

Cette histoire, qui retrace l'épopée de la Première Armée, depuis sa création jusqu'à la Victoire de Berlin, est aussi un ***mémorial.*** Tous les anciens de RHIN ET DANUBE, retrouveront ici, à l'occasion des actions d'éclat dont ils furent les protagonistes, leurs chefs et leurs camarades de combat.

Un volume in-8° carré, avec 17 cartes expressives et 28 pages d'illustrations.. .. .. **690** Frs

PLON

ÉDITIONS SULLIVER

76, rue Bonaparte, PARIS-VIe

Le document capital

Publié à ce jour sur l'U.R.S.S.

JEAN ROUNAULT

MON AMI VASSIA

Souvenirs du Donetz

Préface de GABRIEL MARCEL

●

UN DOCUMENT CAPITAL

GRAND MARÉCHAL BERTRAND

CAHIERS DE SAINTE-HÉLÈNE

présentés et annotés par FLEURIOT DE LANGLE

Préface de MARCEL DUNAN *de l'Institut*

SULLIVER

76, rue Bonaparte, 76

Pour classer vos livraisons

DE LA

REVUE DE PARIS

ACHETEZ NOS CARTONNAGES SPÉCIAUX

PLATS ET DOS DE TOILE GRENAT

Chaque carton-classeur permet de réunir six livraisons rognées

●

PRIX DU CARTONNAGE

(Permettant de réunir six numéros)

325 francs (FRANCO DE PORT)

CONFERENCIA

Publie toutes les Conférences de l'Université des Annales

NUMÉRO DU 15 JANVIER

Président PAUL REYNAUD

LA FRANCE DANS LE MONDE D'AUJOURD'HUI

●

ANDRÉ SIEGFRIED

de l'Académie Française

LE PEUPLE AMÉRICAIN

●

ÉMILE BOLLAERT

GUERRE ET PAIX EN INDOCHINE

LE NUMÉRO : 40 FR.

Administration :

79, Bd Saint-Germain - PARIS-6^e

Tél. : DANTON 97-40

NOUVEAUTÉS

SIGRID UNDSET

OLAV AUDUNSSŒN

★

Un chef-d'œuvre de la littérature universelle 420 fr.

PEARL BUCK

PIVOINE

Le nouveau roman de PEARL BUCK 375 fr.

C. MAC CULLERS

FRANKIE ADDAMS

270 fr.

roman

MARIE GEVERS

L'HERBIER LÉGENDAIRE

(Livres de Nature)

270 fr.

DOSTOIEVSKY

LES FRÈRES KARAMAZOV

Nouvelle traduction de
BORIS DE SCHLOEZER

Un vol. sur vélin supérieur, 1084 p. 720 fr.

STOCK

La France outre-mer

Daniel BOISDON
Président de l'Assemblée de l'Union française

LES INSTITUTIONS DE L'UNION FRANÇAISE

Genèse - Organisation - Grands problèmes - Partis et Assemblées locales.

Un volume in-8. . . . . **300** fr.

•

Colonel TRUCHET
Inspecteur des Affaires militaires musulmanes

INITIATION A LA CONNAISSANCE DE L'ISLAM

Fondements doctrinaux Histoire - Situation Problèmes.

Un volume grand in-8. . . **630** fr.

•

Collection L'UNION FRANÇAISE
Jacques RICHARD-MOLARD

AFRIQUE OCCIDENTALE FRANÇAISE

Nature - Hommes - Ressources Économie - Évolution.

Avec 15 croquis et 16 pages photos hors texte . . **300** fr.

(5e volume de cette série Catalogue sur demande)

BERGER-LEVRAULT

5, rue Auguste-Comte - PARIS-VIe

Dernières Nouveautés

GEORGES GUSDORF

TRAITÉ DE L'EXISTENCE MORALE

Le premier traité de morale existentialiste

Un volume in-8° (14×23), 416 pages, broché.. .. .. **700** fr.

BIBLIOTHÈQUE GÉNÉRALE DE L'ÉCOLE PRATIQUE DES HAUTES ÉTUDES
VI° SECTION

INDUSTRIALISATION ET TECHNOCRATIE

Recueil publié sous la direction de GEORGES GURVITCH

Le procès de BURNHAM et de la Technocratie

Un volume in-8° (14×23) XIV - 214 pages, broché. .. .. **400** fr.

JEAN PIAGET

TRAITÉ DE LOGIQUE

L'œuvre maîtresse d'un grand philosophe

Un volume in-8° (14×22), 432 pages, **52 figures**, broché.. .. .. **1 400** fr.

ÉCONOMIES - SOCIÉTÉS - CIVILISATIONS

YVES RENOUARD

LES HOMMES D'AFFAIRES ITALIENS DU MOYEN AGE

Naissance du capitalisme

Un volume in-8° (14×22), avec **1 carte**, broché.. .. .. **480** fr.

Nouvelles Éditions mises à jour

ÉMILE MÂLE

L'ART RELIGIEUX EN FRANCE

XII° SIÈCLE

In-8° (28×23), 464 pages, avec **253 gravures**, broché **2 500** fr.

XIII° SIÈCLE

In-8° (28×23), 438 pages, avec **190 gravures**, broché **2 500** fr.

LA FIN DU MOYEN AGE

Un volume in-4° (28×23), 524 pages, avec **265 gravures**, broché.. .. .. **2 800** fr.

ARMAND COLIN

QUATRE SUCCÈS

Trois romans

MARIA LE HARDOUIN

LA DAME DE CŒUR

PRIX FÉMINA 1949

LA VOILE NOIRE

35.000 exemplaires

CHARLES PLISNIER

VERTU DU DÉSORDRE

" On peut rendre un complet hommage à l'art avec lequel Charles PLISNIER a tendu les mailles de son filet pour y capter la dramatique histoire d'une famille ".

René LALOU (Nouvelles Littéraires).

Un livre mainte fois réimprimé

LIN YUTANG

L'IMPORTANCE DE VIVRE

VIENNENT DE PARAITRE

CHARLES BEUCHAT

HISTOIRE DU NATURALISME FRANÇAIS

I. - LE NATURALISME EN MARCHE.

A l'ombre de Balzac.

II. - LE NATURALISME TRIOMPHANT.

De Zola à l'existentialisme.

ANNE COLLET

COLLET DES TCHERKESSES

La vie du " Lawrence de Syrie " par sa femme.

CHARLES DU BOS

JOURNAL III (1926-1927)

De l'Incroyance à la Foi

Le journal de la Conversion

MAURICE LA MY

Professeur agrégé à la Faculté de Médecine

LES JUMEAUX

Dans la collection **" Les grandes découvertes Scientifiques "**

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

HISTOIRE DE LA VIE LITTÉRAIRE
publiée sous la direction d'ANDRÉ BILLY
de l'Académie Goncourt

GUSTAVE COHEN

LA VIE LITTÉRAIRE EN FRANCE AU MOYEN AGE

Un fort volume in-seize (14 × 19)
Prix : 350 fr.

Deux ouvrages de

ANDRÉ ARMANDY

récemment parus

LE MIRACLE DES ANTILOPES

Un volume in-8° couronne : 175 fr.

LA TOISON D'OR

Un volume in-8° couronne
Prix : 230 fr.

TALLANDIER

LA CLEF DE L'HISTOIRE DE FRANCE

LES PENSÉES DES ROIS DE FRANCE

Recueil général établi, annoté et commenté par
GABRIEL BOISSY

Nous qui voulons toujours raison garder.
PHILIPPE LE BEL

Le sang de nos ennemis est toujours le sang des hommes.
LOUIS XV

AUX ÉDITIONS ALBIN MICHEL
22, rue Huyghens, PARIS

TOUTE LEUR PENSÉE ÉCRITE

UN TRÈS GRAND SUCCÈS

HENRI CLOUARD

HISTOIRE
DE LA
LITTÉRATURE FRANÇAISE
DU SYMBOLISME A NOS JOURS

TOME I : **De 1886 à 1914.** - Un vol. in-8° de 668 p. . . **630** Fr.
Troisième réimpression en cours : 20ème Mille

TOME II : **De 1914 à nos jours.** - Un vol. in-8° de 700 p. . . **900** Fr.
Deuxième réimpression en cours : 12ème Mille

... LIVRE indispensable pour tout Français qui s'intéresse encore au destin des lettres... FRANÇOIS MAURIAC.

... Un grand connaisseur, qui a le sentiment du beau et de l'éternel. ÉMILE HENRIOT.

... Il n'existe probablement pas dans la critique française d'études plus complètes, plus décisives... ANDRÉ THÉRIVE.

... Un livre de référence inestimable... V. H. DEBIDOUR.

... Bel inventaire de l'intelligence créatrice... JEAN NICOLLIER.

... Remarquable de ton, de conscience, de pénétration. ROBERT KEMP.

... Un des meilleurs instruments de travail... PIERRE DESCAVES.

... Un traité magistral, substantiel, vivant... MAURICE PARTURIER.

... Œuvre monumentale. MARC VARENNE.

... Un outil de première qualité... DENIS D'AUBRAS.

... Un tel ouvrage est de ceux que tout lettré, devrait avoir dans sa bibliothèque, s'il veut connaître son temps... EDMOND JALOUX.

AUX
ÉDITIONS ALBIN MICHEL

"ÉCRIT POUR UNE GÉNÉRATION"

ÉDITIONS DU PAVOIS

VIENT DE PARAITRE

HESKETH PEARSON

BERNARD SHAW

Sous le charme de ses meilleures anecdotes...

Un volume (14 × 19) de 424 pages. . . . . **540** frs

■

EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES